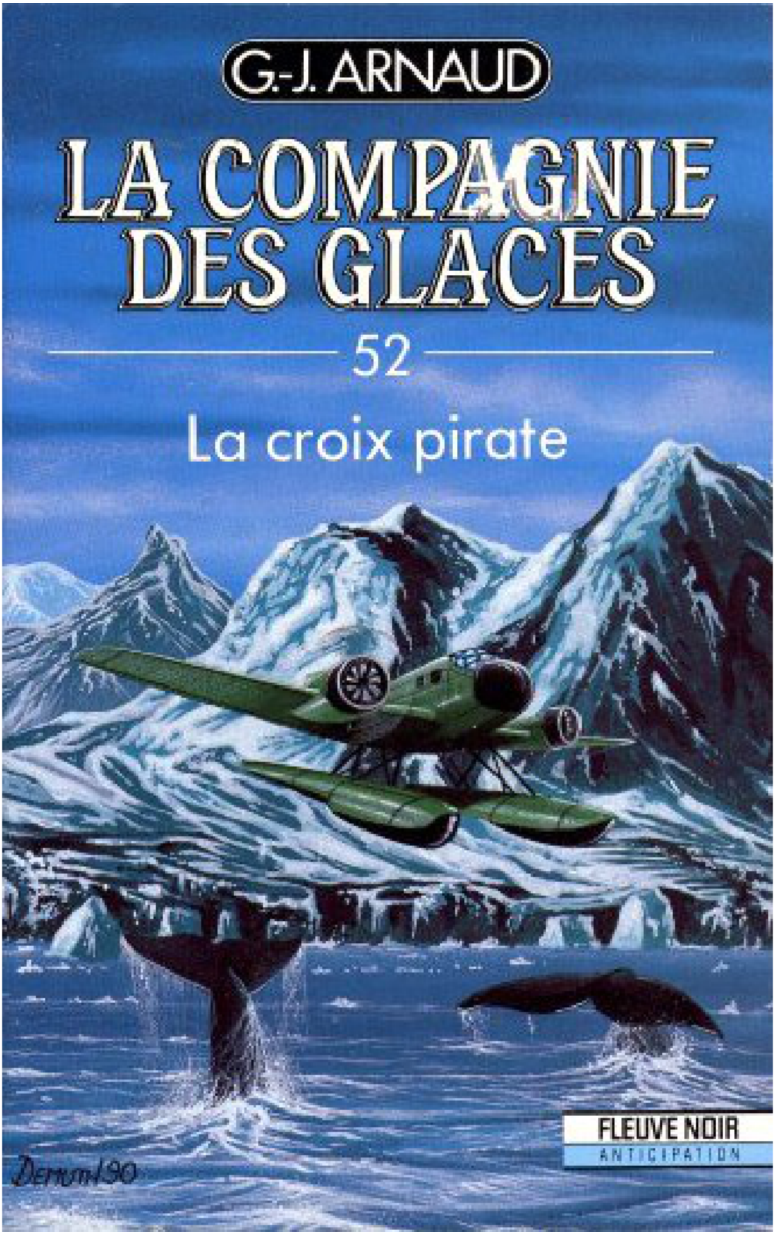
G.-J. ARNAUD
LA COMPAGNIE DES GLACES
52
La croix pirate
FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 52

La croix pirate

(*1990*)

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

CHAPITRE PREMIER

En moins d'une demi-journée, on avait refait les pleins d'huile de l'ancien charbonnier baptisé désormais le *Rewa*, et propulsé par deux roues à aubes. L'île aux Phoques (l'île aux Éléphants de mer aurait mieux convenu comme dénomination) recelait des richesses fantastiques. Le troupeau de ces animaux comptait plusieurs millions d'individus, des animaux si gras, si lourds, qu'ils se déplaçaient avec peine sur la banquise, permettant une chasse facile.

Le chef des chasseurs, Anouka, expliqua à Farnelle qu'on pouvait abattre certains éléphants sans alarmer les autres.

— Avec des harpons à main, on fait un travail rapide et propre, et c'est entre deux et trois tonnes d'huile qu'on récupère à chaque coup, sans parler de la viande.

Farnelle avait fait préparer de grandes chambres froides dans l'épaisseur de la banquise, pour qu'on ne gaspille pas la chair des animaux une fois prélevé le lard. Sur la plage, une batterie de chaudières perfectionnées fonctionnait sans arrêt et débitait des gallons et des gallons d'une huile très fine.

— Supérieure à l’huile de baleine, disait Ann Suba.

Au cours du dîner, elle expliqua que cette huile pouvait permettre de lutter contre la Guilde des Harponneurs de baleines qui s’était emparée de l’Antarctique et menaçait d’envahir les autres Compagnies.

— Au même prix, les gens préféreront notre huile.

— Malheureusement, dit Farnelle, nous avons des moyens limités. Nous ne pourrons en transporter que cinq mille tonnes à chaque voyage, autant de viande. Et la lenteur du *Rewa*, à cause de ses roues à aubes, ne nous permettra que six rotations par an, sept au grand maximum. Pendant ce temps, la Guilde fabrique trente mille tonnes d’huile de baleine par jour et se prépare à envahir toutes les zones au nord de l’Antarctique. Dès qu’elle aura pris possession d’une ancienne minuscule Compagnie et établira un réseau, elle inondera le marché. Avec les stocks formidables qu’ils préparent, selon Jdrien, ils pourront brader ce fuel-baleine. Ou pire, l’échanger contre des Concessions, des faveurs, acheter des consciences, pourrir le commerce et la politique.

L’équipe qui allait séjourner sur l’île avait été désignée et confiée à Anouka. Le temps que le bateau aille jusqu’à San Diego où l’attendait Lien Rag, ils prépareraient assez d’huile pour que le *Rewa* puisse reprendre le chemin de Titan.

— Nous lèverons l’ancre vers neuf heures, décida Farnelle.

Mais à l’aube elle fut réveillée par Zabel qui était de quart.

— Anouka a quelque chose d'étrange à te dire.

Dans l'habitacle radio, elle coiffa le casque et reçut le curieux message du chef des chasseurs :

— Il y a un train qui s'approche de l'endroit où nous sommes.

— Vous avez des hallucinations ?

— Pas du tout. Cette nuit deux de mes hommes ont découvert la voie unique qui passe derrière un énorme repli de la banquise. Une voie ferrée en bon état, certainement de construction récente. Elle semble longer la côte en direction du nord. Et nous entendons nettement un bruit de diesel qui se rapproche.

— L'île serait habitée ?

— Lien Rag affirmait le contraire, dit Zabel.

— J'arrive, répondit Farnelle.

Mais le temps de s'habiller et Anouka lança un autre appel :

— Nous sommes encerclés par des soldats de la Panaméricaine. Des soldats ou des policiers. Avec un mégaphone, leur officier nous ordonne de lever les bras et de n'avoir aucune attitude menaçante, sinon il commande à ses hommes d'ouvrir le feu. Écoutez.

Effectivement elle percevait une voix éloignée qui lançait des menaces.

— Que faisons-nous ?

— Obéissez. Nous levons l'ancre pour nous rapprocher, prêts à tout.

Dans le jour sinistre, le *Rewa* manœuvra et les lance-missiles furent pointés vers le rivage. On apercevait des hommes en uniforme qui formaient un demi-cercle autour des installations de fonderie de l'équipe. Plus loin, les éléphants de mer encore

endormis restaient entassés sur la glace.

— Nous envoyons un missile d’avertissement ? demanda Zabel.

— Non. Il faut savoir exactement qui sont ces gens-là.

Peu après, Anouka rappela :

— Il s’agit de la Manu, une police officielle de Lady Yeuse. Celle-ci a pris possession de l’île depuis quelques semaines. Ces gens-là sont très bien équipés et leurs draisines, cachées derrière la dune de glace, pointent leurs missiles sur vous.

— Ici le lieutenant Benfield, commandant le détachement de la Manu en garnison dans l’île aux Phoques. Vous êtes surpris en flagrant délit de braconnage. Nous vous demandons de restituer l’huile et la viande que vous avez détournées à l’économie de notre Compagnie. Nous vous prions de vous mettre à l’ancre et d’attendre le commando qui montera à votre bord.

Farnelle resta sans voix durant quelques secondes, regardant Zabel son amie et les deux matelots de veille.

— Il faut répondre, dit Zabel.

— Ou nous nous rendons, ou nous entamons des hostilités.

Puis elle pensa subitement à une question juridique qui pouvait tout bouleverser.

— Ici Farnelle, commandante du *Rewa* appartenant à la Société du Pacifique qui fait suite à l’ex-Compagnie de la Banquise. La Concession de cette dernière s’étendait sur tout le Pacifique, sur toutes les banquises du Pacifique, donc sur cette île détachée du continent américain. Cette Concession a

été enregistrée et reconnue par la CANYST. Votre présidente n’a aucun droit sur ce territoire, à partir du moment où il n’est pas relié à votre inlandsis. Avez-vous des documents attestant que la CANYST a, sinon reconnu, mais du moins enregistré vos prétentions sur cette île ?

Le lieutenant de la Manu observa un long, très long silence avant de répondre brutalement :

— Je suis chargé de défendre ce territoire, et qui que vous soyez, vous ne pourrez y débarquer ni vous emparer de ses richesses.

— Vous feriez mieux de contacter New York Station sans tarder, ainsi que votre présidente, pour avoir d’autres instructions. Vous avez peut-être des draisines blindées, mais nous sommes aussi dotés de lance-missiles et la guerre peut éclater entre nos deux communautés.

— Je ne bougerai pas tant que vous ne serez pas à l’ancre, répondit Benfield.

— Laissez mes hommes baisser les bras, et reprendre leur travail.

— Il n’en est pas question. Je veux bien qu’ils baissent les bras mais pas autre chose.

Sur un bout de papier Farnelle demanda qu’on prévienne Lien Rag de la situation, soulignant deux fois la question de droit qu’elle avait soulevée au sujet de la CANYST.

— Alors je ne jetterai pas l’ancre, dit Farnelle. Je peux m’éloigner et chercher votre quartier général qui doit se situer au nord, je suppose. Si je le bombarde, vous serez responsable de ce regrettable incident.

L’officier resta silencieux, puis déclara qu’il

avertissait NYST et la présidente.

— Je viens d’avoir Lien Rag, annonça Zabel. Il est catastrophé, croyait l’île déserte. Il cherche à joindre Yeuse. Il demande qu’on soit prêt à toute éventualité, affirme qu’il est le premier inventeur de l’île et qu’il la défendra jusqu’au bout.

Le statu quo se prolongea toute la journée et toute la nuit. L’équipe des chasseurs de phoques alluma des feux et s’installa confortablement, tandis que les hommes de la Manu bivouaquaient tant bien que mal à une cinquantaine de mètres.

Farnelle alla dormir deux heures, remplacée par Ann Suba. Le *Rewa* s’était éloigné de l’île mais sans mouiller d’ancre. Les hommes étaient consignés aux lance-missiles.

Dans la nuit glaciale, Farnelle rejoignit les autres, but plusieurs cafés.

— Si nous avions une carte, nous aurions pu déposer un petit commando pour aller surveiller les draisines blindées de cette Manu.

— Croyez-vous que la présidente Yeuse sait ce que trame la Guilde des Harponneurs dans l’Antarctique ?

— Je l’ignore, mais cela pourrait effectivement modifier ses plans. D’après ce que nous savons, la Guilde est à même de traverser le passage de Drake pour débarquer en Patagonie. Ils ont l’huile, les moyens techniques. À la débâcle des glaces, la Panaméricaine a abandonné un matériel inouï dans cette Province.

Ce fut un peu avant midi que Lien Rag l’avertit qu’il venait de conclure un accord verbal avec Yeuse :

— Pour l'instant, nous pouvons tuer et exploiter les éléphants de mer, tant que nous ne disposons que d'un seul bateau. Elle n'est pas folle. À raison de six à sept voyages par an nous ne prélèverons que trente à trente-cinq mille tonnes d'huile, autant de viande, alors qu'elle pourra, lorsque ses installations fonctionneront à fond, obtenir dix mille tonnes des deux produits par jour.

— La Manu est prévenue ?

— Elle va l'être. Vous viendrez jusqu'à San Diego.

— Nous avons à vous entretenir d'un sujet très grave que nous ne pouvons exposer à la radio, dit Farnelle. Qui a révélé à Yeuse l'existence de cette île ?

— Plusieurs circonstances… Une famille indienne, je crois, et aussi Palaga, le Maître Suprême des Aiguilleurs. Aux dernières nouvelles, Gus, dans le satellite S.A.S., aurait été éliminé et la glaciation reprendrait ses droits, mais il s'agit peut-être d'un bluff des Aiguilleurs.

Une heure plus tard, les hommes de la Manu levaient le camp et les draisines s'en allèrent. Le travail reprit dans la fonderie et Farnelle ordonna de dresser un camp au nord.

Depuis le chenal de San Diego, elle aperçut la cale de construction navale mise en place, une cale flottante pour éviter les aléas d'un dégel plutôt fantaisiste.

Elle préféra recevoir Lien Rag à bord, se rendit compte qu'il avait connu toutes les femmes du bord, depuis Ann Suba jusqu'à Zabel et elle-même. Il avait un sourire un peu moqueur en escaladant l'échelle

de coupée. À cause des énormes roues à aubes.

— Il aurait mieux valu n'en prévoir qu'une seule à l'arrière.

— La transmission du mouvement posait des problèmes, répondit-elle en l'invitant dans la salle à manger des officiers où tout le monde se réunit.

— Nous ne vendrons pas à la Panaméricaine qui se chargera d'exploiter le gisement d'huile de phoques, mais l'accord uniquement verbal sera rediscuté. J'ai réfléchi à votre idée sur la légalité de l'occupation panaméricaine, et je compte me rendre à NYST dès que possible, mais pour l'aller-retour je devrai sacrifier une semaine. Nous avons lancé le plan d'un cargo de mille tonnes pour commencer. C'est peu, mais nous n'avons aucun savoir-faire. Et les avatars du Kid avec son baleinier m'ont fait réfléchir.

— Il y a autre chose, dit Farnelle. Quelque chose de très angoissant.

Il l'écouta sans l'interrompre et elle le vit pâlir. Même les autres, déjà au courant, étaient toujours impressionnés par les chiffres énormes calculés par Jdrien, le Messie des Roux.

— C'est une catastrophe, dit Lien Rag lorsqu'elle eut fini. Ils vont user de toutes les armes, économiques et militaires. Il y avait là-bas, en Antarctique, des milliers de condamnés de droit commun dans les trains pénitentiaires, des marginaux, des aventuriers prêts à tout. La Guilde peut facilement recruter entre quinze et trente mille hommes, des gens de sac et de corde, qui n'hésiteront devant aucun crime. En même temps, avec cette huile de baleine à gogo, ils peuvent

déstabiliser un marché… L’énergie fait défaut partout et surtout en Panaméricaine. Si Yeuse refuse de s’entendre avec la Guilde, ses ennemis intérieurs reprendront du poil de la bête. Les Aiguilleurs pourraient s’allier avec la Guilde, un temps.

— Mais que peut-on faire ?

— Il faudrait retrouver les Hommes-Jonas, répondit Lien Rag.

— Votre fils Jdrien dit la même chose, mais ils semblent avoir disparu depuis pas mal de temps. Jdrien pense qu’ils se sont réfugiés peut-être dans le nord du Pacifique. Par la télépathie il n’a jamais pu les contacter.

Les Hommes-Jonas vivaient en symbiose avec d’énormes baleines bleues. Depuis des siècles, ils étaient devenus les amis de ces grands cétacés, partageaient leurs corps dans des cellules spéciales en matière organique. Ils utilisaient le sang des animaux pour en extraire leur nourriture, leur influx nerveux pour se procurer l’énergie. Ils pouvaient les piloter quand elles le désiraient, mais elles gardaient toute leur autonomie. On appelait ces baleines des Solinas. Lien Rag avait voyagé à l’intérieur de l’une d’elles ; connaissait des Hommes-Jonas. Le Kid avait un jour recueilli une petite fille dans le corps d’une Solina morte, l’avait élevée jusqu’à ce que sa race vienne la réclamer. En souvenir, il avait baptisé le charbonnier reconverti en bateau à roues du nom de *Rewa*.

— C’est la première des choses, répéta Lien Rag, et je vais alerter Yeuse. Peut-être a-t-elle conservé des relations radio avec certains groupes de l’Antarctique ou peut-elle les contacter. Depuis que

le passage de Drake est libre de glaces, la Compagnie n'a plus de relations avec sa Province.

— Comment Yeuse a-t-elle pu débarquer un commando de la Manu sur l'île aux Phoques ?

— Elle a découvert un bateau, un voilier mixte que Lady Diana, prévoyant le réchauffement et l'inondation du territoire américain, avait fait construire en grand secret. Par un ébéniste très habile, Pulsach, qui, désormais, travaille ici avec moi. Grâce à ce bateau, elle a pu installer la garnison, amener le matériel.

— Ils ont construit une voie ferrée unique le long de la côte ouest, ce qui permet aux draisines blindées de se déplacer sans arrêt.

Farnelle ne voulait pas s'attarder. Elle fit débarquer les échantillons de produits fabriqués dans l'île du Titan, les fameux moteurs en céramique si recherchés.

— Le Consortium des bonzes rénovateurs s'inquiète de ce qui se passe en Antarctique et a envoyé un dirigeable d'exploration. Liensun est à son bord.

— J'ai vu Liensun ici, répondit Lien Rag. On prétend qu'il serait mon fils mais je ne peux pas me faire à cette idée.

Le même jour, Farnelle fit lever l'ancre et le *Rewa* retourna dans l'île aux Éléphants de mer avant d'entreprendre la grande traversée du Pacifique.

CHAPITRE II

— Vous m'avez ridiculisé, là-bas sur la branche latérale, Sud 85 du viaduc géant que le Kid faisait construire en direction de la Panaméricaine. Vous m'avez faussé compagnie avec votre dirigeable, et j'ai dû assumer cette responsabilité devant le Kid qui m'en a tenu rigueur. À cause de vous, mon avancement a été stoppé. Je vais vous dénoncer à la milice de la Guilde comme espion.

Mais l'ingénieur ne bougeait pas, et son expression restait celle d'un homme partagé entre deux choix.

— Vous aviez fait améliorer les filtres à hélium pour nos dirigeables, dit Liensun, et depuis nous utilisons toujours votre technique.

— J'aurais dû prendre un brevet, ricana Pawaloski.

— Les dirigeables sont désormais construits de façon industrielle par un consortium de China Voksal, le Consortium des bonzes. Ils ont même créé une Compagnie de navigation, les Cargos-Dirigeables du Soleil. Ils possèdent des bureaux d'études superbement équipés… Ils poursuivent des

recherches dans tous les domaines de l'aéronautique.

L'ingénieur en chef le regardait fixement, comme fasciné par ses paroles.

— Bientôt nous commercerons avec le reste du monde…

— Que sont devenues les Compagnies ?

— Vous n'avez aucune information sur elles ?

L'homme haussa les épaules :

— Répondez à ma question.

— L'Australasienne est amputée de plus de la moitié de sa Concession, et bon nombre de petites Compagnies ont disparu en même temps que la banquise. Plus au nord, il n'y a guère de changement. Mais les difficultés de circulation pour les trains sont grandes.

— Où est le dirigeable qui vous a amené ?

— Il est reparti vers le nord.

— Vous êtes venu espionner la Guilde et plus particulièrement le Réseau de la Reconquête.

Il fallait jouer serré et Liensun commençait de fouiller prudemment les pensées de son vis-à-vis.

L'autre devait se souvenir qu'il était télépathe et se méfier. Quelqu'un de prévenu pouvait élever des écrans mentaux pour s'opposer à toute introspection.

— En fait je ne suis animé que par le désir de faire des affaires. Nous avons grand besoin de fuel-baleine…

— Fuel-baleine ?

— C'est une nouvelle appellation pour l'huile animale. On dit fuel-phoque, fuel-baleine. Le premier est plus estimé que le second, mais si je pouvais conclure un accord avec la Guilde pour acheter des quantités importantes d'huile,

j'atteindrais mon but. Le Consortium m'a envoyé en mission spéciale. Vous n'êtes pas sans savoir que j'ai certaines facultés exceptionnelles ?

— Vous êtes un type machiavélique, sans scrupules, je suis payé pour le savoir…

— Depuis mon enfance, je suis obligé de me battre contre le reste du monde.

Pawaloski n'avait jamais soupçonné ses facultés extra-sensorielles ou bien jouait-il au plus fin ?

— Nous avons essayé d'entrer en relation radio avec la direction de la Guilde, mais en vain. Alors j'ai voulu en savoir plus long. Je me suis fait treuiller sur l'Antarctique, j'ai failli être arrêté à Leadership Station. Le système policier de la Guilde m'a impressionné et j'ai compris que j'avais fait une erreur. Je me suis engagé sur le Réseau pour essayer de rejoindre mon demi-frère Jdrien qui, avec ses tribus de Roux, doit nomader dans le secteur.

— Il est activement recherché. Je ne crois pas à votre histoire de commerce.

— Le Consortium n'a aucune ambition politique. Les bonzes ne pensent qu'à se remplir les poches. Moi je rêve de couvrir la Terre de nos dirigeables.

— Que devient le Kid ?

— Il est coincé dans sa minuscule île du Titan. Avec une population d'une cinquantaine de milliers d'habitants. Les conditions économiques sont dures. Il a essayé de lancer une flotte de navires comme autrefois, mais pour l'instant n'a construit que deux vedettes et transformé un cargo charbonnier avec deux roues à aubes. Il a envoyé Lien Rag trouver la route de l'est vers la Panaméricaine.

— Votre père ?

— Oui. Ce dernier est à San Diego où il a créé un comptoir de commerce pour négocier avec les Panaméricains… Mais sans le ravitaillement que nous lui fournissons, le Kid ne pourrait pas tenir le coup. En échange, nous lui achetons des objets manufacturés, et surtout des moteurs en céramique de haut rendement. C'est un matériel excellent, mais faute de moyens, le Kid ne peut développer cette industrie.

— J'ai autrefois participé à sa mise au point, dit Pawaloski, rêveur.

— Comment acceptez-vous de vivre ici, à surveiller la mise en place d'un réseau ferroviaire, alors que vous auriez à China Voksal des possibilités énormes ? Les bonzes sont très généreux.

— Vous essayez de me duper, de me faire miroiter une situation merveilleuse pour que j'oublie de vous dénoncer ?

— Vous allez me dénoncer, d'accord. Mais je finirai par obtenir gain de cause auprès de la Guilde. Ils accepteront de traiter avec moi car je peux leur fournir une tête de pont en Australasienne, des possibilités d'écouler leurs énormes réserves d'huile. J'ai vu du ciel leur formidable installation baleinière de la mer de Davis, et à mille mètres d'altitude l'air est saturé de gras tant la production est importante. Cette huile doit se vendre. La Guilde a besoin de produits, de techniques… Peut-être d'armes nouvelles.

— Elle a trouvé dans la Province Antarctique des stocks fantastiques en tout genre.

Liensun sourit :

— Rien qu'en capillaires, il y a un gaspillage

monstre. On fait des ballasts artificiels avec, on envoie du froid là-dedans pour empêcher toute fonte de la glace, mais bientôt ils manqueront de capillaires. J’ai vu embarquer des bobines énormes… Elles s’épuiseront et moi je peux leur en fournir des quantités. Le Kid a tous les stocks du Viaduc… Ça ne lui sert à rien pour l’instant, mais il serait heureux de les échanger.

— Vous voulez vraiment collaborer avec la Guilde ?

Ne pouvant résister, Liensun plongea dans le cerveau de cet homme et y découvrit qu’une terreur abjecte paralysait toutes ses pensées. Pawaloski était à la limite de la résistance nerveuse, prêt à craquer. Il ne supportait plus la tyrannie policière de la Guilde et voyait en lui, Liensun, une chance d’y échapper.

— Vous ne me le conseillez pas ?

— Ils chercheront à vous rouler et rien ne dit qu’ils vous écouteront. Leur milice est faite d’anciens convicts obtus qui n’ont qu’une pensée en tête : torturer et tuer. Ils ne vous laisseront même pas le temps de vous expliquer. Et même si vous aviez la chance de rencontrer les dirigeants de la Guilde, et surtout leur Caudillo, un certain Herandez, ils se méfieraient. Ils ne veulent pas commercer pacifiquement. Ils veulent envahir l’Australasienne, installer une tête de pont, et de là conquérir les Compagnies une à une. Ils savent qu’il n’y a plus d’armée, plus de force fédérale d’intervention, les fameux F.F.I., que les Tarphys, cette famille effroyable de tueurs, a disparu, que les Aiguilleurs eux-mêmes sont en partie neutralisés. Ils

s'empareront du sud australasien et plus tard couvriront le passage de Drake d'une banquise artificielle pour partir à la conquête de la Panaméricaine.

— Avec quels capillaires ?

— Ils espèrent trouver en Australasienne les procédés et les matières plastiques nécessaires. C'est vrai qu'ils manquent de bactéries pour la fabrication de résines spéciales… Tenez, les rails, par exemple. Ils vont devoir utiliser de vieux modèles en alliages spéciaux qui ne donneront pas satisfaction.

— Que voulez-vous donc ?

Il le lisait dans l'esprit de Pawaloski. L'ingénieur ne désirait qu'une chose : fuir au loin, se retrouver n'importe où dans une Compagnie civilisée et pacifique.

— Je veux m'en aller… Je pensais que le dirigeable allait revenir vous chercher… Je ne suis pas capable de marcher à pied pour aller rejoindre votre frère et vivre dangereusement, dans des conditions difficiles. Je crains le froid et je suis mauvais marcheur.

— Une fois en dehors du réseau, il me sera possible de prévenir mon dirigeable, mais que m'offrez-vous en attendant ?

— Ce que je vous offre ? dit l'ingénieur, surpris. Mais je ne vous dénonce pas.

— C'est déjà beaucoup, mais peut-être avez-vous quelque chose de plus ? Des données économiques sur la Guilde ? Des chiffres, des indications sur leurs stocks, par exemple ?

— Vous voulez négocier avec eux ?

— Écoutez, vous devez savoir quelle petite

compagnie ils ont décidé d'envahir. Il n'y a plus rien jusqu'à hauteur du tropique du Capricorne, sauf quelques îles flottantes encore habitées mais inutilisables. Pour atteindre la banquise plus au nord, il faut compter entre cinq ou six mille kilomètres. La Guilde n'a pas les moyens de transporter une flotte jusque-là-bas.

— J'ignore où en sont leurs plans à long terme. Nous construisons ce réseau à un rythme infernal. Non seulement les Roux, mais des Hommes du Chaud y laissent leur vie… Chaque jour on compte des dizaines de morts… On chasse les Roux dans les solitudes glacées pour en faire des esclaves.

— L'autre jour, à la cafétéria, j'ai entendu quelqu'un défendre le Viaduc du Président Kid. Je me rends compte que c'était votre voix.

— C'était un chef-d'œuvre magnifique, dit Pawaloski, la voix tremblante d'émotion. Et sans la mégalomanie du Kid, nous aurions pu progresser plus vite. Il avait trop de projets, voulait trop embrasser. Le Viaduc aurait pu apporter à la Compagnie un prestige mondial… Mais qui pouvait prévoir le réchauffement ?

— Pouvons-nous attendre quelques jours ? demanda Liensun… J'aurais une solution à vous proposer.

— Le risque est de chaque minute. Nous pouvons être arrêtés aujourd'hui arbitrairement sans qu'on ait quelque chose à nous reprocher. Ces brutes de la milice de la Guilde haïssent les intellectuels, ingénieurs, médecins, administrateurs, et organisent de véritables pogroms. Les dirigeants laissent faire, sachant que chaque crime collectif assoit un peu plus

leur autorité. La milice patrouille sans arrêt, et quand ses hommes tombent sur une chose incompréhensible, ils crient au sabotage.

Liensun fouilla furtivement dans le cerveau de l'homme mais n'y découvrit aucune hypocrisie, aucune intention malveillante. Pawaloski ne désirait qu'une chose : fuir l'Antarctique.

— J'ai été pris dans l'exode de la Guilde, et il s'est trouvé qu'en nous réfugiant ici j'ai pu donner des conseils pour réparer un réseau que le réchauffement avait mis à mal. De ce jour je suis devenu quelqu'un de capable, à leurs yeux. Ils voulaient m'envoyer au centre baleinier, mais j'en avais eu de tels récits que j'ai demandé qu'on m'affecte au réseau en construction. Là-bas c'est l'enfer. Vous avez pu vous en rendre compte. On patauge dans le sang, le gras, la viande, la glace fondue, dans une ambiance de grande décadence, avec tous les vices mis à la disposition des travailleurs.

Pawaloski vérifia le travail de Liensun et signa son rapport d'agrément. Liensun avait préféré ne pas lui parler de Jael qui travaillait dans le train-restaurant.

Le soir même il réussit à rentrer en relation télépathique avec elle quand elle fut couchée.

— J'ai vu ce qu'il y avait à voir et je ne pense pas utile de poursuivre mon séjour. C'est très dangereux et je peux être reconnu à tout instant par d'anciens techniciens de la Compagnie de la Banquise. Il y en a un certain nombre ici. Nous allons quitter cet endroit. Tiens-toi prête.

— Mais comment ferons-nous ?

— Nous nous éloignerons du réseau. Il faudra des combinaisons, du ravitaillement pour plusieurs jours, le temps que le dirigeable revienne nous chercher. J'avais fixé rendez-vous à son équipage quinze jours après mon débarquement et ce délai va arriver à expiration. Nous repartirons pour China Voksal.

— Je peux me procurer des vivres hyper-caloriques sous un faible volume. Rien de bien gastronomique, mais avec nous tiendrons plusieurs jours. Je sais comment bâtir un igloo impossible à repérer. Il faudra se méfier de la milice. Désormais ils ne tiennent plus compte des lois de la CANYST et n'utilisent pas que le rail pour se déplacer. Ils ont des traîneaux à chiens, mais aussi des traîneaux automoteurs. Très peu, mais dans des cas urgents ils les utilisent.

Cette même nuit Liensun essaya de rentrer en communication avec Songe à bord de l'*Indépendance*, mais il s'épuisa en vain. Le dirigeable devait encore se trouver à des milliers de kilomètres de l'Antarctique.

Les jours suivants, Pawaloski et lui s'ignorèrent lorsqu'ils se rencontraient, mais l'ingénieur trouva un prétexte pour le rejoindre dans le dispatching qu'il était en train d'installer.

— Il ne faut plus tarder. La milice croit avoir mis la main sur un réseau de saboteurs et a déjà arrêté une vingtaine de personnes. Je suis sûr qu'elles sont innocentes, mais plusieurs ont eu l'imprudence de critiquer la Guilde ou de se moquer du Caudillo Herandez. L'un d'eux a même fait une imitation de ce Harponneur qui est un petit gros

rougeaud avec les jambes arquées. Vous avez réussi à contacter votre frère ?

— Non, mais nous aurons avec nous une jeune femme qui nous apportera des vivres et son savoir-faire pour marcher sur la glace…

— Vous avez confiance en elle ? Vous ne la connaissez que depuis que vous êtes ici ?

— Non, elle était dans la Compagnie de la Banquise, jadis.

Il préférait éviter de dire qu'il s'agissait de sa demi-sœur.

— Ce sont les combinaisons qui seront nécessaires. On peut abîmer les nôtres en marchant, et vous savez que c'est une mort inéluctable en cas d'incident de ce type.

— Je peux accéder aux stocks en prétextant que nous devons visiter les ballasts de glace artificielle.

Dans le train-restaurant, un silence pesant régnait désormais sur les repas. Des miliciens allaient et venaient sans arrêt entre les tables, pénétraient dans les cuisines, posaient sur les visages des regards soupçonneux.

« Il doit y avoir des évènements graves quelque part, pensait Liensun, pour qu'ils se montrent aussi paranos. »

CHAPITRE III

Yeuse avait déployé sur sa table de travail une ancienne carte de la Patagonie et de la Province Antarctique, datant de l'époque où la banquise réunissait les deux continents. Il avait fallu barbouiller de bleu toute la partie envahie par l'océan Pacifique et l'océan Atlantique, et la jeune femme était stupéfaite en voyant la faible distance qui séparait les deux inlandsis.

— Même pas les huit cents kilomètres de jadis, peut-être six cents.

— Imaginez des barges tirées par des vapeurs… La Guilde possède de quoi fabriquer n'importe quel sabot capable de naviguer, expliquait Lien Rag.

— Ils ont toute l'huile nécessaire, même si leurs machines à vapeur bouffent des quantités énormes. Et en Patagonie, nous n'avons prévu aucun système défensif. La Manu est pratiquement inexistante dans ces coins-là, et nous ne pouvons même plus utiliser notre flotte ferroviaire. Du côté du cap Horn, la glace persiste, mais les rochers apparaissent. Le niveau de l'eau a monté dans ce coin-là mais reste heureusement limité en dessous des 40^{e}, formant des

mascarets, des tsunamis effroyables, si bien que la population a dû se replier à l'intérieur. Le débarquement de la Guilde n'en sera pas facilité…

— Oui, mais ils ne trouveront personne en face d'eux, répondit Reiner, son conseiller scientifique, et ils pourront prendre tout leur temps.

— Vous avez une solution, Lien Rag ?

Devant les autres, ils observaient une attitude respectueuse qui ne donnait pas le change. Tout un chacun savait qu'ils étaient liés par des sentiments très intimes et qu'ils passaient souvent la nuit ensemble lors de leurs rencontres.

— Il faut d'abord que la CANYST soit prévenue. Je sais que ses pouvoirs sont limités, mais cette organisation préviendra les autres Compagnies du danger économique, politique et militaire que nous fait courir la Guilde…

À propos de la CANYST, Yeuse et Lien Rag avaient déposé chacun un dossier sur l'île aux Phoques, avec des arguments et des conclusions afin que l'organisation décide à qui cette île de glace appartenait.

— Nous sommes les plus directement menacés par ce réseau en construction en direction de la terre de Graham et du passage de Drake. Trente mille tonnes / jour d'huile de baleine ? Mais c'est un massacre de plusieurs centaines d'animaux chaque jour. Ils ne pourront pas continuer des années à ce rythme.

— Non, mais en attendant ils entassent huile, viande et produits dérivés. Ils deviennent la première puissance mondiale en énergie et en protéines. S'ils le veulent, ils peuvent déstabiliser

une Compagnie aussi puissante que la vôtre en quelques semaines. Même par la propagande. Là où vous essayez de donner du 17/17, eux peuvent promettre le double et tenir leurs engagements.

Ce chiffre 17/17 représentait le minimum calorique : 17 degrés en chaleur et 1 700 calories en nourriture.

— Mais comment pourraient-ils s'emparer de nos médias pour faire ce genre de propagande ? Jusqu'ici on n'a pas signalé d'éléments suspects dans les radios, les télévisions et la presse écrite.

— Imaginez qu'ils s'allient avec les Aiguilleurs ? Il est resté là-bas dans l'Antarctique des hommes de la caste. Tous n'ont pas pu être évacués et ils disposaient de moyens efficaces pour rester en relations avec leurs supérieurs… Qui vous dit que les Aiguilleurs ne favoriseraient pas les projets de la Guilde, quitte à l'écraser par la suite ?

— D'autant plus, dit Reiner, que près de la moitié des médias sont aux mains de la caste.

— Nous avons essayé de les éliminer légalement, fit Yeuse, agacée.

— Oui, mais ils gardent des contacts.

— Nous ne pouvons soupçonner les Aiguilleurs de duplicité sans savoir exactement ce qu'il en est, trancha Yeuse. Jusqu'à présent ces informations sur la Guilde des Harponneurs ne proviennent que d'une seule source : Jdrien, votre fils.

Lien Rag fronça les sourcils :

— L'accusez-vous d'avoir exagéré ce qu'il a vu ?

— Pas du tout, et ce n'est pas le fond de ma pensée. Je veux dire que la Guilde se croit pour l'instant à l'abri de toute indiscrétion, pense pouvoir

produire huile et viande de baleines sans se gêner et sans respecter les quotas de la CANYST. De même elle s'organise en grand secret. Sans se douter que nous commençons à nous inquiéter. Nous avons un avantage sur ces gens-là. Nous pensions que l'Antarctique se trouvait plongé dans l'anarchie la plus totale, avec quelques survivants, peut-être quelques réseaux intacts, et nous découvrons que ces Harponneurs préparent la conquête du monde. Il leur faudra combien de temps pour atteindre la presqu'île de Graham, disons l'océan ?

— Nous n'avons pas de données exactes sur la progression de ce réseau. Mais il leur faudra des mois, peut-être trois, peut-être quatre, puis ils devront fabriquer des barges de transports, des vapeurs.

Yeuse regarda les deux hommes d'un air songeur.

— Et si nous contre-attaquions ? Si nous les prenions de vitesse en débarquant un commando de sabotage ici ?

Elle désignait la mer de Weddel, à l'ouest de la presqu'île de Graham.

— Mais comment atteindre l'Antarctique ? commença Reiner.

— J'ai un bateau. Un voilier mixte de vingt-quatre mètres. Si nous choisissons bien notre jour, nous pouvons traverser en quarante-huit ou soixante heures. Une vingtaine d'hommes bien équipés. C'est ce que j'ai fait pour l'île aux Phoques.

— Vous oubliez que c'est l'ancien cap Horn avec des vents furieux. Désormais à cette latitude la mer est libre de glace tout autour de la Terre. L'eau et le

vent ne rencontrent plus d'obstacles naturels, et au cap Horn les tempêtes peuvent être furieuses.

— D'accord, Lien Rag, d'accord. Mais ce qui est mauvais pour nous le sera aussi pour la Guilde. Je vais expédier un commando qui aura tout le temps de s'organiser, qui enverra des éclaireurs surveiller les travaux du réseau, des gens que nous ravitaillerons en armes et équipements divers. Nous formerons d'autres hommes que nous ferons parvenir là-bas jusqu'à ce que nous soyons assez forts pour attaquer. Nous les surprendrons avant qu'ils n'aient prévu de riposte.

— Il faudrait d'autres bateaux, murmura Reiner.

— Voyageur Rag va nous en construire, ironisa Yeuse. Il prépare déjà un cargo de mille tonnes. Tenez, mon cher, je vous propose une affaire. Je vous loue le *Rewa*, le charbonnier à aubes, pour transporter mon commando. En échange nous nous mettrons d'accord sur quelques milliers de tonnes de fuel-phoque à prendre dans l'île.

— Vous oubliez que la CANYST peut décider que cette île appartient à la Société du Pacifique, qui a reçu en héritage de la Compagnie des Glaces la Concession de tout le Pacifique.

— La Panaméricaine a toujours occupé la banquise. Jusqu'à des milliers de kilomètres à l'ouest…

— Oh, si peu… Cette Compagnie a vite oublié ses stations baleinières, phoquières. Au point que les rails n'existaient plus. Vous le savez bien puisque vous étiez avec moi quand nous avons rejoint cette station fantôme perdue au milieu du Pacifique, et le Kid a toujours revendiqué ces territoires. Mais

pensons plutôt à l'Antarctique. Le *Rewa* ne pourra jamais naviguer au cap Horn. Je suis inquiet pour ce bateau dont les roues à aubes me paraissent plutôt fragiles.

— Pouvez-vous activer la construction de votre mille tonnes ?

— Quoi qu'on fasse, il nous faudra un an. Nous devons tout réapprendre, et même Pulsach a quelques difficultés à concevoir si grand. Nous arriverons, mais nous aurons des déboires.

— Ne pourrait-on pas, du côté de ce cap Horn si tristement réputé jadis, retrouver quelques épaves susceptibles d'être remises en état ? murmura Reiner. Il y a des quantités de fjords. Les a-t-on tous explorés ? Peut-être qu'au fond de l'un d'eux nous attend un navire facile à réparer ?

— Il faudrait un dirigeable, répondit Lien Rag, pour visiter ces endroits sauvages. Leur accès est difficile. Les réseaux doivent s'interrompre très loin de la mer, et envoyer des équipes de recherches obligées de marcher à pied prendrait trop de temps. Comment ensuite acheminer le matériel nécessaire ? Je crois que l'idée de Lady Yeuse est la seule acceptable pour le moment. Mais ce petit voilier devra descendre le long de la côte ouest, jusqu'au cap Horn, pour embarquer le commando qui arrivera par le train. À moins que vous ne l'embarquiez à Isthmus Station ?

— Il faut d'abord recruter les hommes, un à un, en étudiant bien leur dossier, et cela dans le plus grand secret, au cas où les Aiguilleurs resteraient en contact avec leurs agents d'Antarctique.

— Jdrien cherche à joindre les Solinas… Les

Hommes-Jonas pourraient peut-être intervenir dans la mer de Davis, convaincre les baleines qui séjournent là-bas par dizaines de milliers de fuir au plus vite, privant la Guilde de leur huile et de leur viande. Je sais qu'en attendant, la Guilde a constitué des stocks fabuleux, mais voir d'un seul coup les sources d'énergie taries pourrait les démoraliser.

— Vous parlez de cette légende des baleines… volantes ? fit Reiner, partagé entre l'ironie et l'accablement d'entendre ce genre de sornettes.

— Exactement, mon vieux. Et ce n'est pas une légende. J'ai voyagé dans une de ces baleines…

— Moi également, dit Yeuse, amusée par la tête de son adjoint. Effectivement elles pourraient nous aider. Croyez-vous que les Hommes-Jonas accepteraient d'embarquer notre commando pour lui faire traverser le passage de Drake ?

— Vous connaissez leur pacifisme. Ils dissuaderont les baleines de la mer de Davis qui se laissent prendre au piège d'un lac intérieur, mais de là à transporter des soldats… Et puis l'espace est restreint. Une baleine ne pourrait emporter que deux hommes chaque fois. Et la traversée durerait trois à quatre jours… Si Jdrien réussit à les alerter, nous verrons par la suite, mais votre voilier mixte me semble la solution la plus raisonnable pour l'instant.

— Mais pourquoi ces dizaines de milliers de baleines se rassemblent-elles dans cette mer de Davis ? demanda Reiner.

— D'après mon fils Jdrien, le plancton, et surtout le krill, y abonderaient en quantités telles qu'elles n'ont plus d'efforts à faire pour se nourrir. Avec le réchauffement, certaines zones, parcourues

par des courants froids ou trop chauds, se sont complètement désertifiées de toute vie animale ; il n’y a plus rien. Par contre, une concentration de nourriture peut se produire dans les endroits les plus inattendus.

— Ces gens de la Guilde chassent la baleine depuis des siècles ?

— Effectivement. Le Kid s’est emparé de leur territoire pour créer sa Compagnie et ils ne le lui ont jamais pardonné.

— Ces gens-là ont donc étudié tout ce qui concerne le plancton et le krill ?

— D’autant plus que pour les séduire, le Kid avait créé un Institut de la Baleine qui effectuait aussi ce genre de recherches.

— Est-ce que l’hypothèse de la Guilde sachant comment faire prospérer le krill et le plancton vous paraît absurde ?

CHAPITRE IV

Liensun repéra les engins automoteurs qu'utilisaient les miliciens de la Guilde pour se déplacer sur la banquise. Il se souvint que les Aiguilleurs avaient été soupçonnés d'en posséder pour se rendre plus rapidement d'une station à une autre, sans passer par un nœud ferroviaire par exemple, et il se demanda si ces trois-là n'avaient pas été trouvés dans les réserves de la caste. Il s'arrangea pour les étudier de près, découvrit que le système propulseur était constitué de deux chenilles latérales et que seul le train avant était équipé de skis. Un habitacle léger protégeait du froid et quatre personnes pouvaient embarquer.

— Nous ne devons pas disparaître trois d'un coup, expliqua-t-il à Pawaloski. Vous devriez partir le premier en direction de l'est. J'ai mis la main sur cette carte d'un ancien réseau et vous trouverez à moins de trente kilomètres une ancienne station, celle-ci.

— Trente-cinq kilomètres ! s'effraya l'ingénieur. Je ne pourrai jamais les effectuer à pied.

— Vous ne serez pas seul, vous partirez avec la

jeune femme et nous allons organiser une diversion. Vous allez déposer l'un et l'autre une permission pour vous rendre à Leadership Station. Pour quarante-huit heures vous y avez droit. On pensera que vous êtes partis ensemble pour passer une lune de miel. Moi je ne peux déposer de permission car je suis depuis trop peu de temps dans ce chantier. Jael vous conduira, vous construira un igloo en cours de route. Vous marcherez à votre rythme sans essayer de faire de performance.

— Vous nous rejoindrez au bout de combien de temps ?

— Quarante-huit heures. Vous serez déjà dans la station abandonnée. Vous verrez, Jael est une personne charmante et très adaptée à ce milieu. Vous serez dans de bonnes mains.

Là-bas, sur la branche latérale sud du Viaduc, Pawaloski lui était apparu comme un homme d'action, énergique, ne s'en laissant pas conter, et il retrouvait un homme hésitant, velléitaire même, complètement terrorisé par la Guilde. Bien sûr, il avait vécu durant des mois une existence difficile au sein des Harponneurs, hommes plus que rudes, souvent cruels, et restait encore sous le choc. Il lui fallut le convaincre que tout irait bien, qu'il n'y avait aucun mal à déposer une permission.

Malheureusement ce plan échoua, car toutes les permissions étaient suspendues pour Leadership Station comme pour n'importe quelle autre localité, et ceux qui manifestaient l'intention de prendre deux jours de repos devenaient suspects aux yeux de la milice. Leur chance fut que Jael entendît une conversation entre deux miliciens et pût prévenir à

temps son demi-frère.

— Nous sommes perdus, se lamenta Pawaloski… Écoutez, partez sans moi. Je ne vous dénoncerai jamais… Mais je ne me sens pas assez de courage pour le faire.

— Vous allez partir ce soir même avec Jael. Tout est prêt, même votre équipement. N’oubliez pas les combinaisons spéciales. Voici l’endroit de votre rendez-vous.

Le vent se leva à minuit, alors que le couple avait quitté le chantier mobile depuis deux heures, mais Liensun restait optimiste. Sa sœur allait fabriquer un igloo où ils attendraient la fin de la tempête. On annonçait des vents de plus de deux cent cinquante kilomètres à l’heure, avec des rafales à quatre cents plus au nord.

Dès minuit il n’y eut plus personne en dehors des trains du personnel et Liensun put se déplacer sans risques. Les grosses draisines de la milice stationnaient sur une voie prioritaire. Elles étaient fortement éclairées, et les hommes de la Guilde paraissaient mener joyeuse vie tandis que le vent commençait de déplacer des congères coureuses. On les entendait siffler en glissant sur la glace et Liensun faillit être écharpé par l’une d’elles. Plus tard arriveraient de mini-icebergs lancés à la vitesse d’un train rapide. Le chantier se trouvait dans une sale zone à ce point de vue. Pour ne pas être dans le vent, il contourna les rouleaux de fil de fer barbelé qui protégeaient les engins motorisés de la milice. Dans un wagon spécial, les chiens de traîneaux se trouvaient à l’abri et il ne voulait pas les faire aboyer. Systématiquement, il trancha un corridor à

travers le barbelé, espérant qu'aucune alarme ne donnerait l'alerte. Mais il avait jugé la suffisance des miliciens. Si sûrs d'eux, de leur force, de leurs armes, et surtout de la terreur qu'ils inspiraient, ces imbéciles se croyaient à l'abri de tout danger. Personne n'avait jusqu'à présent osé ni les affronter, ni même risquer le moindre faux pas. Il était impensable qu'un individu soit assez fou pour leur voler ces tracteurs de glace.

Il les vérifia les uns après les autres, constata qu'ils étaient tous prêts à démarrer, avec de bons pleins. Il ignorait la quantité d'huile qu'ils pouvaient dépenser et restait songeur devant l'importance du réservoir fixé à l'arrière. Près de cent litres de fuel-baleine. Était-ce à cause de la consommation exagérée, ou bien pour un plus long rayon d'action ? Il décida que les miliciens ne se déplaçaient dans ces engins que pour de longs raids, là où les chiens étaient trop lents. De plus il fallait charger le traîneau de leur nourriture, ce qui obligeait les hommes à courir à côté. Il finit par faire son choix sur l'un des appareils et tranquillement alla déverrouiller le portail de l'enclos. Le vent lui arracha l'un des battants des mains, et l'envoya d'un coup en travers de la couronne de barbelés dans un bruit que la tempête ne couvrit pas tout à fait. Liensun revint vers les engins, prêt à s'enfuir par le corridor taillé pour accéder à ce parc, mais personne ne sortit des draisines blindées.

Son tracteur démarra sur-le-champ et tourna avec une douceur inespérée. Il n'eut qu'à accélérer pour le faire avancer et, passé l'entrée, il n'hésita plus, enfila le fond de la vallée qui s'ouvrait en

éventail vers l'est. Au bout de quelques kilomètres il essaya de se retourner, mais ne vit plus de lumières, et il estima qu'il pouvait allumer ses phares. Lorsqu'il sortit de la vallée pour aborder une plaine immense, il sentit le tracteur se soulever à plusieurs reprises et comprit qu'il allait être renversé dans une rafale. Le vent devait souffler à plus de trois cents kilomètres à l'heure. À la lueur des phares il chercha un abri, ne le trouva que dérisoire, juste une faible excavation où l'engin s'immobilisa et fut bientôt recouvert par une pluie de glace arrachée aux crêtes. Dans l'habitacle, il se demanda s'il n'aurait pas dû persévérer et chercher plus loin, mais il était dans l'impossibilité désormais de sortir de là durant l'ouragan.

Il trouva une bouteille de vodka et de la nourriture surgelée qu'il avala sans faim ni soif, juste pour nourrir son corps. Il essaya en vain de dormir. Des congères coureuses énormes, certaines étaient plutôt de mini-icebergs, passaient devant ses yeux hallucinés. Si jamais l'une d'elles percutait le tracteur, il ne resterait plus rien de la mécanique et de lui-même. Dans cette plaine, le risque de voir arriver des icebergs était considérable. Certains pouvaient atteindre des centaines de mètres de haut. Plus ils étaient hauts et moins ils offraient de résistance au vent. Et une fois décollés de la glace du sol, ils glissaient à des vitesses vertigineuses, renversant tout sur leur passage, creusant parfois de véritables canyons. On rencontrait dans l'Antarctique de ces sillons monstrueux qui filaient tous du sud vers le nord. Désormais, les icebergs finissaient dans la mer plus chaude, fondaient peu à

peu, mais autrefois ils pouvaient parcourir des milliers de kilomètres, atteindre des villes de l'Australasienne qui se sentaient menacées toute l'année par ce genre de catastrophe. Jael ne devait pas être très loin. Ils avaient dû marcher deux heures avant de creuser un abri où ils se pelotonnaient à cette heure. Six, sept kilomètres peut-être. Le lendemain, il essayerait de les apercevoir. Mais si le vent faiblissait, les miliciens partiraient à sa recherche, furieux du vol de ce tracteur. Il aurait dû saboter les autres, mais le bruit du portail arraché par le vent l'avait un peu affolé.

En cette saison de printemps polaire, le jour venait vers les neuf heures. La grande lucarne ouverte dans le ciel croûteux donnait plus de clarté, même dans ces régions. Il se réveilla brusquement, inquiet de s'être assoupi. Le vent soufflait mais avec modération. Une congère de six mètres de haut barrait son horizon, en équilibre instable au bord de l'excavation. Il dut sortir du tracteur pour pelleter la glace à l'arrière, méprisant à tort les possibilités d'arrachement des chenilles. Le moteur tourna aussitôt, et avec des vibrations rageuses l'engin se dégagea en marche arrière. Dans la plaine, le spectacle ne le surprit pas. D'énormes blocs de glace abandonnés par le vent formaient un labyrinthe qui s'étalait sur des dizaines de kilomètres carrés. Comment retrouver Jael et Pawaloski dans ce dédale ? Il pouvait situer approximativement le tracé théorique de leur progression vers l'est, mais seule la chance lui permettrait de les apercevoir.

À midi il arrêta son tracteur. Il avait effectué un ratissage rationnel du labyrinthe sans apercevoir une

seule trace. Le niveau du fuel-baleine ne lui causait aucune inquiétude, le diesel consommant peu, mais il redoutait que la milice ne soit sur sa piste. Il grimpa en haut d'un iceberg en forme de pyramide pour inspecter les alentours. Vers l'ouest, une tache plus sombre sur le gris du ciel situait le chantier du Réseau de la Reconquête. Les fumées diverses, la chaleur dégagée par les moteurs, les hommes, se transformait en vapeur sale. Il n'apercevait aucun point noir suspect.

Vers le nord et l'est, aucune silhouette n'apparaissait. Pourtant Jael et l'ingénieur avaient dû abandonner. Il prit la décision d'en faire autant. Aller jusqu'à la station, puis essayer de revenir à leur rencontre en décrivant une sorte de spirale.

Une heure plus tard il apercevait le tumulus de glace qui recouvrait la station. Les tempêtes successives avaient construit une chape qui recouvrait l'ancienne ossature de la verrière. Les montants en aluminium ployaient sous la charge, mais au nord on pouvait pénétrer dans la station, atteindre les vieux wagons déglingués qui achevaient leur carrière dans cet endroit oublié, coupé des autres réseaux. Il put engager son tracteur assez loin, mais quand il en sortit une troupe de rats, une sorte de tapis brun, s'enfuit devant lui sous les bogies. Que faisaient-ils là et de quoi vivaient-ils ?

Il le découvrit dans le quatrième wagon d'habitation, là où plusieurs dizaines de réfugiés étaient venus mourir de faim et de froid. À la fin ils s'étaient entassés dans une seule voiture, avaient calfeutré les sas, les fenêtres, et avaient dû mourir en une nuit, asphyxiés. Puis les rats avaient entrepris

leur carnage, et désormais il était difficile de faire un décompte des humains enchevêtrés en un seul tas sanguinolent. Sanguinolent mais gelé à cœur. Les rats pissaient dessus pour attendrir les chairs, dévoraient droit devant eux, creusant des galeries dans la masse épaisse. Comme au début ils s'en étaient pris aux visages, il n'en restait plus que des crânes blancs soigneusement nettoyés. À travers les orbites creuses, les rongeurs avaient pu accéder au reste du corps par la trachée-artère, se régaler des poumons et des viscères qui n'avaient peut-être pas atteint la dureté de la congélation.

CHAPITRE V

Avec les tribus nomades de l'Antarctique, Jdrien connaissait des ennuis que son prestige et son autorité de Messie ne parvenaient pas à surmonter. Les Roux ne pouvaient admettre de renoncer à la chasse aux phoques dont les grands troupeaux se concentraient sur la côte de la mer de Davis.

— Nous mangeons depuis toujours la graisse et la viande de phoques. Les ovibos ne nous donnent pas la même satisfaction ni la même force. Souvent ils sont très maigres, quand ils ne trouvent pas de lichens pour se nourrir, alors que les phoques sont très gros, pleins de savoureux lard. Nous ne comprenons pas.

Il pouvait répéter sans arrêt que les Hommes du Chaud, ceux de la Guilde des Harponneurs, avaient pris la décision de faire disparaître jusqu'au dernier le Peuple du Froid, rien n'y faisait.

— Ils ne vous tuent pas tout de suite, mais ils vous capturent et vous font travailler dix-huit heures par jour en ne vous donnant que très peu de nourriture. Vous mourez très vite et ils vous remplacent aussitôt par ceux qui ont cru pouvoir

aller chasser le phoque dans la mer de Davis. Peut-être même qu'ils élimineront les phoques pour vous faire disparaître encore plus vite un beau jour.

Déjà pour expliquer ce travail de dix-huit heures ce n'était guère facile. Les Roux comptaient en journées de lumière et en journées de nuit et il leur paraissait impossible qu'on puisse les faire travailler une partie de la journée de nuit.

Malgré les avertissements de leur Messie, chaque nuit une ou deux tribus disparaissaient. Il en avait réuni trente-quatre, dans cette région où des bœufs musqués et quelques rennes venaient se nourrir des lichens qui poussaient sur des falaises rocheuses. On les apercevait de loin en train d'escalader des parois verticales, accrochant leurs sabots à la moindre saillie. Parfois une bête décrochait, venait s'écraser sur la glace, et les Roux profitaient de l'aubaine, mais cette viande, assez maigre, ne leur convenait pas. Beaucoup même éprouvaient des malaises intestinaux et il leur fallait du phoque. Seulement, à cause des variations climatiques récentes, les phoques, comme les baleines, préféraient les côtes de la mer de Davis où le poisson, attiré par le krill, fournissait une nourriture abondante.

— C'est un piège, disait Jdrien. Les Hommes du Chaud fabriquent du plancton, du krill, pour attirer baleines et poissons. Si vous allez là-bas, vous deviendrez esclaves.

Il ne pouvait cependant pas les forcer à renoncer à cette nourriture. Le soir, il discutait avec ses vieux compagnons Jdrabe et Jdrange.

— Nous ne pourrons jamais les détourner du

danger. Il faudrait empêcher les Hommes du Chaud de s'emparer d'eux. Ils ne sont pas très nombreux, juste une poignée, mais puissamment armés. Avec des draisines blindées très rapides.

— Des traîneaux aussi, dit Jdrabe, montrant trois doigts. Avec des chiens mauvais.

— Il va falloir nous défendre, dit Jdrien. Je suis venu ici pour vivre en paix loin de la violence qu'exercent les Hommes du Chaud, plus haut dans le nord, mais je l'ai retrouvée ici même. Nous devons saboter les rails.

— Saboter ?

Il avait prononcé le mot anglais et il dut expliquer ce qu'il signifiait.

Jdrange fit remarquer qu'ils n'avaient que leurs mains et quelques outils rudimentaires pour effectuer ces sabotages.

— Je sais, dit Jdrien, mais j'ai une idée. Il faut que nous soyons nombreux pour aller là-bas. Si nous pouvions écarter les Hommes du Chaud durant une semaine, nous pourrions faire une chasse fructueuse, entasser graisse et viande pour plusieurs mois. Nous traînerons cette nourriture sur les peaux de phoques. Nous nous éloignerons à une telle distance qu'ils ne pourront jamais nous retrouver.

Ils partirent dans la nuit avec plusieurs tribus, emportant des outils rudimentaires, des pelles à glace et des pics. Jdrien dut bientôt accepter de se laisser traîner sur une peau de phoque, ses compagnons pouvant soutenir pendant quinze heures un rythme au-dessus de ses forces. Il n'était qu'un métis, avec quelques qualités des Hommes du Froid, mais beaucoup de faiblesses de ceux du

Chaud.

En quarante-huit heures, ils parcoururent deux cent cinquante kilomètres et bientôt l'odeur de la mer leur parvint, ainsi que celle, huileuse, d'une grande multitude de phoques. On disait qu'ils étaient des centaines de mille sur le rivage, peut-être des millions, un peu à l'est des baleines, à une centaine de kilomètres. La Guilde avait fait construire une première voie unique qu'elle était en train de doubler pour la circulation de ses draisines blindées. Le commando chargé de s'emparer des Roux occupait une ancienne station ferroviaire retapée où les chiens de traîneaux vivaient enchaînés, en attendant de prendre le collier. Ils hurlaient une partie de la nuit et des loups leur répondaient, des loups qui chassaient les ovibos et les rennes importés depuis quatre générations d'hommes.

Après une journée de repos dans des trous creusés dans la glace, ils s'approchèrent de la voie ferrée et Jdrien expliqua alors ce qu'il attendait de ses compagnons. Ils allaient creuser sous les rails une très longue galerie, plus de trente mètres. Ils ne laisseraient en surface qu'une couche de glace de trente centimètres, pour supporter le ballast et uniquement le ballast.

— À la première draisine, les rails s'affaisseront, se tordront. La draisine sera hors d'usage et il leur faudra réparer la voie. À cause de la galerie ils devront la déplacer de plusieurs centaines de mètres. Alors nous allons creuser d'autres galeries perpendiculaires, et chaque fois qu'un de leurs gros engins de levage s'engagera sur cette zone, la glace s'effondrera. Ils ne savent plus poser des rails à la

main, sauf quand ils utilisent des Roux. Il leur faut des machines pour le ballast et une autre pour les traverses et les rails.

— Nos frères Roux sont faits prisonniers, dis-tu, intervint alors un géant qui appartenait à la tribu des Vsins et se nommait Vsinkel. Mais comment sont-ils amenés sur le chantier plus au sud ?

— Quand la milice en a capturé un certain nombre, arrive un train de marchandises qui les emmène enchaînés. Ne t'inquiète pas pour nos frères. Notre sabotage ne les atteindra pas. Seules les draisines de patrouilles seront détruites.

Ce Vsinkel appartenait à la même ethnie que sa compagne Vsin, assassinée par des rôdeurs lors de la Petite Panique. Il avait perdu cette jeune femme qu'il aimait ainsi que ses deux filles.

Les Roux creusèrent sans se lasser toute la nuit, et quand ils se replièrent loin des regards, la galerie s'étendait sous près de cinquante mètres de rails.

Même une draisine légère aurait provoqué l'effondrement et se serait retrouvée encastrée entre deux parois lisses, à une profondeur de six mètres.

Mais aucun engin ne passa ce jour-là. La milice n'attendait aucun ravitaillement et préparait sa chasse aux Roux en train de s'approvisionner en graisse et viande de phoques. Les deux nuits suivantes, les Roux creusèrent six galeries perpendiculaires qui sillonnaient le terrain sur trois kilomètres carrés. Jdrien avait calculé que la Guilde ne pourrait installer sa nouvelle voie qu'à ce seul endroit.

— Maintenant, dit-il, nous devons nous attaquer à l'ancienne station où les miliciens habitent. Nous

allons creuser une autre galerie qui passera dessous, puis un puits vertical. Quand tout sera terminé, j'irai déposer ceci en haut du puits.

Il fit signe à Jdrabe qui apporta une caisse de plastic qu'il portait depuis leur départ.

— Ceci est un explosif puissant. Nous ferons sauter l'ancienne station.

— Les Hommes du Chaud aussi ?

— J'ai besoin de votre décision pour savoir si nous les faisons sortir avant ou si nous les laissons dans les wagons.

— Et les chiens ?

— Ils peuvent en réchapper si le puits débouche juste sous le wagon principal de la station, là où les Hommes du Chaud habitent.

— Nous n'aimons pas tuer des hommes, juste des animaux pour nous nourrir, dit Vsinkel. Surtout des phoques et des manchots. Autrefois nous avons même chassé des baleines, puis des ovibos et des rennes, mais jamais des hommes pour nous nourrir.

Tous se mirent à rire.

— Pourtant nous avons mangé de l'homme quand nous n'avions plus rien, mais seulement les cadavres de ceux qui étaient morts de faim les premiers.

Jdrien préféra s'éloigner. Pour ses frères de race c'était une grande préoccupation qu'il leur avait amenée là. Ils détestaient tuer, même les phoques si appréciés de leur estomac. Ils s'excusaient toujours quand ils en égorgeaient ou en harponnaient un.

La discussion était sobre. De temps en temps un Roux prenait la parole et en une phrase, parfois quelques mots, il exprimait son opinion, mais

personne ne l’interrompait. Ensuite ils ruminaient ce qu’ils venaient d’entendre, et un autre intervenait.

Jdrabe rejoignit Jdrien qui, enveloppé dans une peau de phoque à fourrure, faisait mine de dormir.

— Je pense qu’ils voudront que les miliciens soient épargnés.

— Ces gens-là sont armés et nous tireront dessus. Il y aura des dizaines de morts.

— Eux tueront mais pas nous.

— S’ils font disparaître une tribu, la nôtre ou celle des Vsins ?

— Tout cela a été dit. On se mettra à bonne distance et on les appellera. On leur dira de sortir, que leur poste va s’effondrer.

— Ils ne vous croiront pas.

— Alors ils choisiront eux-mêmes.

Jdrien se mit à rire :

— Je crois que le Peuple du Froid devient quelque peu machiavélique, mais peut-on le lui reprocher ?

— C’est quoi, machiavélique ?

On commença les travaux de la galerie la même nuit et on continua à creuser dans la journée. Une ligne de congères haute de quarante mètres masquait les allées et venues des Roux à la sortie du tunnel.

Jdrien fut émerveillé par l’efficacité de leurs calculs. Ils allèrent droit vers l’ancienne station ferroviaire sans s’écarter d’un degré. Il se souvint que lors des grandes tempêtes, ils pouvaient construire tout un réseau sous la glace pour communiquer entre eux. Ils ne se protégeaient pas du froid, mais de la puissance des rafales qui

auraient pu les emporter. Lors de certains ouragans, on avait vu des phoques projetés à dix mètres dans les airs, malgré leurs trois ou quatre tonnes, et retomber en une éclaboussure de sang et de chair.

— Nous pouvons commencer à creuser le puits, mais nous aurions besoin d'outils moins encombrants.

On dut casser le manche de quelques pics pour pouvoir travailler plus à l'aise. Pour remonter vers la surface, les Roux ménageaient une étroite corniche en spirale. La glace était si dure qu'elle demandait de très gros efforts. La station se trouvait à dix mètres au-dessus, et Jdrien pensait arrêter les travaux au bout de neuf mètres. Ensuite on forerait un trou de trente centimètres pour qu'il puisse coincer la caissette d'explosifs tout en haut.

Le gros du travail s'acheva au bout de cinquante-quatre heures, et Jdrien resta seul avec Vsinkel qui le soutenait à bout de bras pour creuser le trou destiné à recevoir les explosifs. Jdrabe revint les prévenir que là-haut les miliciens paraissaient pris de folie. Ils venaient de s'entasser dans une draisine pour filer vers l'ouest en toute hâte.

— Le piège a dû fonctionner, dit le Messie. Un convoi doit être coincé au fond de la galerie avec plusieurs dizaines de rails tordus, voire sectionnés. Il faut envoyer quelqu'un là-bas pour voir ce qui se passe.

Il continua tranquillement son travail, termina par le détonateur qui serait commandé par un long fil électrique qu'il déroula derrière lui en remontant vers l'air libre. Il ne disposait pas de mise à feu par onde radio et se demandait si le système aurait

fonctionné sous la glace.

— Il n'y a plus qu'une demi-douzaine de miliciens dans le wagon, lui dit-on. N'est-ce pas le moment de tout faire exploser après leur avoir crié de s'en aller ?

— La draisine se trouvera coincée entre l'effondrement de la voie et la station détruite. Ils se sont entassés dans ce véhicule où ils ne pourront survivre longtemps, faute de place.

— Il faut attendre le retour de ceux qui sont allés aux nouvelles, être sûrs que la voie n'existe plus sur une longue distance.

CHAPITRE VI

Vers la fin de la journée, alors que la nuit s'étirait sur l'est, Liensun aperçut enfin les deux silhouettes à moins d'un kilomètre. Une chance qu'il ait agrandi ses cercles de recherches depuis le début de l'après-midi. À l'aide de jumelles, il reconnut Jael qui soutenait l'ingénieur visiblement épuisé. Ils ne semblaient pas avoir entendu le moteur de son tracteur et il piqua droit sur eux. Quand elle aperçut le tracteur, la jeune femme s'immobilisa et parut pétrifiée, certaine qu'il s'agissait de miliciens de la Guilde. Liensun passa son bras à l'extérieur et l'agita frénétiquement.

Pawaloski se laissa tomber sur la glace et prit sa tête entre ses mains.

— Il était temps, lui dit sa demi-sœur, il est complètement épuisé et je me demandais que faire. Je pensais atteindre la station abandonnée dans la journée, mais ce type ne sait plus marcher.

Liensun lui fit boire de la vodka, le souleva pour le transporter dans l'habitacle.

— Avez-vous eu l'impression d'être pourchassés ?

— Jamais. Le pire a été cette tempête. J’avais fabriqué un igloo enterré, mais une congère a décapité notre toit et nous avons passé une nuit de cauchemar.

— Je pensais qu’ils lanceraient les autres tracteurs à notre poursuite, mais en fait ils ignorent quelle direction nous avons prise et la tempête de glace a effacé les traces que laissent les chenilles. Sans ce vent effroyable, ils n’auraient eu aucune peine. Je ne me rendais pas compte que je laissais de pareilles empreintes.

Lorsqu’ils approchèrent de la station, il préféra ne pas les prévenir de ce qu’ils trouveraient là-bas.

— Nous sommes obligés d’y séjourner en attendant le dirigeable. L’endroit sera facile à repérer du ciel. J’ai d’ailleurs commuté la balise de repérage et l’*Indépendance* finira bien par nous localiser. Nous devons nous tenir sur nos gardes jusqu’à ce qu’il flotte au-dessus de nos têtes. La milice de la Guilde n’abandonnera pas ses recherches et le signal de la balise pourrait bien être intercepté.

Ils cachèrent le tracteur tout au fond de la station, dans une caverne naturelle de la chape de glace, trouvèrent un recoin de wagon pour installer leur campement. Dans la nuit, Jael réveilla son frère en le secouant :

— Écoute. Il y a des bruits étranges.

Liensun se redressa et tendit l’oreille. Au bout de quelques minutes il sut de quoi il s’agissait.

— Ce sont des rats. Des milliers de rats qui s’attaquent au chargement d’un des wagons suivants.

— Un chargement de quoi ?

— Je ne sais pas.

Au petit matin, lorsqu'il se réveilla à nouveau, il était seul. Les deux autres, debout sur le quai, paraissaient extrêmement inquiets.

— C'est un wagon d'habitation, remarqua Jael, pas une voiture de marchandises. Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

Il dut le leur dire et Jael alla préparer son sac, incapable dit-elle de rester à proximité de cette horreur. Il dut la retenir avec vigueur :

— Dehors, c'est dix à quinze degrés en moins. Nous aurons peut-être deux jours à passer ici avant que le dirigeable n'arrive. À cause de la tempête qui s'est déplacée vers le nord, il a dû prendre du retard.

— Ces rats dévorent des femmes, des enfants, tous ces pauvres gens qui sont morts asphyxiés dans ce wagon… La nuit je ne supporterai pas le bruit qu'ils font.

Elle construisit un igloo sur un quai éloigné, à côté de l'ancienne unité de fabrication d'eau courante. Liensun établit des tours de garde pour aller observer le ciel à heures fixes. Songe, qui commandait l'*Indépendance*, survolerait l'endroit à haute altitude, attendant un signal pour se rapprocher du sol. Ils seraient obligatoirement treuillés, l'appareil ne pouvant prendre le risque de s'immobiliser avec des ancres. La journée s'étira péniblement. Ils n'avaient que des vivres à forte concentration protéinique et calorique pour se nourrir, rien de bien enthousiasmant. Pawaloski leur parla de Herandez, le Caudillo de la Guilde des Harponneurs.

— C'est un organisateur sans scrupules et il s'est

chargé de l'évacuation des Harponneurs lorsque le grand viaduc menaça de s'écrouler. Il s'empara d'un train blindé de la police du Kid et fonça à travers la banquise pour rejoindre l'Antarctique. Je me trouvais à bord de ce train blindé justement. On évacuait tout le personnel du Viaduc. J'ai eu beaucoup de chance car Herandez fit jeter en dehors du train tous ceux qui ne l'intéressaient pas. Je ne dus la vie sauve qu'à mon grade d'ingénieur en chef.

— Mais quelles sont vos spécialisations ? demanda Jael.

— Quand je vous ai connu, dit Liensun, vous vous intéressiez aux filtres à hélium et c'est vous qui les avez fait améliorer dans les laboratoires secrets de recherches du Président Kid.

— J'avais des ordres… Mais effectivement ces filtres m'intéressaient. Nous avions vu les baleines se déplacer sur la banquise en rampant malgré leur énorme poids, certaines pouvant atteindre les trois à quatre cents tonnes… Ces animaux s'étaient assez rapidement adaptés aux nouvelles conditions climatiques, disons qu'en quelques siècles ils avaient résolu le problème de leur masse. D'après l'Institut de la Baleine, ces filtres à hélium très sommaires furent améliorés par la suite, grâce à une coopération entre les hommes et les baleines.

— Vous voulez parler des Hommes-Jonas qui vivent en symbiose dans le corps de ces grands mammifères ?

— Exactement. Pour beaucoup c'était une légende pour les enfants, mais moi j'ai rencontré les fameuses baleines Solinas… J'étais même là quand nous avons découvert cette Solina morte avec à

l’intérieur, dans les cellules, les cadavres de toute une famille humaine. Seule une petite fille vivait encore.

— La petite Rewa, que le Kid voulut adopter.

— Exactement. Mais que les Hommes-Jonas vinrent ensuite réclamer. Au début, le Kid s’obstinait, ne voulait pas se séparer de l’enfant qu’il adorait, mais les baleines volantes venaient hanter les nuits de sa belle station de Titanpolis, la ville aux vingt-cinq coupoles de cristal. Alors, pour calmer les épouvantes de la population, il a dû se résoudre à rendre l’enfant. Il vivait à cette époque avec une femme qui, elle, ne put accepter cette séparation. Elle accompagna la fillette et vécut un temps dans le corps d’une solina avant de mourir.

— Depuis que vous êtes dans l’Antarctique, vous n’avez jamais aperçu de baleine volante ? demanda Jael.

— Non, jamais.

— Et ce Herandez est devenu le chef de la Guilde ?

— Il a pris le nom de Caudillo en souvenir de ses origines. Il avait retrouvé ce terme dans un très vieux livre d’Histoire datant du XX^e^ siècle. Un temps, il voulait même imposer un uniforme de cérémonie chamarré aux membres de la Guilde, mais il a dû y renoncer. N’empêche que c’est un homme rusé et habile qui a défini à l’avance ses ambitions. Quand il parle de conquérir le monde, personne ne met en doute ses paroles, personne ne juge qu’il développe une utopie.

— Il devra fabriquer des bateaux, des barges pour traverser l’eau. Même le passage de Drake

représente huit cents kilomètres d'océan. Ces îles flottantes ne pourront être construites qu'à l'aide de capillaires, et vous l'avez dit vous-même, il manque de matière première pour les fabriquer. Il est en train d'épuiser son stock pour la construction du ballast du Réseau de la Reconquête :

— Il finira par négocier avec des gens intéressés par l'huile. Pourquoi pas le Consortium ? De telles quantités de fuel-baleine, comme vous dites, vont rendre les trafiquants très nerveux. Des millions de tonnes, un véritable pactole. Ils trouveront tous les capillaires du monde, toutes les machines produisant du froid qu'ils pourront désirer.

Liensun, tout en l'écoutant, restait songeur, pensait à ces énormes bobines de capillaires stockées chez le Kid. Pour la construction des arches du grand viaduc, on avait créé un train-usine spécial pour la fabrication de ces minuscules conduits. Le Kid, le premier, pourrait négocier avec Herandez, mais la haine de la Guilde à l'encontre du Gnome qui dirigeait l'île du Titan n'était pas éteinte, et jamais les Harponneurs n'accepteraient de traiter avec lui.

— Vous n'allez pas laisser le Consortium traiter avec ces monstres, s'indigna Jael. Les bonzes, pour gagner de l'argent, se suicideraient à long terme puisque Herandez les envahira un jour, quand il disposera de barges assez nombreuses.

— Il traitera avec de petites Compagnies avides de reconstituer leur économie.

— Une chance qu'il n'ait jamais trouvé de navire en état, fit Liensun. Il aurait déjà envoyé un commando en Australasienne pour établir une tête de pont.

Il sortit pour scruter le ciel alors que le jour déclinait. Il avait beau regarder, il ne repérait aucune tache plus sombre sur le gris de l'horizon. Le dirigeable restait au loin, peut-être au-dessus de la mer.

Liensun ruminait ses pensées au sujet des bobines de capillaires. Il y en avait suffisamment pour construire une douzaine d'énormes barges, mieux, des îles flottantes qui pourraient transporter d'un coup cent à deux cent mille tonnes. Il suffisait d'installer des machines à vapeur qui fourniraient la propulsion. La densité de la glace était de 0,92, mais pouvait être améliorée par l'aménagement d'alvéoles dans la masse même de l'île flottante. On pouvait concevoir une carcasse en forme de bateau, formée de capillaires réfrigérants. Une fois la coque obtenue, on consoliderait le tout avec des couples, des baux, avant de prévoir les cales proprement dites et les salles des machines. Il faudrait des moteurs à l'arrière, mais aussi sur les côtés pour manœuvrer cette énorme masse. Le Kid serait heureux de se débarrasser de ces bobines de capillaires qui encombraient ses entrepôts, les vendrait pour une bouchée de pain. Il était aux abois, sa population manquait de l'essentiel, était mal nourrie, mal vêtue. Une chance que l'île du Titan connaisse de bonnes conditions climatiques dans un océan libre de glace, et que la présence du volcan permette d'obtenir une énergie à bon marché. Seules manquaient les matières premières.

— À quoi penses-tu ? demanda Jael qui l'avait rejoint sans qu'il s'en rende compte.

Il tressaillit.

— Ces millions de tonnes de fuel-baleine t’obsèdent, j’ai l’impression.

— Pas du tout. Pawaloski se trompe un peu au sujet des bonzes. Ils obtiennent autant de fuel-phoque qu’ils le désirent, et orientent leurs achats vers l’huile de manchots, beaucoup plus fine et beaucoup plus recherchée.

— N’empêche que le fuel-baleine offert sur le marché à des prix sans concurrence peut en tenter plus d’un. Et je te connais, Liensun, tu ne refuses jamais une bonne affaire. Ce ne sont pas les scrupules qui te retiennent.

— Avoue que j’ai quand même le sens de la famille. J’ai pris tous les risques pour venir à ton secours.

— Je me serais évadée quand même pour rejoindre Jdrien.

— Qui sait où il se trouve ? Il essaye de mettre ses tribus de Roux à l’abri de la Guilde qui veut les faire disparaître de la surface de la Terre. Tu aurais marché à pied.

Elle regardait le ciel :

— Ils viendraient même avec la nuit ?

— Pourquoi pas ? Une seule lumière sur ce ciel croûteux doit se voir à des kilomètres.

— La milice la verra aussi. Peut-être qu’ils sont tapis tout autour, attendant que le dirigeable se présente.

— J’y ai songé. J’ai pensé à un piège. Le dirigeable leur serait grandement utile pour traverser l’océan, rejoindre l’Australasienne. Il leur suffirait d’envoyer quelques acheteurs qui négocieraient l’achat d’une de ces petites

Concessions ruinées. Avec une poignée de dollars ou de l'or ils emporteraient l'affaire et à partir de là pourraient commencer leur conquête économique.

— Je retourne dans la station, dit Jael. Je n'aime pas cette nuit qui arrive.

Peut-être avait-elle raison au sujet de la milice. Il se concentra, essayant de recevoir les ondes mentales d'êtres humains éventuellement cachés à proximité, mais en vain. Le désert blanc paraissait vide de toute présence humaine. Il ne surprenait que les pensées confuses de Pawaloski qui paraissait rêver d'un bon repas chaud et d'une couche douillette. Jael, elle, semblait inquiète à l'idée que le dirigeable ne viendrait jamais. Elle se demandait si le tracteur pourrait les emmener jusqu'au campement de Jdrien avec qui elle avait vécu des années.

CHAPITRE VII

Là-haut, dans l'énorme satellite hybride, Gus, l'ancien cul-de-jatte, ne trouvait plus le sommeil.

L'ultimatum du Maître Suprême des Aiguilleurs arrivait à expiration et, évidemment, ils n'avaient rien fait, le docteur Isaie et lui-même, pour modifier le processus de réchauffement de la Terre. D'ailleurs ils auraient été incapables d'intervenir sur les poussières lunaires, pour qu'elles obturent la fameuse lucarne qui apportait à une partie de la planète lumière et réchauffement, surtout dans la région du Pacifique.

— Croyez-vous, demandait souvent le petit docteur Isaie, qu'il va mettre sa menace à exécution et faire sauter l'axe central qui nous relie à Salt ?

Isaie n'arrêtait pas de boire depuis que Palaga avait menacé leur tranquillité. Il bredouillait, entrait en communication avec le Bulb, la partie vivante du satellite, qui refusait de répondre. Gus avait l'impression d'être seul désormais à prendre des décisions. L'animal de l'espace, que jadis des humains avaient domestiqué pour en faire un satellite de la Terre, souffrait de diverses maladies

dont la plus grave était un cancer de son ossature. Mais en plus une pelade ravageait sa coque extérieure où des parasites formaient d'énormes furoncles.

— Qu'adviendra-t-il si Salt est séparé de nous ?

— Le Bulb ne pourra plus s'approvisionner en viande de saus. Tous les quartiers de ces animaux de boucherie sont dans les cryo-magasins là-bas. Nous, nous pourrons survivre un temps, mais le S.A.S. mourra. Nous n'aurons plus de chaleur pour commencer, puis l'oxygène viendra à manquer et le recyclage de l'eau ne s'effectuera plus. Nous aurons un sursis de quelques semaines à tout casser. Les Garous qui se cachent dans cette énorme carcasse vont remonter des bas-fonds pour trouver à manger, à respirer, et nous attaqueront.

— Nous ne pouvons pas rappeler Lunik ?

C'était un petit satellite chargé de la répartition des poussières lunaires. Lunik agissait à la façon d'une ravaudeuse qui répare les trous d'une paire de chaussettes. Il attirait les poussières, les obligeait à se coller par petits paquets les unes aux autres. Mais celui qu'ils avaient lancé depuis le S.A.S. n'obéissait plus à son programme et faisait n'importe quoi. Il semblait qu'au lieu de combler la lucarne il en ouvrait une autre qui concernerait l'Asie du nord-est, c'est-à-dire une partie de la Mongolie ancienne et de la Sibérienne actuelle. La glace commencerait à fondre et les réseaux ferroviaires ne seraient plus utilisables d'ici quelques jours.

— Il n'accepte même plus de revenir ici, dit Gus. J'ai tout essayé mais cet appareil est complètement fou.

— Pourtant au départ il paraissait en excellent état. Qu’est-ce qui a bien pu le détraquer ?

— Peut-être une certaine radioactivité des poussières lunaires. N’oubliez pas ce qui s’est passé autrefois. La Lune servait de dépotoir pour les déchets atomiques, et un beau jour ceux-ci ont provoqué la plus grande explosion de tous les temps. La Lune est partie en poussières qui se sont répandues autour de la Terre, formant une couche épaisse qui arrêta les rayons du Soleil, amenant en bas le froid polaire et une semi-obscurité. La radioactivité, si elle s’est quelque peu atténuée au cours des siècles, est toujours aussi virulente pour l’homme ainsi que pour les appareils électroniques.

— Vous m’avez souvent dit que cette électronique-là, du moins ses composants, ne sont pas les mêmes que ceux fabriqués sur la Terre. Nous autres, Ophiuchusiens, utilisions d’autres matériaux trouvés sur notre planète de colonisation.

Venus de la Terre bien avant l’explosion de la Lune, les colons d’Ophiuchus n’avaient pu survivre sur cette lointaine planète pour des raisons biologiques. En toute hâte ils avaient dû construire ce satellite, un hybride d’animal fabuleux trouvé dans l’espace et de techniques humaines. Ils l’avaient placé sur orbite et avaient observé la Terre pendant des années, croyant qu’elle ne recelait plus de rescapés. Plus tard ils découvrirent qu’une société ferroviaire s’était développée malgré le froid glaciaire et la demi-obscurité, et ils avaient alors décidé d’intervenir et de prendre la direction de cette humanité survivante. D’où les Aiguilleurs chargés de noyauter la résurrection de l’humanité.

— N’empêche que Lunik est détraqué, ricana Gus.

— Et s’il avait été saboté ?

— Par vous ? Par moi ?

— Non, par le Bulb. Après tout il déteste les Ophiuchusiens qui sont actuellement représentés sur Terre par les Aiguilleurs. Ceux-ci craignent le retour du Soleil, de la chaleur, de la lumière. Le Bulb fera tout pour favoriser ce retour. N’oubliez pas que ce satané animal a une intelligence prodigieuse, décuplée encore par les installations techniques humaines. Il dispose d’un pouvoir considérable sur le fonctionnement du satellite, sur les stocks, sur tous les circuits, les recyclages, etc. Il a très bien pu dérégler le stock des Lunik. Il en reste quelques-uns dans la soute spéciale, mais inutilisables, et Palaga va nous faire sauter l’axe central…

— Vous ne devriez pas parler ainsi, dit Gus, surtout dans la salle des contrôles. Vous savez bien que le Bulb enregistre tout ce qui se dit. Moi je ne pense pas qu’il ait fait une chose pareille. Ce serait un suicide. Il sait depuis toujours que depuis la Terre la caste des Aiguilleurs peut à tout moment faire sauter en partie ou entièrement ce satellite. Au lieu de lui chercher querelle, nous devrions plutôt lui demander de collaborer pour essayer de repérer le système de destruction de l’axe central avant qu’il ne soit trop tard.

Avec son obstination d’ivrogne, le docteur Isaie continuait ses imprécations contre le Bulb, et Gus dut le jeter dehors et fermer au verrou le sas de la salle de contrôle. Puis il s’installa sur le siège mobile qui pouvait, en suivant un rail encastré dans le

parquet, se déplacer dans tous les sens.

— Quand j'étais cul-de-jatte, c'était bien commode, dit-il d'une voix tranquille. Mais depuis que les synthétiseurs organiques m'ont fabriqué ces jambes nouvelles, je ne résiste pas au plaisir de marcher. Vous avez entendu ce que j'ai dit ?

Il se pencha sur l'écran cathodique réservé à l'animal de l'espace. On pouvait entrer en communication avec lui à voix haute ou en pianotant sur les pupitres, mais lui ne répondait que par l'intermédiaire de l'écran. Pour l'instant celui-ci restait vide.

Le Bulb boudait à la suite des déclarations intempestives du docteur Isaie. Il lui arrivait de bouder ainsi des jours, voire des semaines.

— Ce n'est pas le moment d'avoir un amour-propre exacerbé, lui dit Gus sans se fâcher. Si jamais l'axe central explose, nous mourrons tous et vous certainement le premier. Peut-être cherchez-vous à vous suicider, mais ce serait une mort lente et désagréable. N'avez-vous aucune idée sur le système qui pourrait pulvériser l'axe central entre Salt et Sugar ?

CHAPITRE VIII

Trois fois Jdrien essaya de s'approcher du poste des miliciens, mais un tir nourri d'armes automatiques l'obligea à retourner à l'abri des congères. Il avait bien essayé de leur crier l'avertissement que tout allait sauter, mais un vent venu de la mer emportait sa voix de l'autre côté.

— Il faut en finir, dit-il. Les autres miliciens vont bientôt revenir, après avoir constaté l'effondrement de la voie, et se montreront très agressifs, furieux de se voir coupés du reste du réseau.

Il n'avait qu'à brancher les deux extrémités de son cordon pour que l'ancienne station disparaisse dans le puits creusé juste en dessous.

— Nous ne pouvons pas attendre la nuit et, d'ailleurs, ils disposent d'un éclairage puissant.

Jdrien essaya d'entrer en communication télépathique avec les miliciens, mais le premier cerveau qu'il réussit à atteindre était celui d'un être buté, uniquement préoccupé par des questions aussi stupides que l'examen répété de son armement personnel, et la pensée réjouie qu'il restait assez de

bière et de vodka pour boire un coup à l'heure du repas.

L'homme négligea cette voix qui l'avertissait du danger, se secoua comme si quelque chose le gênait.

— Les autres reviennent, lui annonça Vsinkel qui avait une vue stupéfiante.

Pour la première fois de sa vie il allait délibérément sacrifier une demi-douzaine d'hommes, mais ne voyait pas comment agir différemment. Il se concentra un moment, puis brancha les deux morceaux de cuivre avec le générateur photonique.

Rien ne se passa avant dix secondes, puis le roulement sourd fut perceptible, devint un grondement et, dans un jaillissement de gerbes glacées, le wagon de la station s'enfonça d'un coup. Sans basculer d'un côté ou de l'autre, gardant même une certaine stabilité, mais même son toit disparut sous les blocs de glace qui retombaient avec fracas. Les Roux, stupéfaits, restèrent muets et immobiles. Il n'y eut aucune manifestation de joie et Jdrien lut dans leur âme qu'ils souffraient de la mort de ces inconnus.

La draisine chargée à bloc revenait, et le chauffeur freina avec une telle brutalité que plusieurs miliciens, qui n'avaient pu prendre place à l'intérieur, furent projetés en dehors du véhicule. Et instantanément les autres jaillirent et commencèrent de tirer dans toutes les directions.

À l'abri des congères, les Roux se retiraient en direction de l'est, allaient avertir leurs congénères que la chasse aux phoques allait pouvoir commencer. Chacun son phoque, telle était la consigne. Chacun devrait se retirer avec des

centaines de kilos de viande et de graisse, aller les ensevelir dans la glace à une journée de là, revenir chercher le reste.

— Nous aurons à manger plus d'une saison de femme grosse, déclara Jdrabe, très satisfait.

Il voulait dire par là environ neuf mois, le temps d'une grossesse.

Tous pensaient que par la suite les phoques ne s'entêteraient pas à rester dans un endroit où on voulait les éliminer à jamais. Ils prêtaient aux animaux la même intelligence, la même possibilité de réflexion qu'ils reconnaissaient aux hommes.

Il fallut surveiller la chasse et le dépeçage, car à plusieurs reprises quelques miliciens désorientés, rendus furieux par les évènements, essayèrent d'attaquer les tribus.

Jdrien avait disposé une couronne d'explosifs qu'il faisait sauter lorsqu'on lui signalait leur approche. Ils n'osaient plus continuer, mais tiraient avec des mitrailleuses et des lance-missiles.

Ils commençaient à souffrir du froid et de la faim, mais c'était surtout les moins quarante qui leur faisaient le plus de mal. Ils avaient construit des igloos, mais faute de couvertures et de bons équipements, leurs extrémités gelaient. Certains n'arrêtaient pas d'aller et venir mais le manque de nourriture les épuisait. D'autres repartirent vers l'ouest, pensant qu'on viendrait à leur secours, mais n'atteignirent jamais les lieux du sabotage. Les secours envoyés, deux tracteurs circulant en dehors des rails, avaient été engloutis par l'effondrement des tunnels prévus par le Messie des Roux.

— Regardez, dit un matin Jdrien à ses amis.

Ils étaient trois qui arrivaient jusqu'à la ceinture des explosifs, en levant les mains bien au-dessus de leur tête.

— Ils ont jeté leurs armes.

— N'y va pas, dit Jdrabe, mais Jdrien ayant ramassé un bloc de viande congelée marchait vers eux.

Ils n'osaient plus bouger, de crainte que le sol ne se soulève soudain dans une explosion.

— Nous avons faim et froid, crièrent-ils. Nous avons jeté toutes nos armes.

Jdrien déposa le bloc de viande.

— Je vais vous chercher des peaux de phoques à fourrure, mais elles ne sont pas tannées. Le gel les a raidies, mais si vous faites un feu avec les débris des autres wagons, vous pourrez les rendre souples.

Ils repartirent avec la viande et les peaux, et désormais les Roux disposèrent au-delà de la ceinture de protection des blocs de graisse et de la viande, le foie des animaux ainsi que les parties qu'ils considéraient comme succulentes, les organes sexuels et le cœur.

Désormais les tribus errantes se trouvaient à l'abri de la faim pour des mois, et ne seraient plus obligées de risquer l'esclavage pour se nourrir. Elles commençaient à quitter le rivage où les phoques continuaient de prospérer. Plusieurs centaines de mâles adultes avaient été sacrifiés, mais il restait des dizaines de milliers d'animaux sur des centaines de kilomètres.

Jdrien essayait chaque nuit d'entrer en communication avec Jael ou son frère Liensun qui se trouvait en Antarctique, mais ne joignait ni l'un ni

l'autre. Il dut à son tour songer au départ et se laisser traîner sur une peau de phoque une partie du trajet, ne pouvant suivre des heures le rythme de ses amis.

Ils s'installèrent dans une zone rocheuse où abondaient les lichens, donc les rennes et les ovibos. Jdrien aimait traquer les femelles pour les traire. Il récupérait un lait très riche, en faisait une sorte de beurre qui se conservait très bien. Il allait de son propre gré ramasser des lichens là où ces animaux ne pouvaient s'aventurer, en faisait des réserves qu'il cachait dans des grottes. Lors des tempêtes, des grêlons saccageaient parfois cet aliment précieux, obligeant les ovibos et les rennes à chercher de la nourriture ailleurs. Alors il sortait ses réserves pour les nourrir.

— Les Roux meurent moins sur le réseau que les Hommes du Chaud construisent, lui annonça-t-on un jour. Ils n'ont pas pu renouveler leurs esclaves depuis que nous avons pu mettre la nourriture de phoque à l'abri. Ils ménagent nos frères.

— A-t-on vu Jael, là-bas ? demandait Jdrien inquiet.

— Non, personne ne sait ce qu'elle est devenue. Nous avons recueilli des Roux évadés du chantier, qui ne l'ont jamais vue. Mais on dit qu'il y a des Hommes du Chaud qui seraient partis sans la permission des autres.

— Des déserteurs, fit Jdrien, perplexe. Je me demande ce qu'ils ont bien pu devenir. Pour parcourir ce pays, il faut être soit un Roux, soit formidablement équipé. Et un tel équipement oblige la présence d'un traîneau et de chiens, pour le

moins.

Il était décidé à prendre la piste pour aller secourir Jael et éventuellement son frère, mais ne se faisait pas trop de souci pour Liensun qui était assez rusé pour se tirer de n'importe quelle situation difficile.

— Oui, nous irons avec toi, disait Vsinkel. Il suffit d'emporter de la graisse, de la viande et quelques peaux de phoques. En deux fois deux mains de jours on sera là-bas.

L'absence des Solinas préoccupait aussi Jdrien.

Les grandes baleines auraient pu intervenir dans le massacre de leurs sœurs, et les Hommes-Jonas auraient trouvé comment obliger les Harponneurs à cesser l'exploitation du complexe baleinier. S'il n'avait eu à préserver les tribus de Roux voulant à tout prix chasser le phoque, il se serait embarqué avec le Kid pour essayer de se rapprocher du Nord Pacifique où, pensait-il, se trouvaient les Solinas.

Et puis, un jour, un envoyé d'une tribu vint l'avertir qu'on avait découvert des traces suspectes à moins d'une journée de marche. On le suppliait de venir voir.

— Un animal inconnu laisse des marques de griffes dans la glace… Nous avons peur.

Il se rendit sur le site de cette tribu qui s'abritait des vents dans une gorge profonde où ils étaient bien protégés de la vue. On le conduisit sur le plateau dominant, et il reconnut les fameuses traces comme étant celles d'un engin autonome, utilisant des chenilles avec des crampons mordant profondément et régulièrement dans la glace.

— Rien que des Hommes du Chaud, expliqua-t-

il.

Mais c'était aussi inquiétant qu'un animal fabuleux. La patrouille qui roulait avec ce tracteur avait laissé une trace qui se dirigeait vers l'est. Ces gens-là avaient dû passer à une trentaine de kilomètres de son propre campement, pour essayer de trouver la route de la mer de Ross.

— Peut-être pour installer une branche au Réseau de la Reconquête.

Ils ne seraient jamais tranquilles, et il alerta toutes les tribus, les priant de trouver des emplacements inaccessibles pour ne pas attirer l'attention de cette patrouille. Au retour, ils suivirent un moment les deux marques de chenilles, et Jdrien en arriva à la conclusion que ces inconnus-là recherchaient surtout des zones plates où l'on pouvait facilement installer des voies ferrées.

Deux jours après son retour chez lui, un autre événement le bouleversa profondément.

Une tribu archaïque arriva de très loin, une de ces tribus clairsemées faites de Roux peu adaptés à la terrible vie antarctique, souvent d'anciens Hommes du Froid ayant travaillé sur les verrières des stations ferroviaires à gratter le givre. Habitués depuis toujours à avoir de la nourriture en échange, ils avaient du mal à s'adapter. Il y avait aussi des individus arrivés sur Terre depuis le Satellite S.A.S. sans avoir reçu la moindre formation pour la chasse aux phoques. Ceux-là disparaissaient peu à peu mais on signalait encore une demi-douzaine de ces tribus archaïques sur tout le continent.

À ceux-là on donna à manger et ils se jetèrent sur les rondelles de graisse enfilées sur ces tresses de

viande raidies par le gel, y laissant leurs dernières dents rongées par le scorbut.

C'est alors qu'il sentit le regard de l'homme fixé sur lui. Un Roux étrange qui s'était arrêté de manger et ne grognait plus de satisfaction comme les autres.

Jdrien plongea son esprit dans celui de l'homme et se sentit pris à la gorge. Après des années, il revoyait Jdriele, le clone de son père Lien Rag, celui qui avait quitté le S.A.S. pour rejoindre la Terre, donnant pendant des mois l'illusion qu'il était réellement Lien Rag transformé en Roux, mais basculant pour finir dans une régression mentale inexorable. Jdrien s'approcha, mais le clone se remit à manger sans plus faire attention à lui.

CHAPITRE IX

Le train spécial de la présidence traversa tout le continent américain, du nord au sud, en un peu moins de quarante-huit heures. Lancé à deux cents kilomètres à l'heure sur une ligne prioritaire, il ne stoppa que pour se ravitailler en huile et en eau. Par chance, le réchauffement avait épargné le réseau central qui, depuis le pôle Nord, irriguait toute la Panaméricaine jusqu'à l'ex-banquise du passage de Drake. Mais depuis, la ligne s'arrêtait à Magellan Station, à deux cent cinquante kilomètres du cap Horn.

Lien Rag était du voyage. Lady Yeuse lui avait demandé de l'accompagner, ainsi que le conseiller scientifique Reiner dont les attributions dépassaient désormais le domaine de la science. On avait signalé à Yeuse la présence de plusieurs épaves de navires dans le détroit.

— Je ne me fais aucune illusion, disait Yeuse ce deuxième matin de voyage, lors du petit déjeuner. Ce seront des épaves inutilisables, mais j'ai pensé que si l'on pouvait les tirer au sec et les démembrer soigneusement, on aurait un aperçu des techniques

de jadis. Ce qui vous serait utile, Lien Rag, pour la construction de vos futurs cargos.

Un compromis était en voie de signature entre elle et l'ancien glaciologue à propos de l'île aux Phoques. La CANYST, du moins ce qui restait de cette organisation, hésitait à prendre parti sur la propriété de cette île de glace. D'un côté elle reconnaissait la validité de la Concession accordée à la Compagnie de la Banquise, jadis, sur toute la surface du Pacifique, mais de l'autre, elle admettait que l'exploitation des banquises côtières proches de la Panaméricaine avait depuis des siècles été le fait de cette dernière Compagnie.

C'était Yeuse qui avait proposé un partage équitable de la zone la plus riche, celle que les éléphants de mer occupaient par millions.

— Ma police de la Manu aurait à charge la sécurité de l'île et vous, vous installeriez les fonderies de graisse. La moitié de la production nous reviendrait au prix de fabrication plus un petit pourcentage de productivité. Nous nous chargerions de l'enlèvement de l'huile et de la viande, et vous seriez libre de négocier votre part comme vous l'entendriez. Sauf si nous entrons en guerre, par exemple contre un groupe ou une Compagnie, une règle de moralité vous interdirait de livrer du fuel-phoque à ces gens-là.

Ce n'était pas un mauvais accord, mais Lien Rag n'aimait guère que la Manu soit chargée de la sécurité de l'île. Il essayait d'obtenir que la moitié de l'île échappe à cette police. Pour le reste, il était prêt à faire des concessions, mais exigerait un pourcentage plus élevé de productivité. Yeuse

proposait trois pour cent et lui voulait cinq.

Pour l'instant, leur préoccupation commune restait la Guilde des Harponneurs. Depuis les nouvelles apportées par Farnelle, ils n'avaient pas d'autres renseignements sur l'Antarctique. Yeuse pensait toujours utiliser son petit voilier mixte pour le transport d'un commando, mais Lien Rag se rendait compte que c'était une expédition vouée à l'échec.

À Magellan Station ils empruntèrent une voie unique récente pour atteindre le détroit. Une vieille machine à vapeur halait péniblement les trois wagons du train spécial à travers une nature difficile. Peu à peu la glace disparaissait, laissant place à de la rocaille et de la boue dans laquelle on avait eu le plus grand mal à fixer un remblai. Par chance le permafrost était résistant et on avait pu enfoncer des pieux dans la profondeur de ce sol gelé, tasser ensuite le remblai au-dessus.

— Il a fallu isoler le permafrost car la chaleur dégagée par le passage d'un train, celle des rails en contact avec les roues, celle de la machine, l'auraient fait fondre. On a placé de l'isolant.

Le gouverneur de la Patagonie, un certain Framy, les accompagnait.

— Nous avons dû construire avant la fonte totale de la glace, pour ravitailler les stations d'élevage de moutons qui sont nombreuses dans la région, et dont dépend notre économie. Tout ou presque vient du mouton : la viande, le lait, la laine et les peaux. À côté de chaque élevage il y a des serres à fourrage. Une chance que la plupart soient alimentées en énergie par la géothermie. Elles ont de

la chaleur, donc de la vapeur pour chauffer.

La petite ligne suivait un parcours acrobatique. Les ingénieurs avaient su éviter les plaines pour accrocher les rails aux pentes rocheuses. Si jamais la période glaciaire revenait, on pourrait garder un temps la libre circulation des trains.

Ce fut d'un à-pic de cent mètres qu'ils découvrirent le détroit de Magellan et leurs premières épaves. L'océan Atlantique, venant à la rencontre du Pacifique dans ce goulet, provoquait une série de remous et de mascarets impressionnants.

— Personne ne pourrait naviguer ici aujourd'hui. La banquise qui persiste à hauteur du Capricorne force ces eaux à concentrer leur violence dans ces parages.

La première épave était celle d'un cargo qui, au début de la glaciation, avait dû se réfugier dans une anse étroite. La banquise l'avait soulevé pour le déposer sur une plage de sable noir, avant de disparaître. Le navire reposait sur le flanc, apparemment intact, mais Lien Rag savait que d'ici quelques mois il ne serait plus qu'une masse de rouille.

— Une équipe d'exploration est descendue jusqu'à lui. Elle a récupéré du matériel, des documents intacts ainsi qu'une partie de la cargaison, des barres de cuivre en provenance de l'ancien Chili. Il en reste encore plus de mille tonnes, mais les marées et les coups de vent interdisent toute nouvelle tentative.

— Ce cargo ne pourra jamais être utilisé. Il faudrait un remorqueur pour le remettre à flot.

Plus loin la voie unique, après une forte rampe qui descendait vers la mer, approcha d'un autre navire, un bâtiment militaire du type frégate. Avant de s'intéresser à ce bâtiment, Lien Rag, inquiet, voulut savoir comment leur vieille loco à vapeur pourrait remonter la forte pente, ce qui fit sourire le gouverneur.

— Nous aurions pu prévoir une machine supplémentaire, mais nous avons un système de câble avec un treuil qui hale les convois au sommet. Nous avons pris toutes les précautions en cas de rupture du câble ou panne du treuil. Des sabots de roues sont immédiatement mis en place, empêchant le convoi de repartir en arrière et d'aller s'engloutir dans la mer. Il expliqua que la frégate, un ancien bâtiment militaire pour la détection et l'attaque des sous-marins, était entièrement construite en aluminium et en plastique extrêmement résistant, ce qui expliquait son excellent état de conservation.

— Elle a été abandonnée par l'équipage, mais le capitaine, homme très avisé, a pensé qu'un jour les glaces libéreraient son navire, et il l'a fait attacher par le fond. Il devait disposer d'une équipe de plongeurs qui sont allés sceller des crampons dans le fond rocheux, et ont fixé ainsi des câbles d'une matière inconnue qui n'a pas une trace de rouille. Seulement le bateau a raclé les fonds et une brèche a fini par s'ouvrir. Il était rempli de glace, le voilà plein d'eau de mer. Juste la cale avec ses réserves et son armement. La fissure ne semble pas très grande.

Ils quittèrent le train et Lien Rag fut surpris par la douceur de la température, à peine quelques degrés au-dessous de zéro, insuffisante pour geler

l’eau de mer. Ils purent ôter leur cagoule pour descendre le sentier creusé dans les rochers. Quatre hommes les attendaient en bas et les aidèrent à monter à bord.

— Une rénovation attentive suffirait pour le remettre en état et dans ce goulet les vagues arrivent mollement, des récifs coupant leur violence plus au large. Il fallait vraiment connaître ces parages pour arriver jusqu’ici.

Le bâtiment était en bon état effectivement, mais l’eau chargée de reflets moirés était là en dessous dès qu’on descendait quelques marches de l’écoutille.

— Il faudrait colmater, pomper, libérer le bâtiment de ses amarres et ensuite essayer de gagner la haute mer une fois les moteurs réparés. Ce sont des diesels, d’après ce que nous savons sur la fabrication de cette frégate.

— Les moteurs sont sous l’eau, peut-être fichus. À moins qu’ils n’aient été fabriqués en matière inoxydable, fonte d’aluminium, céramique, etc.

Lien Rag lut dans le regard de Yeuse une grande déception. Tous ces bâtiments étaient pour ainsi dire inutilisables. On ne trouvait plus de bateau errant en pleine mer comme le cargo *Princess*, le charbonnier devenu le *Rewa*, et quelques autres qu’ils avaient aperçus une fois la banquise disparue.

— Nous vous remercions, gouverneur, dit Yeuse. Même si ces épaves ne peuvent servir pour l’instant, j’ai pu admirer le travail effectué depuis que la glace a fondu. Cette ligne de chemin de fer est parfaite et j’aimerais qu’elle soit bientôt doublée.

— C’est notre objectif, Lady présidente.

Le même soir dans le train présidentiel, Reiner fit part de ses observations. Durant la journée, il avait très peu ouvert la bouche mais avait tout examiné avec attention.

— Jamais votre voilier mixte ne pourra accoster dans cette région pour embarquer un commando. Il vous faudra partir d'Isthmus Station et éviter autant que possible le Horn. Vous avez vu l'état de la mer dans le détroit. Plus loin c'est encore pire. Mon avis est qu'il faut renoncer à cette expédition en Antarctique.

— Et laisser la Guilde se préparer pour débarquer chez nous ! s'indigna Yeuse.

— Ce n'est pas pour la semaine prochaine, ni dans trois mois. Plus raisonnablement il leur faudra au minimum un an pour construire une île flottante. Mais une fois celle-ci en état de naviguer et chargée de troupes, où va-t-elle aborder sans risquer de se fracasser ? Ils n'ont aucune idée de ce qui les attend sur cette terre au bout du monde. Ils ne verront qu'une barrière rocheuse, des pics surgis de la mer, des goulets où s'agite une mer furieuse, et devront remonter soit à l'est, soit à l'ouest pour trouver une plage de débarquement. Il leur faut obligatoirement une plage et vous n'avez qu'à les mettre toutes sous surveillance. Pas besoin de couvrir un grand espace. Disons toutes les plages en dessous du 50e parallèle. Il suffit d'installer des postes de surveillance, des radars, quelques rampes de missiles. Une île de glace, c'est une construction extrêmement fragile, et une roquette en plein milieu suffira à la fracasser.

Yeuse regarda Lien Rag :

— Qu'en pensez-vous ?

— Reiner a raison. La Guilde ne doit pas connaître la configuration du continent américain dans cette partie australe. Ces gens-là viennent de la Compagnie de la Banquise, s'imaginent sans doute que toutes les côtes sont faciles d'accès. Mais peut-être que, conscients de leur ignorance, ils ont embauché des gens, techniciens, ingénieurs, chercheurs, capables de les conseiller. Savez-vous combien de gens sont restés coincés en Antarctique lorsque le passage de Drake s'est libéré de la banquise ?

— Pas loin de cent mille… Je ne compte pas les bagnards des trains pénitentiaires. Il y a aussi les Aiguilleurs qui possèdent des gens très capables d'organiser un débarquement. Il y a encore Palaga, le Maître Suprême, qui reste persuadé que le réchauffement va non seulement s'arrêter mais régresser, que la couche des poussières lunaires va se reconstituer et que la banquise se reformera.

— Il faudra au moins dix ans, sous réserve que les mêmes conditions se renouvellent, dix ans pour obtenir les mêmes banquises. Les Harponneurs ne vont pas attendre dix ans, répondit Lien Rag.

— Vous n'aimez pas qu'on reste sur la défensive ?

— Pour l'instant ça ne gêne pas, mais nous allons laisser du temps à la Guilde, si nous attendons qu'ils débarquent. Ils entasseront des richesses énormes, finiront par trouver un négociateur, certainement en Australasienne. Ces gens pour qui travaille Liensun, ces bonzes organisés en consortium, ne recherchent que le profit. Liensun les a avertis de ce qui se passe en Antarctique, mais

croyez-vous qu'ils vont s'inquiéter des intentions belliqueuses des Harponneurs ? Moi, je pense qu'ils vont chercher à établir des relations commerciales et que les dirigeables seront un excellent moyen de communication, même si ces engins ont un fret limité. Ils peuvent fournir la Guilde en matériaux rares, en moteurs de céramique fabriqués dans l'île du Titan.

— Le Kid pourrait mettre l'embargo, rétorqua Yeuse.

— Il ne le fera pas tout de suite. Il a besoin de vendre ses moteurs, les pièces détachées. Il va recevoir cinq mille tonnes de fuel-phoque et la même quantité de viande. Tout ça va repartir vers China Voksal pour être revendu. Le Kid croit avoir trouvé la solution en commerçant avec vous, les Panaméricains, mais il sera vite bouffé par la Guilde quand celle-ci cédera ses millions de tonnes de fuel-baleine à un prix ridicule. Toute l'économie mondiale en subira le contrecoup. Vous-même, Yeuse, ne pouvez continuer à gouverner en ignorant la Guilde. Le bruit va se répandre que vous pourriez augmenter le minimum vital grâce à ces Harponneurs. Donc la défensive ne sera bonne que pour six mois, un an, et encore… Et justement la Guilde a besoin d'un an de répit pour mettre à exécution ses projets de domination.

— Que voudriez-vous que je fasse ?

— Aidez-moi à construire rapidement ce fameux cargo mis en chantier à San Diego. Je vous promets que son premier voyage sera pour aller déposer deux cents hommes de la Manu, formidablement équipés, là-bas en Antarctique. Dans six mois ce serait chose

possible, mais il faut mettre le paquet et ne plus tergiverser comme vous le faites sur la fourniture de matériaux.

Ce soir-là il n’en fut plus question et Lien Rag rejoignit sa cabine un peu avant onze heures. Il ne savait si Yeuse accepterait sa proposition, mais il était sûr qu’en six mois le cargo serait prêt à naviguer et pourrait affronter les mers rageuses du sud. On frappa à sa porte et Yeuse entra en vêtement de nuit.

— Tu ne manques pas de culot, me forcer la main devant Reiner. Il vient de me bassiner pendant une heure en me démontrant que tu avais raison, que ce cargo pouvait seul nous aider à contre-attaquer la Guilde des Harponneurs.

Lien Rag passa dans la salle de bains pour se brosser les dents et elle le suivit.

— D’accord pour le cargo. Mais es-tu sûr pour ces six mois ?

— Absolument.

Elle se colla à lui, défit le bouton de son pantalon de pyjama. Il se trouva un peu ridicule avec ce vêtement en accordéon sur ses pieds nus, mais les dents de Yeuse dans son cou le firent frissonner tandis que ses deux mains s’emparaient de son sexe.

— Il faut payer, murmura-t-elle, et tu vas devoir régler ta dette jusqu’au bout, en une seule nuit.

CHAPITRE X

— Liensun, réveille-toi, il y a une lumière clignotante dans le ciel et un ronronnement.

L'ingénieur avait entendu lui aussi, et se levait d'un bond. Ils sortirent tous les trois et Liensun aperçut la lumière verte qui s'allumait et s'éteignait. La balise avait fonctionné et il alla faire démarrer le tracteur pour utiliser ses phares.

— Tu ne crains pas les miliciens ?

— Il faut que l'équipage nous repère. C'est un risque à courir mais je me demande s'ils sont vraiment à notre recherche.

— Pourquoi pas ? fit Pawaloski. La perte de ce tracteur, plus notre triple disparition, doivent les mettre dans une grande fureur.

Le dirigeable faisait un point fixe, mais là-haut un vent assez soutenu obligeait l'équipage à faire face. Du coup les moteurs grondaient encore plus fort.

— Voilà le harnais, dit Liensun. Jael, tu monteras la première.

— J'ai peur.

— Tu ne risques rien. Je l'ai fait des dizaines de

fois. Tout est prévu pour ta sécurité.

Il attrapa le harnais au vol, faillit s'étaler mais ne le lâcha plus. Il équipa Jael et la regarda disparaître dans la nuit, en direction de cette énorme masse ovoïde qui planait au-dessus d'eux.

— Je suis toujours impressionné par ces dirigeables, lui avoua son compagnon, mais celui-ci me paraît assez fantastique.

— C'est le premier d'une série que le Consortium construit dans ses ateliers. Quand ils seront bien rodés, ils espèrent en sortir un tous les deux mois, puis plus tard un par mois. Celui-ci peut emporter un fret important.

Il n'en dit pas plus, ne voulant pas dévoiler toutes les caractéristiques de l'*Indépendance*. L'ingénieur s'envola à son tour, et Liensun alla couper le moteur du tracteur, ainsi que les phares, ne garda qu'une torche électrique pour qu'on repère son rayon. Il regarda autour de lui avec une certaine méfiance, mais se disant que si les miliciens les guettaient, ils seraient déjà intervenus, auraient pu se faire treuiller à bord à leur place. Un homme déterminé aurait maîtrisé tout l'équipage là-haut, le personnel n'ayant pas été formé pour se battre contre un ennemi mais pour piloter un engin aussi énorme et délicat que ce dirigeable.

Le harnais redescendit à cinquante mètres de là, le vent ayant eu prise sur la grosse masse d'hélium. Il boucla les courroies et tira fortement sur le câble pour qu'on le treuille. Il s'envola à son tour dans la nuit glacée, tournoyant lentement. Il regardait au sol mais n'apercevait aucune lumière. Seule l'odeur d'huile brûlée montait du tracteur abandonné.

Lorsqu'il fut dans le sas, il fut surpris de ne voir personne et pensa que l'arrivée des deux autres provoquait la curiosité de l'équipage, au point de lui faire négliger les consignes. Il referma la trappe, déconnecta le treuil et se débarrassa de son harnais.

Lorsqu'il pénétra dans la passerelle, le silence qui l'accueillit l'indisposa. Il voyait Songe en face de lui, ainsi que Jael sur la droite, mais n'apercevait pas l'ingénieur Pawaloski.

Un objet dur s'enfonça dans sa combinaison à hauteur de sa nuque :

— Pas de geste stupide, Liensun. Sinon je vous abats. Allez rejoindre les autres là-bas.

— J'aurais dû me méfier de l'absence des miliciens, dit Liensun. Ils ne voulaient pas prendre le risque de faire échouer votre tentative de piraterie.

— Taisez-vous. Vous allez prendre le cap du chantier du Réseau de la Reconquête. Et n'essayez pas de me tromper. Je me souviens très bien des instruments de bord nécessaires au pilotage d'un tel appareil. Lorsque vous étiez là-bas, sur la branche sud du Viaduc, et que nous travaillions à améliorer votre dirigeable, j'ai eu tout le temps de m'intéresser à ces appareils. Alors soyez beau joueur, Liensun, et mettez le cap sur le chantier.

— La milice nous attend là-bas ?

— Mieux que cela, des représentants de la Guilde, les adjoints directs du Caudillo.

— On vous paye combien pour effectuer ce sale boulot ?

Pawaloski agita son arme de poing, un pistolet mitrailleur pouvant tirer une rafale qui descendrait tout le monde sur la passerelle. Une arme de

fabrication panaméricaine qui pouvait se tenir d'une seule main. Liensun regretta de ne pas avoir fouillé le sac de l'ingénieur quand ils attendaient dans la station abandonnée. Il aurait dû se méfier, réfléchir sur l'absence de miliciens. On n'avait pas cherché à les poursuivre, et pour cause : Pawaloski avait su le tromper au cours de ses investigations télépathiques.

— Notre fuite était téléguidée, pas vrai ?

— Exactement. On savait depuis le début que vous étiez Liensun, envoyé par un riche consortium de China Voksal. La Guilde a pensé traiter avec vous, vous demander d'intervenir auprès de vos employeurs pour établir des relations d'affaires, mais le Caudillo a décidé que la possession d'un dirigeable permettrait de résoudre pas mal de problèmes, de rompre notre isolement.

— Vous avez accepté de jouer le rôle du gars qui en a marre et veut tout abandonner ?

Pawaloski haussa les épaules d'un air désabusé :

— J'ai une femme et deux enfants. J'ignore l'endroit où ils se trouvent, mais on m'a fait savoir que si je ne ramenais pas le dirigeable, je ne les reverrais jamais… Au début, quand ils songeaient à traiter avec vous, mon dossier n'avait pas été ouvert, puis quelqu'un s'est souvenu que j'avais participé à la mise au point d'un dirigeable. Nous allons survoler le chantier. Vous enverrez les ancres chauffantes et vous poserez l'appareil. Vous ne risquez pas grand-chose, Liensun, car ils ont besoin d'un chef de bord et d'un équipage confirmé. Ce qu'ils feront, ce sera garder votre demi-sœur au sol pour vous empêcher de faire n'importe quoi. Je pense qu'ils vous chargeront d'acheter une

Concession et de commander quelques dirigeables au Consortium. Ils ont de quoi payer, des dollars panaméricains mais aussi de l'or. Donc inutile de prendre des risques, alors que votre vie n'est pas menacée.

— Liensun, je ne veux pas rester chez ces cinglés, dit Jael… Ce type est seul. Il ne pourra pas nous tuer tous si l'un de nous décide de faire quelque chose.

— S'il tire, dit Songe qui n'avait pas encore ouvert la bouche, il risque seulement d'endommager à jamais la passerelle et, qui sait, de crever les ballonnets d'hélium au-dessus de nous.

Pawaloski les regarda avec inquiétude, s'adressa à Liensun d'une voix un peu haletante :

— Ne m'obligez pas au pire, Liensun… Vous êtes raisonnable, vous… Il ne vous sera fait aucun mal…

— Songe a raison, dit le garçon, si vous tirez, les dégâts risquent d'être irréparables. Et dans le désordre qui s'ensuivra, qui sait ce qui pourra arriver… Je vous signale aussi qu'une partie de l'équipage est au repos et que vous n'avez ici que des membres du quart. Les autres peuvent intervenir très vite.

— Dans ce cas je vous descendrai tous, dit Pawaloski. Et j'essayerai de ramener seul à terre ce dirigeable. Je vois d'ici les commandes des ancres chauffantes. Je sais comment ouvrir les soupapes des ballonnets…

Mais il était loin d'être convaincant.

— Dommage, dit Liensun. Nous vous aurions trouvé une belle situation à China Voksal. Je ne crois

pas à votre histoire de femme et d'enfants retenus en otages par la Guilde.

— Je ne mens pas, dit l'ingénieur. Ils sont aux mains de la section secrète de la milice… Celle-ci se compose de rescapés des Cellules de Coordination Populaires qui sévissaient jadis dans Amertume Station. Vous êtes trop jeune pour vous en souvenir, mais votre père les a combattues ainsi que le Kid. Ce sont des hommes cruels et impitoyables. Du temps des Cellules c'étaient des adolescents prêts à tout, et ils n'ont guère évolué depuis.

Liensun avait lu un récit sur ces C.C.P. et en avait retiré une impression d'horreur. Ils avaient organisé la station Amertume en cercles concentriques, éliminant systématiquement hommes et femmes qui dépassaient l'âge de trente ans… Ils se méfiaient de ceux qui avaient entre vingt et trente ans.

— Dans combien de temps serons-nous à la verticale du chantier ?

Personne ne répondit et l'ingénieur commença de s'agiter en brandissant son arme. Liensun connaissait ce type de pistolet. Une simple pression sur la détente et cinquante micromissiles gicleraient du canon. Une blessure causée par ce type de projectile était mortelle, même si seulement un membre était atteint. Les chairs explosaient littéralement et l'hémorragie était telle qu'une non-intervention dans la demi-heure condamnait le blessé.

— Ne pouvons-nous pas délivrer votre famille ?

— Ma femme est d'un côté, les enfants de l'autre, et j'ignore les lieux de leur détention. Il est

inutile d’essayer de traiter avec moi. J’exécuterai ma mission jusqu’au bout, même si je dois y laisser ma vie. C’est avec la Guilde qu’il vous faudra discuter.

Liensun lui tourna lentement le dos et s’approcha de la timonerie, se pencha sur l’écran radar et sur celui des infrarouges. La chaleur dégagée par le chantier du Réseau de la Reconquête avait été repérée par les capteurs. Le dirigeable s’orientait droit dessus, à quatre-vingt-quinze kilomètres heure.

— Nous serons là-bas avant vingt minutes, dit-il à voix haute.

Pawaloski s’était appuyé dans l’angle droit de la passerelle, juste à côté de l’escalier d’accès aux étages supérieurs installés dans l’enveloppe même. À tout moment un gradé ou un matelot pouvait surgir pour une raison quelconque. Il y avait une équipe de surveillance, dans les caténaires de la superstructure, qui veillait à ce que le gel n’alourdisse pas inutilement le dirigeable. Ceux-là pouvaient communiquer avec la passerelle par interphone, mais il arrivait qu’un matelot vienne parler d’un incident quelconque au chef de quart.

— Préparez les ancres chauffantes, ordonna Liensun.

— Quatre, ou six ?

— Quatre pour commencer.

Songe le rejoignit, furieuse :

— C’est mon dirigeable et je n’accepte pas qu’il soit ainsi arraisonné et livré à cette Guilde. Liensun, tu n’as pas à prendre le commandement de cet appareil.

— Non, dit Liensun, mais il y a des

perturbations atmosphériques dans le ciel du chantier et je préfère être à la barre pour empêcher tout soubresaut du ballon.

Songe faillit se trahir puis se maîtrisa :

— Entendu. Mais je déplore cette reddition sans combattre.

CHAPITRE XI

Lorsque le *Rewa* s'annonça par des coups de sirène stridents, la population de Titan n'en crut pas ses oreilles et des milliers d'îliens descendirent vers le port. Le Kid, prévenu depuis vingt-quatre heures par ses radaristes, avait lui-même du mal à y croire et, pourtant, c'était bien le vieux charbonnier, avec ses deux roues à aubes, qui se dégageait des brumes de l'horizon et fonçait vers Titan.

— Nous ne l'attendions pas avant au moins une semaine, plus raisonnablement dix à quinze jours. Cette fille est formidable.

— Regardez, Président, lui dit son secrétaire Fields en lui tendant ses jumelles, la ligne de flottaison est invisible, preuve que le bateau est chargé au-delà de son poids utile.

Fields disait vrai et le Kid, debout sur la plate-forme de son train présidentiel, avait des larmes aux yeux tandis que la vieille patache accourait. Les roues à aubes projetaient vers l'arrière des gerbes énormes d'eau salée qui flottaient longtemps en nuages épais au-dessus du triple sillage.

Le *Rewa* ralentit et même parut cesser

d’avancer, car en raison de son fret lourd, Farnelle jugeait plus prudent de rompre l’erre longtemps à l’avance, pour éviter toute collision avec les quais. De plus, l’ex-charbonnier était rétif à la barre, et même en désaccouplant l’une des roues à aubes pour mieux le faire pivoter, la masse inerte obéissait avec un retard de plusieurs minutes. C’était toujours très angoissant de se demander si le navire allait se soumettre enfin à la volonté humaine, ou bien se montrerait rétif.

La proue s’approcha avec lenteur du quai, puis le lent pivotement d’un quart commença et les marins lancèrent des amarres. Au lieu de les tirer aux treuils, des dizaines de volontaires enthousiastes s’accrochèrent à ces haussières pour attirer l’arrière du cargo. Impatient, le Kid, à peine une passerelle descendue, monta à bord et se précipita vers Farnelle, mais en raison de sa petite taille (son tronc était normal, seules ses jambes étaient atrophiées), elle dut plier les genoux pour une étreinte émue.

— Cinq mille tonnes, peut-être six d’huile, cinq à six mille tonnes de viande, voyageur président. La mission est remplie et nous n’avons mis que dix-huit jours pour effectuer le retour. Il faut dire que nous avons eu la mer pour nous et un vent favorable. Nous avons également trouvé un courant porteur en descendant vers le sud, toutes ces données devront être désormais utilisées pour les futurs voyages.

— Vous avez vu Lien Rag ?

— Oui, nous l’avons vu… Mais nous avons failli être abattus par les hommes de la Manu.

— La Manu, mais qu’est-ce que c’est ?

— La nouvelle police panaméricaine de Yeuse,

des hommes pris dans la Manutention ferroviaire considérée comme plus légaliste que les autres services de la Compagnie.

— Mais l'île aux Phoques ?

— Elle existe, mais il y aura un litige que la CANYST devra résoudre. Vous avez des nouvelles de Gdami ?

— Pas très récentes, non.

Le fils métissé de Roux de Farnelle n'avait jamais voulu quitter le bord du cargo *Princess*, bloqué dans les glaces du canal chinois depuis des mois. Au moment du réchauffement, la mer s'était ouverte largement en direction de l'ancienne Chine et de China Voksal, l'importante station ferroviaire, mais par la suite les glaces s'étaient reformées, emprisonnant le cargo de Farnelle.

— Liensun n'est pas revenu avec un dirigeable ?

— Non. Il semblait très préoccupé par ce qui se passe en Antarctique et je suppose qu'il doit se trouver dans ces parages.

Les gens montaient à bord pour embrasser l'équipage, des femmes, des enfants. Zabel et Ann Suba rejoignirent Farnelle et le Kid dans le train présidentiel.

— Je compte repartir d'ici deux jours livrer la marchandise au Consortium, dit Farnelle. J'ai hâte aussi de revoir mon fils et j'espère que le réseau ferré qui doit relier notre lieu de déchargement est en place. Vous me direz quelles marchandises je dois acheter en échange du fuel-phoque et de la viande. En garderez-vous ici ?

— Un dixième seulement pour reconstituer nos stocks, mais nous pouvons vendre tout le reste. Je

suis tracassé par cette prise en main de l'île aux Phoques par la Panaméricaine.

— Je pense que Lien Rag signera un arrangement avec Yeuse. Elle ne peut pour l'instant exploiter les richesses. Il n'y a pas que les éléphants de mer, vous savez, mais du poisson en énormes quantités. On pourrait nourrir un million de personnes avec les harengs qui pullulent là-bas… Lady Yeuse n'a pas d'installations. Nous, nous devrons acheter des ensembles de fonderies pour le gras de phoques. Les appareils les plus performants, car remplir les soutes d'un bateau comme celui-là demande un travail considérable.

— Vous n'avez donc pas laissé d'équipe permanente sur place pour fabriquer de l'huile et préparer la viande ?

— Nous n'avons pas voulu indisposer Yeuse et les Panaméricains, mais à notre prochain voyage nous laisserons des colons. Y avez-vous songé ?

— Les volontaires sont nombreux. Plus de cent cinquante, et tous les jours de nouveaux s'inscrivent.

— Pour l'instant une vingtaine suffiront. Pour ne pas perdre de temps, nous leur apprendrons l'utilisation des chaudières à lard une fois en mer.

— Comment s'est comporté le *Rewa* ?

— À condition de ne pas le forcer, tout va bien. La roue de tribord est quelque peu gauchie. Je peux faire le voyage aller et retour jusqu'à la banquise chinoise, mais il faudra qu'à mon retour les mécaniciens réparent ce défaut en trois jours.

Le Kid béait d'admiration devant cette vitalité et Ann Suba le remarqua en souriant.

— Farnelle est vraiment le commandant qu'il

fallait à ce bateau qui n'est pas facile à piloter. Nous avons eu de la chance, c'est vrai, avec les vents, la mer, les courants, mais sans elle nous n'aurions jamais effectué le parcours en si peu de temps.

— Et les constructions navales de Lien Rag, demanda le Kid avec appréhension, ça avance ?

— Il a trouvé un spécialiste, mais on ne peut pas dire que les choses progressent comme il le souhaiterait. Il a dû rabattre de ses prétentions et ne prévoir qu'un prototype de mille tonnes pour commencer. Quel dommage que mon cargo *Princess* soit prisonnier à jamais des glaces…

— Vous n'avez aperçu aucun navire pouvant être récupéré ?

— La mer est vide : pas de baleines, pas de phoques, rien. C'est même assez angoissant. Autrefois la banquise était beaucoup plus animée… Ne serait-ce que par les tribus de Roux qui se déplaçaient sans arrêt et les baleines rampantes.

Cette même nuit les baleines Solinas des Hommes-Jonas firent leur apparition dans le ciel de Titan. Les radaristes crurent qu'une flotte de dirigeables approchait et donnèrent l'alerte avant qu'on ait identifié les cétacés.

CHAPITRE XII

L'embardée du dirigeable ne surprit que Pawaloski et deux hommes d'équipage qui n'avaient pas compris ce que préparait Liensun. Songe et deux marins se précipitèrent sur l'ingénieur au moment où celui-ci, dans un geste instinctif, essayait de se retenir à la main courante qui faisait le tour de la passerelle. Mais à tous les trois ils eurent le plus grand mal à lui faire lâcher son pistolet-mitrailleur. Une rafale partit en direction du plancher et creusa une dizaine de cratères de plusieurs centimètres de diamètre. Des sifflements inquiétants s'élevèrent, et Liensun cria de couper la pressurisation. Il fallut qu'un marin nommé Karl, le plus costaud de l'équipage, vienne au secours de ses compagnons. Son poing énorme s'abattit sur Pawaloski qui s'effondra enfin, mais sans lâcher son arme.

— Il était temps, dit le timonier en désignant le rayonnement lumineux qui apparaissait devant le nez de la passerelle. C'est certainement le chantier ?

Liensun envoya de l'hélium dans les ballonnets.

Très vite les miliciens comprendraient que l'*Indépendance* leur échappait et risquaient de leur

expédier des missiles.

— Liensun, fit Songe d’une voix accablée.

Le garçon se retourna, la regarda, regarda le corps de l’ingénieur étendu sur le plancher. Les autres s’étaient relevés et restaient silencieux.

— Il est mort, certainement en tombant.

C’est en vain que le fils de Lien Rag chercha le pouls et la respiration de l’homme. Songe ne s’était pas trompée.

— Il faut que les miliciens récupèrent le corps de Pawaloski et voient qu’il a été tué. Souviens-toi que sa femme et ses enfants sont retenus en otages par les anciens des C.C.P., ces fameuses sections secrètes. Je ne veux pas qu’ils payent pour leur père et mari.

— Toi-même tu mettais en doute l’existence de cette famille.

— Dans le doute je préfère agir comme si elle existait vraiment. Je veux dormir tranquillement les nuits prochaines.

Karl, le géant, alla aider l’autre marin à basculer le corps par-dessus bord. Lorsqu’ils virent s’ouvrir la corolle du parachute, le dirigeable fonça à pleine puissance vers le nord. Avec un temps de retard, les miliciens ouvrirent le feu, tirant quatre missiles, mais Songe avait fait diffuser un leurre pour infrarouges dans leur sillage. Pourtant l’explosion du plus proche les secoua fortement et le dirigeable, pendant une demi-minute, parut piquer à toute vitesse vers le sol avant de retrouver son assiette.

— Ouf ! il était temps, dit le timonier qui s’était cramponné à sa roue de gouvernail. Il faudrait vérifier le gouvernail de profondeur dès que nous

serons hors d'atteinte.

— Nous ferons un point fixe au-dessus de l'océan, dit Songe, et nous enverrons une équipe.

Exténuée, Jael alla se reposer dans une cabine, mais Liensun préféra rester sur la passerelle. Il regrettait que Pawaloski soit mort. L'ingénieur aurait pu servir d'intermédiaire entre les Harponneurs et lui. Il avait beau haïr la Guilde et ses méthodes, réprouver ce qu'ils faisaient dans l'Antarctique, ces fabuleuses quantités de fuel-baleine stockées par cette bande de fous le faisaient rêver. Avec d'autres dirigeables, ce fameux train de dirigeables auquel il avait pensé, il aurait pu organiser un trafic. Les Harponneurs avaient besoin de pas mal de choses, principalement de ces capillaires, supports du liquide réfrigérant qu'ils utilisaient dans la construction des ballasts et éventuellement d'îles flottantes, voire de barges de transport.

— J'ai des marchandises à embarquer, lui dit Songe. Je n'ai pas perdu mon temps en attendant de revenir au-dessus de l'Antarctique, selon notre accord. Nous sommes retournés dans l'île des moutons où nous avons abattu des dizaines de bêtes. La viande et les peaux nous y attendent.

— Tu ne perds pas un instant, dit Liensun.

— Je te ferai remarquer que j'ai prêté mon dirigeable gratuitement à Tharbin et qu'il n'y a aucun mal à rentabiliser l'opération. Tu ne voudrais quand même pas que je commerce avec les Harponneurs de la Guilde ?

Il lui jeta un regard en coin, surpris qu'elle lui réponde de la sorte, comme si elle avait capté ses propres calculs secrets, et il en arriva à se demander

si elle n'était pas télépathe, elle aussi.

— Pourquoi voudrais-tu commercer avec ces gens-là qui, je le sais, te font horreur ?

— N'y as-tu jamais songé ? Ces fabuleuses quantités d'huile doivent te tenter et tu aimerais bien avoir l'exclusivité de leur commercialisation dans l'Australasienne, même s'il te faut pour cela traiter avec le diable.

— Pourquoi ce procès d'intention ?

— Parce que je commence à te connaître, dit-elle souriante, et parce que si je connaissais un moyen pour leur acheter leur huile sans les encourager dans leur folie dominatrice, je le ferais également. Il y a là-dessous, sur cette terre glacée, des millions et des millions de dollars. Mais il y a aussi une bande de gens féroces qui veulent s'emparer du monde. Et ça je ne peux quand même pas l'admettre, et ce scrupule m'empêchera de traiter avec eux.

— Scrupule qui t'honore, dit-il, ironique.

Il était bien décidé à proposer au Kid de lui acheter ses bobines géantes de capillaires, avant que le Gnome n'apprenne quelles étaient les intentions réelles de la Guilde. Il serait trop heureux de récupérer quelques dollars ou quelques marchandises pour sa population en vendant ce stock. Lui les transporterait dans un endroit connu de lui seul, et attendrait le moment le plus favorable pour les négocier. Il n'existait plus, à l'heure actuelle, d'usine qui fabriquait ce genre de produit, sauf peut-être en Panaméricaine, et encore ce n'était pas certain.

— Que vas-tu dire à Tharbin et aux bonzes du

Consortium ?

— La vérité. Nous avons des photographies, des films sur le complexe baleinier de la mer de Davis, et aussi des documents sur le Réseau de la Reconquête, mais ce dernier laissera les bonzes de marbre, car ils se moquent bien que le Caudillo Herandez ait en projet l'invasion de la Panaméricaine.

— Ce pactole va les empêcher de dormir. Ils sont fichus de vendre quelques Concessions à la Guilde. J'ai appris qu'ils avaient racheté les droits de petites Compagnies disparues. Tu auras ta part de bénéfice sans te compromettre.

Il finit par aller se coucher, mais ne dormit que trois heures. Il se sentait mal dans sa peau avec cette envie féroce de s'enrichir avec la Guilde, et un reste de vieux fonds moral qui lui faisait rejeter la philosophie de la Guilde. Il pensait à son père Lien Rag, qui l'avait accueilli si froidement, qui paraissait même rejeter sa paternité. Il aurait aimé que cet homme se montre plus attentif, sinon plus chaleureux. Il lui aurait fait part de ses doutes.

Lien Rag n'avait-il pas commis autrefois quelques actes contraires à sa conscience ? Il avait aidé Lady Diana dans son abominable projet de construction d'un tunnel Nord-Sud à travers la glace de la Panaméricaine. Un tunnel gigantesque pour récupérer toutes les richesses enfouies depuis le début de l'ère glaciaire. Pourtant Lien Rag savait que la construction de ce tunnel gigantesque exigerait des quantités d'énergie qui priveraient le monde des trois quarts de ses ressources.

Lady Diana avait acheté à prix fort ou même volé toutes les matières pouvant fournir de

l’électricité, et dans son usine de Magellan Station elle en était venue à brûler des cadavres. Ceux de ses compatriotes pour commencer, puis elle avait racheté les millions de corps enfouis sous la glace de l’ancienne contrée asiatique de l’Inde. Des mines de cadavres avaient exploité le filon durant des années, et des trains entiers de chair morte avaient alimenté la sinistre centrale électrique. Bien sûr, Lien Rag, lorsqu’il avait connu tous ces dessous de la construction du Tunnel, s’était révolté, mais un temps il avait profité des privilèges que lui accordait la grosse actionnaire de la Compagnie en le nommant responsable unique de l’ouvrage.

Lorsqu’il se leva, le dirigeable se trouvait en plein océan Indien et le survolait à moins de deux mille pieds. Bientôt ils apercevraient la banquise australasienne. Celle-ci commençait bien en dessous du tropique du Capricorne, mais ne présentait une totale sécurité qu’à proximité de ce parallèle.

— Nous serons à l’île aux moutons la nuit prochaine, lui assura l’officier de quart.

CHAPITRE XIII

Désormais, les accords avec Yeuse provoquèrent un grand changement sur le chantier maritime de San Diego, et Lien Rag vit avec joie arriver des convois lourdement chargés de matériel. D'autres lui amenaient des hommes capables de s'adapter rapidement aux nouvelles constructions navales. Pulsach, le seul homme de la Panaméricaine qui sache réellement comment se fabriquait un bateau, ne cachait pas sa satisfaction mais aussi son inquiétude :

— Je ne suis qu'un ébéniste qui un jour a conçu les plans d'un navire de vingt-cinq mètres, un voilier mixte pour Lady Diana. J'avais déjà construit quelques unités plus petites pour les riches actionnaires de la Compagnie qui disposaient, sous leur dôme personnel de protection, d'un petit lac artificiel. Je crains de ne pas être à la hauteur devant ces ingénieurs, ces techniciens en méthodes, en techniques et en matériaux de toute nature, qui nous arrivent par douzaines à la fois. Vous avez prévu une conférence pour après-demain, mais je me demande si je serai à même de tout comprendre. Il y a des

conditions de navigation que j'ignore. J'ignore aussi tout de la théorie des fluides.

— Ils en savent encore moins que vous et vont être suspendus à vos paroles comme des étudiants de première année. Vous verrez que tout se passera bien.

La charpente proprement dite du cargo était presque terminée. On l'avait sans cesse modifiée pour empêcher le tout de ressembler à une grosse boîte à peine profilée. On avait construit une maquette qu'on avait fait naviguer dans un bassin spécial où on avait reconstitué toutes les conditions de navigation par gros temps. Il avait fallu trouver un ventilateur pour imiter le vent, et un système pour provoquer les énormes vagues. Très vite tout le monde s'était rendu compte qu'avec le plan d'origine le bateau aurait très vite eu le cul par-dessus tête.

— Vous avez réussi un voilier de vingt-cinq mètres qui donne toute satisfaction, lui disait Lien Rag, il n'y a aucune raison pour que vous ne puissiez pas résoudre la mise au point d'un cargo qui aura soixante mètres de long.

La conférence avec les ingénieurs et les techniciens envoyés par Lady Yeuse se passa très bien. Ils écoutèrent avec attention les explications de Pulsach, suivirent sur des croquis et des graphiques la mise en application de ses expériences passées. Tous ces gens-là étaient passionnés par les possibilités offertes par la navigation sur eau. En arrivant à San Diego Station, ils s'étaient précipités pour regarder l'océan Pacifique, du moins le bras de mer qui s'étirait devant la côte californienne. Jamais ils n'avaient vu pareil spectacle, et leur mentalité

d'hommes de la glace subit ce jour-là un choc salutaire. Sur les trente personnes que Yeuse lui envoya, trois seulement décidèrent d'abandonner le projet. Ils ne supportaient pas la vue de l'océan, et la pensée de se lancer dessus pour de longs voyages. Ils préférèrent retourner dans leur station d'origine. Par contre les autres se montraient très enthousiastes.

— Vous êtes vraiment sûr que sur des milliers de kilomètres la banquise a disparu ? ne cessaient-ils, les premiers jours, de demander à Lien Rag qui était le seul homme à avoir effectué la traversée du Pacifique, depuis l'île du Titan jusqu'à la côte occidentale de la Panaméricaine.

Il dut installer une immense carte provenant de la Compagnie de la Banquise disparue, la zébrer de bleu pour représenter l'eau de mer. Il situa l'île du Titan et expliqua qu'il y avait environ douze mille kilomètres entre l'île et San Diego.

— Mais comment avez-vous effectué le voyage ?

— À bord d'un bâtiment que l'on appelle vedette, étant donné sa taille et sa silhouette. Un genre de bateau fait beaucoup plus pour transporter des personnes que des marchandises. Notre vedette, la mienne, s'appelait *Titan II*. C'était un bon bateau qui a pu naviguer dans des mers dangereuses, mais qui malheureusement n'avait pas une autonomie suffisante. Nous avons dû nous ravitailler en huile à plusieurs reprises.

Il passa sous silence les différentes péripéties de ces ravitaillements en carburant, toujours dangereuses, la rencontre avec l'île où les habitants conservaient leurs morts dans de l'huile de coprah, qu'ils avaient volée sans vergogne, le voilier *Chimère*,

habité par les Simone, des dégénérés qui naviguaient depuis des siècles, se reproduisant dans la consanguinité. Il préférait ne pas expliquer comment ils avaient obtenu des carcasses de phoques qu'ils avaient fait fondre pour obtenir de l'huile pour les moteurs.

— Là-bas, sur Titan, une usine fabrique des moteurs en céramique très fiables. Des moteurs qui ne s'usent pas et qui consomment très peu d'huile.

— Mais comment avez-vous pu mettre en chantier ces vedettes qui, si j'ai bien compris, sont deux ?

— Nous avons eu la chance d'avoir des documents sur la construction navale, de bons techniciens ainsi que des matériaux. Mais quand le Président Kid a voulu entreprendre la réalisation d'un très gros baleinier, les difficultés ont commencé, et il est toujours à l'état de carcasse dans le port de Titan, du moins ce qui tient lieu de port. Nous avons eu la chance également de trouver d'anciens navires en état de reprendre la mer, notamment un cargo, le cargo *Princess*, qui a effectué plusieurs missions avant de se laisser bêtement emprisonner dans les glaces d'un chenal en direction de l'ancienne Chine, exactement ici.

Il l'indiqua sur la carte qu'il avait épinglée au mur.

— Nous avions aussi un vieux charbonnier de dix mille tonnes.

— Dix mille tonnes ! s'exclama-t-on. Mais c'est énorme !

— Autrefois il y avait des bateaux encore plus gros, des pétroliers qui atteignaient cinq cent mille

tonnes. Nous n'en avons jamais retrouvé un seul, car ces monstres des mers étaient extrêmement fragiles et pouvaient se briser en plusieurs morceaux en cas de grosses tempêtes. Ils n'ont pas résisté à la glaciation.

Les nouveaux venus lui parurent soudain étrangement silencieux et même gênés, et il leur demanda la raison de cette attitude, croyant qu'il n'était pas assez clair ou convaincant dans ses explications. Un des ingénieurs, âgé d'une quarantaine d'années, se leva alors et expliqua la raison du malaise de ses compagnons :

— Nous vous écoutons et nous avons l'impression d'entendre un récit de fiction. Ne le prenez pas mal, mais nous sommes tous issus d'un monde où le passé ne pouvait jamais être évoqué sans risques. Sous la dictature de Lady Diana, et avant que Lady Yeuse ne libéralise la Compagnie, nous ne pouvions parler librement de l'origine de la période glaciaire, du Soleil, des océans, des bateaux, etc. Vous comprenez que pour nous tout est nouveau ici. Nous sommes arrivés, et après un long voyage épuisant nous découvrons que la banquise n'existe plus, qu'un océan la remplace. Je me souviens que mon père était allé chercher fortune sur cette banquise en empruntant le Réseau du Cancer. Il m'en parlait avec nostalgie. Et voilà que tout a disparu et que nous allons construire un bateau de mille tonnes.

— Un bateau ? Des dizaines de bateaux, répondit Lien Rag en souriant. Mais c'est ce prototype qui nous donnera le plus de fil à retordre. Pour en revenir à votre malaise au sujet des

nouveautés que vous découvrez, je vous propose un cours d'une heure par jour pour essayer d'éclaircir tous ces mystères. Nous parlerons ensemble de ce qui s'est réellement passé il y a très longtemps.

— Vous ne croyez pas au calendrier officiel qui daterait l'ère glaciaire de moins de trois siècles ? demanda l'ingénieur toujours debout.

— Je suis bien forcé de ne pas y croire quand je vois certaine évolution, l'ancienneté de certains ouvrages. Tenez, pour vous donner un exemple, l'ancienne banquise du Pacifique était traversée par au moins trois réseaux importants. Un réseau au nord, dans le détroit de Béring, le Réseau du Cancer et un autre qui, approximativement à hauteur du Tropique du Capricorne, rejoignait la Province Panaméricaine de la Patagonie sur l'ancienne côte du Chili. Voyez-vous, j'ai travaillé avec le Président Kid à la construction du fameux Viaduc qui devait réunir la banquise à votre Compagnie, et on a retrouvé des tronçons de l'ancien réseau. Lorsque le Kid, voici des décennies, est parti à la conquête d'un empire, il a emprunté cet ancien réseau connu seulement des Harponneurs de baleines, et ce réseau l'a conduit jusqu'au volcan Titan. Croyez-vous que tout cela a pu se construire en moins de trois cents ans ? Moi je ne le pense pas. Au début les hommes ont dû s'adapter au froid, et les Compagnies ferroviaires ne sont pas nées en un jour. D'après certaines archives, il a même fallu un siècle pour qu'on les voie apparaître et commencer l'exploitation des anciennes richesses enfouies dans la glace. Un réseau ne se composait pas de rails en résine bactérienne, comme la plupart le sont

aujourd'hui ; ils étaient en métal. Il a fallu retrouver les anciennes mines, les anciennes réserves de minerai, et croyez-moi, cela a demandé des années. Et l'intérêt de construire des réseaux à travers la plus grande banquise ne se révélait pas de première nécessité quand tout le monde crevait de faim et de soif. Je vous prierai donc de méditer déjà sur ces quelques constatations, avant de nous retrouver demain pour d'autres mises au point.

CHAPITRE XIV

Bien avant l'aube, la Solina de Rewa se posa lentement à côté de l'ex-charbonnier, et les témoins présents sur le quai n'en crurent pas leurs yeux. Cette énorme masse vivante descendait lentement dans les airs, rejoignait l'élément liquide avec une délicatesse sans pareille, ne soulevant que quelques vagues sans importance. Le Kid était présent depuis que les radaristes avaient donné l'alerte, en pensant qu'une flotte de dirigeables s'approchait de l'île du Titan. Les autres baleines Solinas s'étaient posées plus loin sur l'océan calme. Une fille nue sauta sur le quai et se pencha pour embrasser le Kid. Sa peau lisse luisait sous les quelques éclairages du train présidentiel et du charbonnier.

— Nous étions dans le Grand Nord en train de protéger un troupeau de baleines contre les Sibériens qui voulaient les décimer. Il a fallu évacuer des dizaines de baleines qui étaient pourchassées. Nous avons vaguement su que Jdrien avait besoin de nous, qu'il se passait d'étranges événements dans l'Antarctique.

À ce moment-là, une petite silhouette appela

depuis l’étrange cockpit ouvert juste derrière la tête de la Solina.

— Attends, Kidy, je vais aller te chercher.

Elle partit en courant, revint en serrant un petit enfant de moins de deux ans contre sa poitrine. Lui aussi était nu, avec une peau lisse et luisante.

— Voilà Kidy, mon fils… Oh ! Doj, je l’ai appelé ainsi en souvenir de toi.

L’enfant le regardait sans effroi et soudain lui sourit. Le Kid sentit une grande émotion l’envahir et il tendit les bras. Le petit garçon se pencha et se blottit contre l’épaule du Gnome.

— Voici son père : Xave. Il est moins timide que la dernière fois. Il n’avait pas voulu mettre pied à terre mais, depuis, il a compris qu’ici il ne risquait rien.

D’autres habitants arrivaient. La rumeur avait dû se répandre malgré l’heure matinale, et Farnelle parut avec Ann Suba qui avait déjà rencontré les Solinas quand celles-ci étaient venues jusqu’aux Échafaudages du Tibet. À cette époque, un certain Rigil et le professeur Charlster voulaient précipiter le retour du Soleil, au risque de provoquer d’énormes catastrophes, et les Hommes-Jonas étaient intervenus.

— Excusez-moi, dit-elle à Rewa, est-ce qu’il y a un certain Hiel parmi vous ?

— Il est au large avec sa Solina et, en fait, c’est lui qui nous dirige dans les moments les plus dramatiques, sinon nous agissons comme bon nous semble ; mais nous n’aimons guère vivre loin les uns des autres.

Son ami Xave les rejoignait, également nu, et

Ann Suba se souvint de son émotion lorsque la baleine volante de Hiel avait accosté son étage dans la falaise aux échafaudages, et que cet homme sans vêtement avait déclaré être venu pour mettre un terme à la dictature et aux projets dangereux de Rigil et de Charlster.

— Venez dans mon train, proposa le Kid, nous serons bien mieux pour nous entretenir de ce qui vous préoccupe plus que tout aujourd'hui. Farnelle, Ann Suba, Zabel, vous êtes également invitées.

Dans son wagon, il fit apporter des boissons chaudes et de la nourriture, mais le couple ne toucha à rien. Kidy fut tenté par un gâteau et le croqua d'un air ravi.

— Que se passe-t-il en Antarctique ? demanda Rewa.

— Une question préliminaire : avez-vous rencontré des baleines autres que des Solinas lors de votre retour vers ces latitudes ?

— Non, fit Xave d'une voix sans inflexion, nous sommes très surpris de ne pas en avoir aperçu. Il semble que l'océan libéré des glaces soit vide… Depuis le ciel nous avions un grand champ de vision mais nous ne volions pas tout le temps, car cela implique une trop grande dépense d'énergie pour nos amies les Solinas. Nous voyageons sur l'eau pour qu'elles puissent se nourrir. Souvent nous avons souffert de la famine, car le plancton et le krill nous ont paru assez rares dans certaines régions.

— Des milliers de baleines, des dizaines de milliers, peut-être des centaines se trouvent en ce moment dans la mer de Davis, tout à côté des côtes de l'Antarctique où le krill et le plancton abondent.

— Nous avons appris que la vie se déplaçait vers le sud, vers ces zones tempérées favorables au plancton par exemple. Des milliers de baleines ?

— Elles sont attirées là-bas pour être piégées dans une sorte de mer intérieure où les anciens Harponneurs de la Banquise les retiennent prisonnières pour les massacrer. Ils retirent trente mille tonnes/jour d'huile… Sans parler de la viande et de tout ce qui est récupérable dans le corps d'un cétacé. Trente mille tonnes, ce qui signifie la mort quotidienne pour cent à deux cents baleines de bonne taille. Il y a là-bas, d'après Jdrien qui est allé le visiter clandestinement, le plus grand complexe baleinier de tous les temps, organisé comme une unité de production industrielle.

— Les Harponneurs ? La Guilde des Harponneurs ? demanda Rewa. Je me souviens, Doj, que tu les méprisais et t'en méfiais du temps où tu m'avais recueillie, et que tu préférais les Chasseurs de phoques, moins prétentieux.

Elle l'avait, toute petite, baptisé Doj sans jamais vouloir lui dire ce que signifiait ce mot en langue jonas, mais il pensait que c'était un terme affectueux. Et même si c'était tout autre chose, même un surnom péjoratif, il s'en moquait. Il adorait quand elle prononçait ce « Doj » qui pour lui s'assimilait au terme de « papa ».

— Ceux-là mêmes. Ils ont réussi à fuir le Viaduc avec tout leur matériel et à s'emparer de l'Antarctique, du moins des commandes, des stations principales. Ils sont en train de reconstituer les réseaux ferrés dont un qui menacera directement la Panaméricaine. Ils espèrent franchir le passage de

Drake. Ils ont déjà en réserve des millions de tonnes d'huile, pensent déclencher une guerre économique avant de passer à la guerre tout court. Ils rêvent de s'emparer du monde. Nous allons nous regrouper pour essayer de contrarier ces projets alarmants, et Jdrien est le premier inquiet car, dans la nouvelle charte qu'ils ont promulguée, la liquidation physique de tous les Roux est un des articles les plus urgents pour eux. Ils sont en train de le mettre à exécution. Les Roux nomades, capturés, sont soumis à des travaux forcés qui les épuisent, et Jdrien a le plus grand mal à protéger ses tribus. D'après ce que j'ai compris, car je me suis rendu là-bas pour le rencontrer, il aurait beaucoup de difficultés à empêcher les Hommes du Froid de se précipiter vers la mer de Davis où pullulent les phoques et les éléphants de mer, attirés eux aussi par l'abondance du poisson. Ce poisson qui lui aussi vient dévorer le plancton et le krill.

— Toujours dans la mer de Davis ? demanda Xave.

— Oui, mais plus à l'est. Cette mer est grande, et vers l'ouest il y a les troupeaux immenses de baleines, et à l'est, à des centaines de kilomètres, les colonies de phoques. Les miliciens de la Guilde guettent les Roux qui viennent chasser ces animaux et les expédient sur le chantier du Réseau de la Reconquête. Vous seuls pouvez intervenir là-bas pour convaincre les baleines de fuir avant d'être abattues.

Rewa se pencha et prit la main de son père adoptif entre les siennes :

— Doj, nos Solinas sont des animaux

fantastiques très évolués, avec lesquels nous vivons en symbiose. Il ne s'agit ni d'un dressage ni d'une domestication, mais d'un libre choix mutuel. Un jour quelques baleines ont acquis une forme différente d'intelligence. Elles ne sont pas supérieures aux autres, mais disons qu'elles ont été sentimentalement attirées par un groupe humain qui les considérait comme des égales, et de ce jour les Hommes-Jonas ont existé ; mais en dehors des Solinas, il y a des millions de baleines. Les Solinas ne sont pas plus d'une centaine. Et les autres baleines sont aussi intelligentes, mais vivent de façon différente, si bien qu'il manque souvent des relations de compréhension entre les deux groupes. Les baleines ont besoin de quantités énormes de nourriture pour survivre dans les conditions qu'elles ont connues à partir de la glaciation. Elles ont dû apprendre à ramper sur la glace d'un trou d'eau à l'autre, et ainsi sont nés les filtres à hélium. Puis elles ont perfectionné cette trouvaille pour parvenir à s'élever au-dessus de la banquise et franchir les obstacles trop importants. Elles venaient d'apprendre à voler. Vous avez pensé, tous ceux qui ont été témoins de ce prodige, que cette faculté de voler était toute récente, mais en fait il y a des siècles qu'elles s'y essayent.

— Tu veux me dire que tu ne peux rien pour sauver les baleines en perdition de la mer de Davis ?

— Mais si, nous pouvons quelque chose, puisque nous venons de sauver tout un troupeau là-haut dans le nord, au détroit de Béring. Mais comment convaincre les baleines du sud d'abandonner toute cette nourriture abondante et facile à trouver, alors

que partout ailleurs le plancton et le krill deviennent si rares ?

— Jdrien a l'impression que les Harponneurs ont trouvé le moyen de produire krill et plancton en quantités phénoménales. Tu te souviens que pour calmer la Guilde j'avais créé un Institut de la Baleine où l'on étudiait cet animal, non seulement en tant que tel mais dans son milieu, ses mœurs et, bien sûr, la façon dont il se nourrissait. La Guilde est partie en exil avec tous les documents sur ces recherches, et peut-être qu'elle a mis au point une fabrication de cette nourriture.

— Mais pourquoi est-elle si rare ailleurs ? Les Harponneurs peuvent-ils la détruire en se rendant sur les concentrations de krill du centre du Pacifique, par exemple ?

— Certainement pas, car d'après ce que je sais ils ne disposent d'aucun moyen de transport pour quitter le Continent Antarctique. Ils se trouvent coincés là-bas pour le moment.

— Toute la nourriture pour baleines, phoques et poissons se trouverait concentrée dans la mer de Davis ?

— Il n'y a qu'un autre endroit où l'on trouve des phoques, surtout des éléphants de mer, en grand nombre, c'est sur la côte de l'ancien Mexique, sur une île de glace.

— Nous sommes revenues de là-bas, dit Ann Suba, avec mon amie Zabel ici présente, et nous étions avec notre vedette à court d'huile. Nous n'avons rencontré qu'un tout petit groupe de baleines que nous avons chassées, mais l'océan est désert dans le sens est-ouest et vous, vous dites qu'il

l'est aussi entre le nord et le sud. Il y a là un mystère.

— Ici aussi, dit le Kid, le phoque se fait rare, et nos pêcheurs ont de plus en plus de mal à en trouver. Les poissons ne sont plus aussi abondants malgré les eaux chaudes de l'île volcanique.

CHAPITRE XV

Le grand patron du Consortium, Tharbin, lui parut avoir encore grossi durant son absence. Liensun venait d'arriver depuis moins de trois heures, et déjà il comparaissait pour un rapport oral devant lui. Jael était dans la salle d'attente avec Songe qui devait aussi discuter affaires avec le Chinois.

— Que rapportez-vous donc ?

— Ceci, dit Liensun en étalant un jeu de photographies sur le bureau. Il y a aussi des films que vous pourrez visionner par la suite, mais ces clichés sont déjà suffisamment explicites.

Tharbin les examina sans rien dire pendant de longues minutes. Il s'arma même d'une forte loupe pour étudier les détails.

— Les quais de chargement des wagons-citernes sont nombreux, dit-il. Est-ce que les trains sont fréquents ?

— Par moments il y en a jusqu'à cinquante qui partent de cet endroit, soit deux toutes les heures. Le chargement s'effectue dans des conditions étonnantes. On ne prend guère de précautions et il

arrive que l'huile déborde même par les trop-pleins.

— Ils en fabriquent donc beaucoup ?

— Trente mille tonnes/jour. Vous savez, nous avons pris ces photographies de très haut pour ne pas nous faire repérer, eh bien, l'air était encore visqueux de graisse et tout le dirigeable était recouvert de particules, comme si on l'avait plongé dans un chaudron de friture. Ils tuent entre cent et deux cents baleines par jour.

— Vous exagérez, non ?

— Regardez les autres photographies. Vous verrez que la mer de Davis est noire du dos de ces cétacés. Il y en a des centaines de mille qui viennent dévorer une nourriture abondante qui ne s'épuise jamais.

Tharbin ouvrait grands ses yeux bridés et respirait plus fort. Il se mit à jurer dans une langue inconnue qui devait être un dialecte ancien, mais que Liensun ne lui avait jamais entendue.

— Prodigieux… Prodigieux…

— S'ils réussissent à franchir la mer, ils nous noieront sous des millions de tonnes de fuel-baleine à un prix si bas que toutes les économies s'écrouleront. Tous vos stocks se trouveront d'un coup diminués de mille pour cent, et même l'huile la plus fine, celle de manchots, ne trouvera plus preneur, croyez-moi. Ces gens-là suivent un plan d'une rigueur sans faille et leur chef, le Caudillo Herandez, sait très bien comment tout ça finira.

— C'est quoi, un caudillo ?

— Vieux mot espagnol qui signifie dictateur. C'est un endroit infernal où les seuls privilégiés sont les hommes de la Guilde. Ils ont une milice efficace

et une police mystérieuse, la section spéciale composée d'anciens des C.C.P.

Tharbin frissonna :

— Ces C.C.P. étaient des monstres. J'ai un frère qui a été torturé puis tué par eux. Ils sont donc là-bas, ces adolescents cruels ?

— Avec quelque vingt années de plus, mais toujours aussi dangereux.

— Vous n'avez pas essayé de rencontrer des responsables pour au moins envisager un dialogue ? On ne peut les ignorer, désormais, ils représentent une puissance économique considérable. Ils ont de l'huile, de la viande, mais ils doivent bien manquer de quelque chose et d'une foule de produits.

— Ils ont trouvé des stocks considérables, des armes, des trains complets, des blindés, des équipements, des usines intactes… Et surtout des hommes de sac et de corde en dehors des C.C.P., des anciens convicts des trains pénitentiaires.

— Vous avez bien vécu parmi eux ?

— Pas loin de quinze jours, mais c'était excessivement dangereux et je ne recommencerais l'expérience pour rien au monde. Ils ont essayé de s'emparer de notre dirigeable.

Il lui raconta comment Pawaloski l'avait trompé et s'était livré à un acte de piraterie qui, heureusement, n'était pas allé jusqu'au bout.

— Ceci vous prouve qu'ils ne désirent nullement avoir des relations même d'affaires avec les étrangers. Ils n'accepteront ni rencontre, ni délégation, ni ambassade. Et ceux qui se hasarderaient malgré tout là-bas ne seraient pas assurés d'en revenir entiers.

— Je suis sûr que la Guilde et ce, comment dites-vous, Caudillo, oui, ce Caudillo, ont forcément quelque chose qui leur manque cruellement. Des remèdes peut-être. Il faudrait que nous trouvions les bordereaux de stockage des denrées, des machines et des matériaux de la Panaméricaine au moment du réchauffement, mais ça demanderait du temps.

Tharbin le regarda dans les yeux et Liensun soutint cette épreuve, se demandant si le gros bonze ne se doutait pas d'une omission volontaire de sa part.

— Vous devriez y réfléchir, continua le président du Consortium, vous êtes encore sous le coup de la fatigue du voyage et de la frayeur que vous avez dû éprouver là-bas. D'ici quelques jours, quand vos idées seront devenues plus claires, je compte sur vous pour me présenter un plan raisonnable pour le meilleur moyen d'entrer en contact avec ce Caudillo. C'est inattendu comme nom. Cet Herandez est un petit rigolo, non ?

— Je ne pense pas que ce soit exactement le terme qui convient.

— Allez vous reposer et dites à la voyageuse Songe que je suis disposé à l'écouter. Qu'a-t-elle à me proposer ?

— De la viande de mouton et des peaux de mouton également.

— Très intéressant.

— Quelle sera ma prochaine mission ? Vais-je aller chez le Président Kid ?

— Qu'avez-vous donc à faire là-bas de si important ?

Liensun garda son sang-froid. Il n'aurait jamais

dû manifester une telle hâte de se rendre à Titan. Tharbin était assez malin pour soupçonner une intention secrète.

— J'aimerais savoir si l'ancien charbonnier va bientôt revenir avec son plein d'huile de phoques.

— Nous avons reçu un message par les relais radio. Le *Rewa*, commandé par Farnelle, approche de notre nouveau terminus ferroviaire. Cinq mille tonnes de fuel-phoque, cinq mille tonnes de viande.

— Le voyage s'est donc bien passé ?

— Je n'ai pas d'autres précisions. Farnelle nous a déjà communiqué la liste des marchandises qu'elle désire embarquer. Durant le déchargement et le chargement, elle se rendra à bord de son cargo *Princess* pour voir son fils Gdami, et essayer de le reprendre avec elle. Le cargo est toujours prisonnier des glaces, bien sûr, mais nous sert d'étape importante, une sorte d'hôtel, et en même temps nous pouvons y stocker certaines marchandises fragiles.

— Je ne suis affecté à aucune mission ? Où est l'*Asia*, par exemple ?

— En révision dans nos ateliers. Je voudrais que vous retourniez à Markett Station pour essayer de savoir ce que manigance une certaine Narmille, vous la connaissez ?

— Songe m'en a parlé. Elle vous livre de la poudre d'œufs de goélands, je crois ?

— Nous avons eu un litige jadis, mais nous avons conclu un nouvel accord. Elle a besoin de moteurs en céramique de Titan et surtout de pièces de rechange. Celles qui arrivent à bord du *Rewa* lui sont destinées, mais je voudrais savoir ce qu'elle

compte faire des Concessions qui lui appartiennent désormais là-bas dans le sud, du côté du Capricorne.

— C’est une mission d’espionnage en somme ?

— C’est faire du marketing. Pour l’instant elle achète de la banquise avec quelques trous à phoques ou à manchots, et des réseaux en partie détruits. Imaginez, mais ce n’est qu’une supposition, qu’elle soit en relation avec la Guilde des Harponneurs, avec ce voyageur Caudillo Herandez ? Pour l’achat de grosses quantités de fuel-baleine et l’installation d’une tête de pont…

— Impossible, voyons. Ni l’une ni les autres n’ont la possibilité de traverser l’océan Antarctique et de parcourir les milliers de kilomètres qui séparent les deux mondes…

— Dans ma vie, ce que je croyais impossible se révélait toujours très aisé à faire. Il n’y a aucune raison pour que cette femme achète des Concessions minables. Elle fournit de grosses quantités de farine, d’œufs, mais les sommes reçues ne lui permettraient pas de faire ces achats. Elle peut tout juste avec régler les factures des pièces détachées de moteurs en céramique.

Plus tard avec Songe ils allèrent louer une chambre dans un traintel de luxe, y dînèrent le soir.

— J’ai acheté des vivres, des matières premières pour les Échafaudages. Je serai là-bas avant la fin de la semaine, lui dit la jeune femme.

— Ils t’humilient mais tu continues à les ravitailler ? Je ne supporterais pas qu’ils me traitent de la sorte. Tiens, à propos, Tharbin m’envoie à Markett Station étudier la bourse des matières premières. Il craint pour ses stocks de fuel-phoque

au moment où il en reçoit cinq mille tonnes du Kid.

CHAPITRE XVI

Le *Greog Suba* était toujours en réparation et l'*Indépendance* de Songe assurait seul le ravitaillement de la colonie des Échafaudages dans le Haut-Tibet. Elle reprit Luidin comme commandant de bord et son ancien collaborateur Anton fut également du voyage. Elle emportait les vivres achetés au Consortium, mais devait faire un détour par Krill Station, afin de pomper du fuel-phoque pour ses moteurs ainsi que pour le ravitaillement des Rénovateurs, là-bas, dans leur falaise trouée de toutes parts.

Avec le réchauffement, le réacteur nucléaire qui fournissait l'énergie avait dû être arrêté et la colonie dépendait, à son corps défendant, des dirigeables pour son ravitaillement. C'était Songe qui avait créé cette Compagnie qu'ils avaient toujours méprisée. Ils vivaient encore comme si la glace restait souveraine sur le monde entier, comme si le réchauffement n'avait pas gagné jusqu'à ces hauts plateaux. Des vents chauds balayaient ces grandes altitudes, faisaient fondre la glace, transformaient les vallées en bourbiers. Les dirigeants de la Compagnie

Tibétaine, au sein de laquelle les Rénovateurs des Échafaudages formaient une colonie autonome, avaient créé des systèmes de téléphériques pour le transport des hommes et des marchandises, mais des voies ferrées étaient en cours de reconstruction à flanc de montagne, au prix de grands efforts et de pertes en vies humaines et en matériel.

À Krill Station, elle ne quitta pas la passerelle où Luidin et Anton la rejoignirent, tandis qu'on pompait le fuel-phoque dans les soutes.

— La récolte de krill est toujours bonne ?

— Heureusement, dit Anton, sinon nous aurions un déficit énorme. Tout ce que vous transportez aujourd'hui revient à un prix incroyable, et pourtant je sais que vous ne prenez qu'un pourcentage raisonnable.

Le Collectif des Échafaudages, pour ne pas dépendre des dirigeables, envoyait des caravanes en direction de le Transhimalayenne, un réseau de chemin de fer qu'on n'atteignait qu'à Hindu Station, après plus d'un mois de marche harassante dans les sentiers étroits de haute montagne. Les ballots de marchandises étaient arrimés sur le dos des yaks qui avaient la réputation de ne jamais décrocher, mais il y en avait toujours de plus maladroits pour chuter dans les abîmes insondables avec les précieuses marchandises. Songe avait effectué le parcours et en conservait un souvenir épouvanté. On souffrait du froid, de la fatigue, de la faim, et des hordes de bandits menaçaient sans cesse le convoi. Les dirigeables étaient quand même plus sûrs.

Le *Greog Suba* avait rendu de grands services, et l'appareil qui avait suivi était beaucoup moins fiable.

On avait essayé de le doter de moteurs à poussière de charbon, mais ceux-ci n'étaient pas encore au point. Le charbon et la poussière de ce minerai étaient la grande richesse du pays.

Ils quittèrent Krill Station avant la nuit et volèrent très haut pour éviter les perturbations, mais en approchant de l'Himalaya il y avait ces fameux courants chauds venus de l'est qui provoquaient des séries de turbulences dangereuses.

Contrairement à son appréhension, la réception du Collectif fut chaleureuse, et elle fut autorisée à débarquer, rencontra Astyasa dans son bureau avant d'aller saluer l'assemblée de gestion.

— Nous nous demandons s'il ne faudrait pas abandonner les Échafaudages car notre ravitaillement devient une préoccupation trop lourde qui nous prend tout notre temps. Les Tibétains se font tirer l'oreille pour nous fournir du charbon et n'acceptent de nous livrer que de la poussière. Nous en faisons des briquettes pour alimenter une centrale à énergie, mais ça ne suffit pas. Le fuel-phoque revient très cher et n'est utilisé que pour les serres de cultures et d'élevages. Nous sommes en pleine régression économique, sociale et culturelle, car tous nos efforts sont consacrés à notre survie, ce qui nous empêche d'enrichir nos connaissances. Nous avons dû baisser l'âge de la fréquentation scolaire à quatorze ans et toute une génération nouvelle sera presque analphabète, du moins pour le monde actuel. Savoir lire, écrire et compter ne suffit plus. Nous voudrions trouver une Concession où nous pourrions repartir de zéro, un endroit sur la terre ferme, sans glace, où certains problèmes de

chauffage, de recherche de nourriture seraient normaux. Nous savons que vous voyagez beaucoup avec votre magnifique dirigeable et que peut-être vous connaissez un tel endroit.

— Je suis désolée, Astyasa, mais si j'avais découvert un tel paradis je le garderais pour moi. Pour l'instant il n'y a que l'île du Titan dirigée par le Kid qui correspondrait à vos désirs. Mais vous pourriez descendre vers les plaines où la glace est encore présente sur l'inlandsis, mais où les conditions de vie sont quand même moins difficiles. Il y a des Concessions à vendre dans le sud et je suis bien placée auprès d'une certaine Narmille pour engager des préliminaires.

— Nous disposons d'une bonne quantité d'or. Nous pourrions offrir une forte avance, puis rembourser notre dette sur plusieurs années. S'il existait une possibilité d'exploiter cet endroit, soit par la chasse, soit par l'élevage et la culture sous serres, nous sommes disposés à travailler dur pour nous implanter solidement.

— Et l'idéologie rénovatrice ? demanda-t-elle, impressionnée par cette décision inattendue. Depuis des siècles, les Rénovateurs, qu'ils soient mystiques ou scientifiques, luttent pour que le Soleil revienne, affirment que l'on peut se débarrasser des poussières lunaires grâce à des techniques nouvelles. Et vous mettez cet idéal au rebut ? Vous acceptez de vous plier à ce qui reste de civilisation ferroviaire ?

— Nous sommes à bout de ressources, de courage, et nous n'avons plus d'espoir. Il nous faut émigrer une nouvelle fois.

— Croyez-vous que les Aiguilleurs, car ils

restent tout de même omniprésents en Australasienne, croyez-vous qu'ils accepteront que vous vous installiez et répandiez vos idées ? Ils essayent de maintenir la société telle qu'elle existait avant le réchauffement, avec ses Compagnies puissantes, des lois rigides, et craindront que vous n'ameniez avec vous des idées subversives.

— Une fois dans notre Concession, nous serons libres d'agir à notre guise. Il y avait des centaines de toutes petites Compagnies dans l'Australasienne, certaines se livrant même au grand banditisme, d'autres prêchant l'anarchie.

— Elles ont fini par disparaître, et le grand rêve actuel des Aiguilleurs c'est de créer des Compagnies moyennes qui pourront être plus facilement surveillées. Vous savez bien qu'ils sont encore vigilants puisque votre dirigeable, le *Greog Suba*, a été abattu par leur artillerie.

— Songe, trouvez-nous un territoire, pour le reste nous nous arrangerons à notre façon. Nous n'allons pas faire du militantisme alors que nous avons à reconstruire une colonie. Et puis la rénovation du Soleil est désormais sur le bon chemin, et ce ne sont pas les Aiguilleurs qui pourront empêcher cette marche vers un monde plus lumineux et plus agréable.

— J'aimerais en être aussi certaine que vous, murmura Songe. La banquise de la mer de Chine par exemple, après s'être ouverte par de larges chenaux, s'est refermée, emprisonnant un cargo qui désormais ne peut plus être dégagé. Il devait s'ouvrir une lucarne plus au nord, au-dessus de la Mongolie et de la Sibérienne, mais nous l'attendons toujours.

D'après Liensun, les Aiguilleurs resteraient les maîtres du monde, disposeraient de moyens scientifiques pour empêcher les poussières lunaires de se disperser.

— Allons voir le Collectif.

Les applaudissements la surprirent sans la réjouir. C'était tout de même un peu trop ostensible après des mois et des mois de suspicion. La dernière fois on ne l'avait même pas autorisée à débarquer, et voilà qu'on la recevait comme une éventuelle bienfaitrice. Très vite il fut question de l'achat de cette Concession. Ils avaient tous l'air de penser que ce serait chose facile, mais elle tint à les mettre en garde contre trop d'optimisme.

— Certes on trouve des Concessions anciennes, de petites sociétés en bordure du Tropique du Capricorne. Mais dans l'état actuel de la banquise, elles ne sont pas accessibles par chemin de fer, uniquement par la voie des airs. Ceux qui achètent ces arpents de glace font de la spéculation, et les nouveaux réseaux ne les atteindront que d'ici quelques années, ou peut-être bien jamais. Il y a des priorités et ces minuscules Compagnies n'intéressent plus personne. Il vous faudra trouver un lieu qui soit consolidé par un inlandsis, de façon à ne pas trop redouter la fonte des glaces. Un pays qui soit montagneux de préférence, où vous pourriez prévoir une zone de repli en cas de réchauffement. Mais ce genre d'endroit vaut très cher évidemment, surtout s'il est relié aux réseaux centraux ou s'il va l'être dans les mois à venir.

— Vous estimez que nous devons prévoir quelle somme ? demanda un des membres du Collectif.

— Tout dépend de la grandeur de la Concession et des conditions que je viens d'énumérer. Il faudra compter entre cinq et dix millions de dollars.

Le chiffre les laissa interdits et ils se regardèrent avec accablement.

— Je pense qu'avec un million comptant on peut conclure une affaire intéressante parce que, sur ces cinq millions minimum, la coordination ferroviaire vous versera une compensation pour installer ses réseaux qui ne feront que traverser votre territoire. La somme peut atteindre aussi un million, peut-être deux. Il y aura également les cessions d'exploitation pour une mine, un trou à phoques, une rookerie.

— Nous ne pouvons avoir à la fois l'inlandsis et une banquise avec des phoques et des manchots.

— Mais si, car ces inlandsis sont la plupart du temps des îles du Pacifique de petite surface, avec des pitons élevés. On peut exploiter la mer et la terre, et il y a une forte demande pour l'huile de manchots réputée très fine et très calorique, avec des vertus mécaniques exceptionnelles. On peut la raffiner, la désodoriser et la vendre pour les industries alimentaires. Elle sert aussi pour la cosmétique et la pharmacie. Il suffit que votre mer soit poissonneuse pour que les manchots prospèrent vite. Un grand trou creusé en bordure d'une plage tranquille leur plaira à tous les coups.

— Trouve-t-on vraiment ce genre d'endroit ?

— Oui, si l'on cherche et qu'on y mette le prix. Si l'on accepte de vivre sans verrière un temps, par des températures de moins trente, si l'on peut attendre un an ou deux la liaison à un réseau plus

important. Vous, vous disposerez de deux dirigeables quand le *Greog Suba* sera réparé et que vous aurez refusé pour le nouvel appareil ces moteurs à poussière de charbon injectée qui ne fonctionneront peut-être jamais.

CHAPITRE XVII

Le Bulb bouda encore une bonne partie de la journée et le retour du petit docteur Isaie n'arrangea pas les choses. Il manifesta sa désapprobation en coupant le contact sur écran cathodique, et Gus eut beau faire, il ne put rétablir la communication qu'une fois qu'il eut ordonné à Isaie de sortir et d'aller se soûler avec Thresa. Le petit docteur haussa les épaules et quitta la salle de contrôle. Presque aussitôt après l'écran se ralluma, et le Bulb déclara qu'il avait très bien enregistré la question de Gus au sujet du système de destruction de l'axe qui reliait les deux moitiés de satellite.

— J'ai eu des siècles pour m'en préoccuper quand ils ont commencé à se rendre sur Terre, puis à partir du moment où ils ont évacué ce monde qu'ils avaient façonné à leur image, en m'amputant d'une bonne partie de mes fonctions naturelles. Depuis j'ai l'impression de n'être qu'une enveloppe inutile, protégeant un fatras de techniques humaines qui n'ont rien à voir avec mon intelligence, ma sensibilité et mes systèmes nerveux.

— Vous savez comment agir sur le système de

destruction ?

Le Bulb avait trop tendance à gémir, à s'apitoyer, et il fallait constamment le ramener sur le sujet avant qu'il ne s'égare dans des considérations interminables.

— Je connais ce système mais je préfère vous prévenir, ni vous ni moi ne pouvons en empêcher le fonctionnement. Et ce n'est pas faute d'essayer depuis des décennies. Lorsque je me suis retrouvé enfin débarrassé de ces parasites qui m'abandonnaient en compagnie des Garous, de ces loupés monstrueux comme vous les appelez, j'ai craint pour ma survie. Je croyais qu'une fois sur la Terre ils me détruiraient sans hésiter, pour que disparaissent toutes les preuves de leurs épouvantables expériences sur les embryons, toutes ces créatures abominables qui sortaient de leurs couveuses, ces chèvres-garous, ces cochons-garous, ces monstres qui n'étaient ni homme ni animal, ces créatures inédites qui paraissaient issues d'un cauchemar. Je suis une bête de l'espace, une chose assez monstrueuse de plusieurs milliers de tonnes certainement, mais en quelques siècles de captivité je me suis habitué à l'apparence physique des hommes, et j'ai même trouvé que certains, certaines surtout, pouvaient être considérés comme de beaux spécimens, aussi comprenez que je me sois ému de voir ce que ces êtres-là pouvaient fabriquer dans leur laboratoire.

— Et ce fameux système de destruction ?

— Il y a un relais extérieur. L'ordre venu de la Terre n'arrive pas directement dans le réseau électronique, mais passe par un élément extérieur à

moi qui le code et qui le diffuse de telle façon qu'il reste indétectable. Les Ophiuchusiens me prenaient en public pour une sorte de débile, mais avaient vite compris que j'étais capable d'assimiler une foule de données et d'émettre une opinion pertinente sur bien des sujets. Quand ils ont voulu, par exemple, me priver de mon système nerveux, je leur ai prouvé que cette suppression entraînerait pour eux un retard dans la transmission des informations ; mon pauvre influx était d'une rapidité supérieure à leur électricité. Je ne voulais pas subir cette opération qui m'aurait transformé en végétal et je me suis trahi par tant de perspicacité.

— Où est ce relais extérieur ?

— Oh, j'ai fini par le détecter. Il est dans le cadavre d'un fœtus qui tourne autour du satellite depuis bientôt cent ans.

Gus accusa le coup par un silence révélateur qui parut amuser le Bulb :

— C'est bien trouvé, n'est-ce pas ?

— Si l'on veut.

— Je trouve ça très astucieux. Il m'a fallu des années pour le découvrir. J'ai testé des dizaines et des dizaines de fœtus jetés comme des ordures dans l'espace. Celui-là ressemble aux autres, et de temps en temps, à cause de quelque anomalie dans sa rotation, il vient coller son visage contre les hublots. Mes caméras organiques enregistrent son apparition et envoient les images dans mon cerveau. Si bien qu'il m'arrive de faire d'affreux cauchemars la nuit qui suit.

Depuis longtemps, Gus et le Bulb avaient créé un langage commode pour ne pas être obligés

chaque fois de préciser. Ce que le Bulb appelait une nuit de sommeil ne correspondait pas évidemment à une réalité astronomique, mais à un système artificiel qui réglait une fois pour toutes le cycle de lumière et d'obscurité à l'intérieur du satellite.

— Vous savez comment repérer ce fœtus ?

— Non. Quand il approche trop de ma carapace extérieure, mes détecteurs m'alertent, car il est, je vous l'ai dit, bourré d'électronique. Ah ! non, je ne vous l'ai pas encore dit, mais ce petit corps a été complètement évidé pour recevoir une centrale productrice d'électricité et divers instruments de transmission d'ordres.

— Il va falloir éventrer tous les fœtus qui traînent au-dehors de votre corps.

— Vous pouvez vous munir d'un détecteur de radiations nucléaires, car le fœtus a reçu une pile qui, en principe, doit encore durer quelques siècles.

— Il faut obligatoirement sortir dans l'espace ?

— Oh, ce sera désormais facile pour vous, maintenant que vous avez reçu des jambes toutes neuves grâce aux régénérateurs prothétiques. Vos gambettes, comme le dit ce misérable docteur Isaie qui ne fait pas dans la finesse… Enfin c'est ainsi… Ah, j'ai baptisé ce fœtus pour le mettre en mémoire. Je l'appelle Arthur, car il me rappelle un de ces humains d'autrefois auquel il ressemblait justement.

— Vous ne pouvez pas me donner d'autres indications ? C'était un fœtus sexué, je suppose ?

— Une femme, répondit le Bulb.

— Et vous l'avez surnommé Arthur ?

— Oui, pourquoi ?

— Autre chose ? Un signe distinctif ?

— Il avait un très long cordon ombilical enroulé trois fois autour de ses hanches. Pourtant c'était un fœtus né d'un embryon fabriqué en laboratoire, mais à une époque ils avaient gardé cette vieille méthode naturelle, pour alimenter l'organisme en substances nutritives et en oxygène. Plus tard ils utilisèrent un autre procédé qui consistait en…

— Vous ne voyez pas d'autres signes distinctifs ?

— Non, mais vous pouvez consulter le fichier électronique où j'ai fait figurer Arthur à toutes fins utiles. Je ne me souviens pas exactement des renseignements que j'ai fournis alors.

Plus tard Gus rejoignit le docteur Isaie dans la cuisine où il mangeait en compagnie d'une Thresa éméchée :

— Docteur, nous allons sortir dans l'espace pour trouver un fœtus de cinq mois, de sexe féminin, avec son cordon entouré trois fois autour de ses hanches et une fraise grosse comme l'ongle de mon pouce sur l'épaule droite.

CHAPITRE XVIII

Au bout de quelques jours, Liensun connaissait dans le détail le nombre et l'emplacement des Concessions achetées par Narmille en quelques mois seulement. Elle avait commencé par d'anciennes Compagnies en bordure du Capricorne, puis avait paru vouloir remonter vers le nord. Comme si elle suivait l'itinéraire futur d'un réseau à construire dans cette région-là. Il y avait des manques : elle n'avait pas toujours réussi à faire des affaires avec les propriétaires, soit parce qu'ils en voulaient trop cher, soit parce qu'ils n'étaient pas faciles à identifier. Au cours du réchauffement, pas mal de gens avaient disparu, soit de mort accidentelle, soit en fuyant vers l'Africania ou la Transeuropéenne. Certains avaient même rejoint les Compagnies autonomes de la Sibérienne pour y créer des entreprises de commerce. Les Sibériens cherchaient à se procurer certaines marchandises et à en vendre d'autres, notamment du fuel-pétrole, depuis qu'ils avaient retrouvé d'anciens gisements.

Jadis le Bureau des Concessions se trouvait dans la capitale fédérale de l'Australasienne, à Stanley

Station, mais depuis le réchauffement il existait un bureau important à Markett Station devenue la capitale économique du Sud-Est asiatique même avant China Voksal.

L'employé, qu'il payait en secret pour accumuler les renseignements, avait chiffré les achats de Narmille, tout en précisant qu'il y avait certainement eu des dessous-de-table échangés de la main à la main. Ceci pour neuf Compagnies réelles, et huit hors Concession, c'est-à-dire de viabilité incertaine, étant donné la température régnant à cette latitude.

— C'est à la fois beaucoup d'argent et peu, pour des milliers de kilomètres carrés. Pour l'instant aucun de ses achats n'est relié à un quelconque réseau, et il ne semble pas acquis que ces Compagnies le soient dans un avenir proche, ce qui semble exclure une tentative de spéculation. Mais leur situation géographique suit une certaine logique. Serait-elle payée par la CANYST pour effectuer un regroupement en vue d'une construction ferroviaire ?

Liensun emporta ces documents, les photocopia et en envoya une copie à Tharbin qui pourrait réfléchir là-dessus. Le même soir il dîna avec Songe, revenue des Échafaudages, et qui lui avait fait part du désir des Rénovateurs de quitter le Tibet. Liensun, ancien Rénovateur lui-même, était prêt à aider ces gens-là, oubliant qu'ils l'avaient souvent traité avec mépris, mais contrairement à Songe, il savait qu'il avait des torts. Il avait trahi les Échafaudages en négociant avec Tharbin la révélation du secret des stabilisateurs pour dirigeables.

— J'ai rencontré Narmille, lui dit Songe qui paraissait contrariée et même de mauvaise humeur. Je sais qu'elle a acheté un certain nombre de petites Compagnies en ruine, voire des Compagnies hors Concession, qu'elle a pris des options sur une dizaine d'autres. J'avais repéré un endroit intéressant du côté de l'ancienne île de Java, et on m'avait dit que Narmille avait pris une option de cinquante mille dollars sur cet endroit. Je suis donc allée la trouver, prête à racheter son option en mettant dix pour cent de mieux, mais elle a refusé tout net d'en discuter, et même m'a lancé brutalement que si je voulais continuer à faire des affaires avec elle, j'avais intérêt à oublier cette Concession-là.

— Tu es furieuse, donc. Et c'est vraiment étrange, car elle n'arrête pas d'acheter. Possède-t-elle des fonds illimités ?

— Pas que je sache. Elle compte sur la farine d'œufs de goélands pour se refaire… Enfin c'était ce qu'elle disait voici quelques mois, mais j'ai l'impression qu'elle se moque bien de cette farine d'œufs.

— Le Consortium l'avait roulée une fois. Une commande de cent mille tonnes qu'elle n'avait pu acheminer car, en sous-main, les bonzes avaient payé pour que le trafic soit paralysé et le contrat non respecté. En sous-main toujours, ils avaient racheté la poudre cinq dollars la tonne au lieu des vingt dollars de la bourse des matières premières. Elle avait dû vendre ses possessions. Crois-tu qu'elle en veuille encore à Tharbin ?

— Non, dit Songe, il n'y a aucune raison puisque c'est moi qui ai pris la responsabilité de l'opération

et que celle-ci porte sur des quantités moindres, quitte à renouveler les achats par la suite. Il y a autre chose qui m'échappe, mais en attendant l'ancienne Compagnie Sumba ne sera jamais à nos amis des Échafaudages. Elle va se vendre cinq millions de dollars et je me demande si Narmille va payer cash ou bien demander des délais. Dommage qu'il y ait cette option ridicule. Moi, je pouvais déjà donner un million pour nos amis et le reste par la suite. Là-bas il y a des phoques, des manchots, du poisson gras et des rizières sous serres faciles à rénover. Il y aurait même une petite mine de fer dans la montagne. Mais ce n'est pas pour ça qu'elle veut la garder pour elle.

— Comment se déplace-t-elle quand il n'y a pas de rails pour visiter ses achats ?

— Elle achète sur papier simplement.

— Tu es sûre qu'elle n'a aucun moyen de transport ? Un dirigeable par exemple ?

— Tu crois qu'il y a d'autres appareils que les nôtres ? Narmille prend le train comme tout le monde, mais je sais une chose, c'est que parfois elle disparaît durant de très longues périodes pour traiter des affaires un peu partout. Même en Africania, dit-elle.

— Et si elle travaillait pour la CANYST ?

Songe fit la moue :

— La CANYST offre des pourcentages minables et ne conclut les affaires que des années plus tard. Dans ce cas autant penser qu'elle puisse travailler pour les Aiguilleurs, et comme elle a gardé une dent contre Tharbin qui est, ne l'oublions pas, un bonze rénovateur, ça pourrait coller. Peut-être prépare-t-

elle une vengeance à long terme, qui sait ? C’est une sacrée bonne femme.

— Elle a besoin de pièces de rechange pour moteurs en céramique, mais que fait-elle de ses moteurs ?

— Elle possède des trains de marchandises… Équipés de moteurs en céramique, paraît-il, qui sont plus légers et consomment moins.

— Tu sais quels sont les dépôts de ces trains ?

— Ici à Markett Station, mais aussi dans d’autres stations importantes un peu partout. C’est elle qui livre souvent les mille tonnes de fuel-phoque que je paye à Tharbin pour régler la facture de l’*Indépendance*. Il n’y a jamais eu de problème avec elle. Ses trains sont à l’heure et le chargement s’effectue dans de bonnes conditions. Ici même, à l’entrepôt de marchandises lourdes de cette station.

— Pourquoi pas les Aiguilleurs ? fit-il, peu soucieux de lui parler de ses soupçons sur les relations de Narmille avec la Guilde. Pourquoi pas, en effet ? Ils essayent de reconstituer les réseaux afin que la société ferroviaire reprenne du poil de la bête.

CHAPITRE XIX

C’était un terminus plus que précaire et un quai qui ressemblait plutôt à une falaise taillée dans la glace. On avait dû tenir compte des différences de niveaux qui, d’un jour à l’autre, pouvaient atteindre dix mètres. Mais, tel quel, c’était un port pour que le *Rewa* accoste et décharge son huile dans les wagons qui attendaient sur les voies.

— Pour l’instant, c’est une voie provisoire à sens alterné, mais je vois une centaine de wagons de cinquante tonnes qui attendent. Seulement pas de wagons de marchandises pour la viande !

— On pourra toujours la décharger en vrac, dit Ann Suba, sans qu’elle risque grand-chose dans ce froid sibérien. Il fait moins vingt-cinq et je n’y suis plus habituée.

— Regardez, cria Zabel, ce drôle de petit bonhomme qui est en train de se déshabiller sur le quai. Mais c’est quoi, un exhibitionniste ou un cinglé ?

Farnelle braqua ses jumelles mais déjà le petit inconnu plongeait dans l’eau du port et nageait vigoureusement vers le *Rewa*.

— C’est Gdami, dit Farnelle. Mon fils. Il est complètement fou, en effet.

On lui envoya une corde et il grimpa avec une agilité surprenante jusqu’au bastingage, se jeta tout humide dans les bras de Farnelle qui le souleva de terre et l’étouffa de baisers. Lorsqu’elle le relâcha, les deux compagnes de Farnelle découvrirent son métissage de Roux avec la fourrure qui, de la poitrine, descendait à mi-cuisses, dorée et profonde avec des reflets rougeâtres.

— Bonjour, dit-il. Celle-la, la blonde, je la connais pas mais elle est drôlement jolie.

Zabel, amusée, eut un rire ravi qui soudain se bloqua dans sa gorge tandis qu’elle rougissait violemment. Une érection soudaine soulevait le sexe de l’enfant, jusque-là caché dans les boucles épaisses, et le tendait en toute impudeur.

— Gdami, dit Farnelle, gênée.

— Mais elle est jolie, dit-il.

Farnelle l’entraîna dans sa cabine et lui fit enfiler un peignoir :

— On n’agit pas ainsi avec mes amies. Où te crois-tu ?

— Tu reviens pour me faire la morale ? Alors je retourne sur le cargo *Princess*. Là-bas je suis tranquille au moins, et si j’avais su, je n’aurais pas fait dix heures de train pour venir t’attendre dans cet endroit dégueulasse.

Plus tard elle s’excusa auprès de Zabel, lui expliquant que chez les Roux les enfants étaient nubiles très jeunes et très libres dans leurs jeux érotiques.

— Mais il est aussi un enfant du Chaud,

cependant.

— Pour la sexualité, il est très en avance.

— Oh, en définitive, c'est aussi gentil qu'un compliment ou un bouquet de fleurs, dit Zabel.

Lorsque, au cours du dîner, il fut question que Gdami embarque avec sa mère, il protesta avec brutalité :

— Je préfère le cargo *Princess* ! Et puis un jour je rentrerai à l'école de pilotage des dirigeables.

— Qui t'a mis cette idée-là dans la tête ? s'inquiéta sa mère.

— Kokang, qui vient avec son dirigeable nous ravitailler sur le cargo *Princess*. Je veux apprendre à piloter les dirigeables, je ne veux pas te suivre sur cette barcasse qui a deux roues comme un train mal fichu.

— Tu feras ce que je dirai. Demain nous retournons au cargo *Princess*. Il faut que je rencontre aussi Tharbin, le président du Consortium, pour régler les affaires.

— Moi je reste, dit Ann Suba, je n'ai pas envie de retourner à China Voksal et d'y rencontrer quelques Rénovateurs. Je dirigerai le déchargement de l'huile et de la viande.

— Nous reviendrons avec les marchandises commandées par le Kid.

Tharbin leur avait retenu des compartiments luxueux dans un traintel de la station, et il les invita à dîner le soir même dans un restaurant connu. On disait qu'il n'invitait jamais chez lui, parce qu'il ne voulait pas qu'on sache qu'il vivait au milieu d'une douzaine de concubines.

— Vous avez aussi apporté des moteurs de

diverses puissances et des pièces de rechange. C'est parfait, car nous avons une très forte demande, ces derniers temps. Comment avez-vous pu traverser sans ennuis le Pacifique, avec ce bateau dont on vient de me faire parvenir les photographies ? C'est un navire étrange, avec ses deux roues à aubes, et vous êtes une femme très courageuse. J'aurais aimé vous avoir avec nous pour piloter un dirigeable. Vous savez que nous préparons des cargos de deux mille tonnes très performants ? Dès que le réseau que vous avez emprunté le long du chenal chinois sera terminé, nous transporterons ces cargos en pièces détachées pour les monter là-bas. Je pense que d'ici un an nous pourrons envoyer nos bâtiments dans tout le Pacifique, pour aller acheter nous-mêmes l'huile de phoque dans cette île proche de la Panaméricaine. Avez-vous vu le fameux Lien Rag ?

— Lui aussi prépare la construction de cargos, dit-elle. Je ne pense pas que vous pourrez commercer avec la Panaméricaine, car le Kid a signé un accord avec la présidente de la Compagnie par l'intermédiaire de Lien Rag, et cet accord lui réserve l'exclusivité du commerce sur le Pacifique.

— Oh, d'ici un an ou deux les choses peuvent changer. Que pense le Kid des événements de l'Antarctique ?

— Il est très inquiet, mais avant de quitter Titan, nous avons vu les baleines Solinas arriver, celles où vivent en symbiose les Hommes-Jonas. Ils vont repartir pour la mer de Davis pour essayer d'empêcher le massacre des baleines qui, comme par hasard, se retrouvent toutes là-bas. Il y a un mystère, d'après ce que j'ai compris, au sujet du plancton et

du krill.

Tharbin resta impassible, mais demanda comment les Hommes-Jonas comptaient s'y prendre pour empêcher la Guilde de massacrer les grands animaux.

— J'ai toujours cru qu'il s'agissait d'une légende, en ce qui concerne ces baleines habitées par des hommes… Comme pour les baleines volantes d'ailleurs, et vous me dites qu'elles existent et qu'elles vont combattre la Guilde…

— On ne trouve plus de baleines dans le Pacifique, ni de morses et très peu de poissons, sauf du côté de la Panaméricaine. Le Pacifique, qui maintenant a des eaux tempérées, devrait au contraire être un paradis pour tous ces animaux.

— Croyez-vous qu'ils ont une chance de soumettre la Guilde à leur désir ? Je parle des Hommes-Jonas, bien évidemment.

Elle comprit que pour une raison inconnue cette intervention des Hommes-Jonas ne lui convenait pas, et même lui déplaisait souverainement, sans qu'elle puisse expliquer pourquoi.

CHAPITRE XX

Le convoi de vingt wagons-citernes en cours de remplissage se trouvait sur une voie de garage, à l'extrémité de la verrière de protection, dans une zone où la température avoisinait le zéro. Mais apparemment ça ne gênait pas les employés chargés de pomper le fuel-phoque que Songe expédiait au Consortium de China Voksal. Seule la locomotive et le tender portaient la raison sociale de Narmille, les wagons étant tous loués à plusieurs entreprises ferroviaires. D'ailleurs ils n'intéressaient pas Liensun qui ne venait que pour la locomotive diesel-électrique. Dans l'habitacle, il apercevait un mécanicien en train de mordre dans un gros sandwich et lui fit signe.

Le conducteur descendit la vitre latérale :

— Vous cherchez quelque chose ?

— On m'a dit que cette loco était à vendre, pouvez-vous me le confirmer ?

— À vendre ? Pas que je sache. Voyageuse Narmille ne m'en a pas dit un mot et pourtant je l'ai vue hier. Elle doit venir à midi, avant que nous roulions vers China Voksal. Et puis cette loco sort

des ateliers où on l’a complètement rénovée.

Liensun leva la tête et aperçut la légère fumée qui s’échappait de la cheminée très courte. Sur ces modèles diesel-électriques, le tuyau des gaz d’échappement était en général logé dans les anciennes cheminées des modèles à vapeur.

— Vous n’avez plus de diesel, fit-il surpris, je vois de la fumée.

— On a abandonné le diesel et ces moteurs en céramique. Ce n’est pas qu’ils étaient mauvais, bien au contraire, et on dépensait moins, mais on ne parvenait pas à se procurer les pièces de rechange. Alors voyageuse Narmille a décidé de revenir à la vieille chaudière avec foyer multicombustibles, ce qui n’est pas si mal. On brûlerait un phoque entier là-dedans sans aucun problème. Avec les nouveaux réseaux en construction qui vont traverser des régions complètement abandonnées, ce sera peut-être mieux. On ne trouvera pas toujours de l’huile raffinée pour les diesels, mais on pourra brûler n’importe quelle saloperie là-dedans pour continuer à produire de la vapeur.

— Vous avez certainement raison, dit Liensun. Mais les céramiques, que deviennent-ils ? Ce qui m’intéressait, moi, c’étaient ces moteurs-là, mais il est difficile d’en avoir. On doit bien les stocker quelque part en attendant de les revendre ?

— Faudrait demander aux ateliers. C’est sûr que ce sont des bons moteurs et je vais les regretter, mais d’un autre côté ça donne du travail à des gars, car il faut approvisionner le foyer dans ce modèle, alors qu’avec les céramiques, c’était automatique.

Narmille n’était pas la femme à gaspiller son

argent en salaires inutiles. Et le personnel ferroviaire se payait cher lorsqu'on décidait de l'envoyer vers le sud, dans les régions bouleversées par le changement de climat.

Il remercia et partit vers les ateliers. Il y avait dans ce coin-là de grands magasins qui revendaient des pièces de rechange d'occasion, des locomotives à bout de souffle, des chaudières et des embiellages.

Lorsqu'il se présenta comme acheteur de moteurs en céramique, le vendeur lui éclata de rire au nez :

— Si vous en trouvez un je vous le rachète tout de suite avec cinquante pour cent de mieux. Il n'y a pas un seul de ces diesels sur le marché, et, croyez-moi, je m'y connais. Je vais jusqu'en Sibérienne et en Africania acheter du matériel d'occasion, et jamais, jamais on ne m'a proposé des céramiques.

— Pourtant ils existent sur certaines machines.

— Oui, la Société Narmille en a acheté quelques-uns au Consortium des bonzes, mais depuis quelque temps elle les remplace par la vapeur. Non qu'elle en soit mécontente, mais il paraît que les pièces de rechange sont difficiles à obtenir. Et pour les nouveaux réseaux qui vont filer vers le Capricorne, c'est plus sage de prévoir ce genre de locomotion.

— Elle remplace, mais que fait-elle des céramiques ?

— Ça, il faudrait le lui demander. Possible qu'elle les revende deux fois plus cher qu'elle ne les a payés. Je la connais, Narmille : toujours prête à faire une bonne affaire. Même en payant un système à vapeur, sans parler du prix de revient de la

transformation, elle peut encore gagner pas mal d'argent. Et comme elle possède pas loin de vingt moteurs en céramique, elle va empocher quelques millions de dollars. Un moteur puissant de ce type, capable d'entraîner un convoi de trois mille tonnes, ça vaut deux cent mille dollars. Je sais bien que les convois d'un tel tonnage ne sont plus autorisés, mais c'est la puissance la plus demandée. Vingt moteurs multipliés par deux cent mille, vous n'avez qu'à voir. Les transformations ne lui coûteront pas un million, ça lui en fera trois de bénéfice.

Avec cet argent elle pouvait se payer des options sur les Compagnies sans trop se faire de souci. Revenu dans son traintel, il appela Tharbin.

— Les moteurs commandés par Narmille ? Elle a donné des avoirs pour dix, mais a fait une commande globale de trente à fournir dans un délai de douze mois. Le *Rewa* de Farnelle nous en a apporté quinze, et ça va lui faire plaisir même si le Kid a augmenté ses prix de dix pour cent.

— Narmille est en train de revenir à la vapeur pour toutes ses machines et revend ses céramiques. À qui, on l'ignore. Mais elle va réaliser un bénéfice énorme. Deux cent mille dollars, même pour une occasion, c'est pas mal, non ?

— Attendez, dit Tharbin, dans le contrat il est bien spécifié qu'elle doit utiliser ces moteurs pour équiper ses machines. Pas pour les revendre. Elle est en train de commettre un délit.

— Combien de temps doit-elle conserver ces moteurs sur ses locomotives ? s'enquit Liensun.

Tharbin lui demanda quelques secondes, dut chercher le contrat dans les archives de son

ordinateur :

— Nous avons commis l'erreur de ne pas préciser la durée d'utilisation avant qu'elle soit autorisée à les revendre. C'est par Songe que nous avons obtenu cette affaire.

— Oui, mais vos juristes auraient bien pu s'inquiéter de cette lacune. Songe n'est quand même pas la seule responsable. Et Narmille est en train de nous rouler tous. On m'a parlé de deux cent mille dollars le moteur, mais je suis certain que la somme est bien plus élevée, peut-être le double. Vous avez reçu le dossier sur ses achats, sur les options qu'elle prend un peu partout ? Je comprends qu'elle dispose de millions de dollars grâce à ce trafic sur les moteurs.

— Comment pouvons-nous être sûrs de ce que vous avancez ?

— Un convoi de mille tonnes de fuel-phoque vous est envoyé par Songe. Faites vérifier la machine, et vous verrez si elle est à diesel ou à vapeur.

CHAPITRE XXI

Les Solinas des Hommes-Jonas atteignirent la mer de Davis sans prendre de repos, épuisées par cette longue navigation et surtout par la rareté de la nourriture. Non seulement les baleines mais les équipages étaient affaiblis par les restrictions, et la surprise fut l'abondance du plancton et du krill dans les eaux proches de l'Antarctique.

Jdrien les attendait sur le rivage et les rejoignit à la nage. Xave l'aida à escalader le dos glissant de la baleine et il se retrouva dans l'œuf en matière transparente, greffé juste derrière la tête de l'animal. Un conduit en matière synthétique menait à l'intérieur du corps dans diverses cellules d'habitation. Pour le réconforter, Xave lui servit un liquide fortement protéiné tiré des échanges sanguins de l'animal. Il y avait aussi des galettes et de la gelée sucrée.

— Nous mourions de faim, lui dit Rewa qui les rejoignit peu après.

Elle était nue comme son compagnon et Jdrien lui-même avait retiré ses vêtements avant de plonger dans la mer. Sur le rivage, ses amis Roux

attendraient son retour en se cachant dans les congères de l'intérieur.

— Nous avons dû utiliser la violence contre les miliciens de la Guilde, pour les empêcher de capturer nos frères Roux. Les tribus ont pu faire d'amples provisions et pourront attendre au moins huit mois avant de revenir chasser les phoques dans ce coin. Il n'y en a pas ailleurs et les baleines, elles, s'entassent plus à l'ouest, à huit cents kilomètres environ.

La Solina rejoignait le troupeau et Jdrien aperçut des silhouettes humaines dans les cellules dorsales.

— La violence est parfois nécessaire, dit soudain Xave, et Rewa l'approuva de la tête. Là-haut, nous avons dû nous battre contre des chasseurs sibériens qui dévastaient tout un troupeau avec un lance-missiles. Ils tiraient sans discontinuer, tuaient plus d'animaux que nécessaire. Alors nous avons plongé sous leur île flottante, et nous les avons tous précipités dans l'eau froide en la faisant basculer. En moins de dix minutes ils étaient tous morts ; une vingtaine, environ.

— Une île flottante ? demanda Jdrien.

— Découpée à la tronçonneuse en forme de bateau et munie d'un moteur à huile. Elle ressemblait à un petit iceberg et nos sœurs primitives s'y laissaient prendre.

Leur Solina se mêla de la conversation. Jdrien avait déjà assisté à ce dialogue entre l'animal et les Hommes-Jonas, mais n'en était pas blasé. La baleine s'exprimait en petits cris, en petits rires, en chansons que Rewa traduisait au fur et à mesure, mais Jdrien

pouvait plonger dans le cerveau de la baleine et y lire tout ce qu'elle voulait que l'on sache. Un cerveau bien plus complexe que celui de certains hommes, feutré par des sentiments délicats, doté d'une mémoire prodigieuse qui entassait des connaissances extraordinaires sur les hommes, les lieux, les inventions humaines.

— Sa grand-mère s'appelait Ehvoule et elle a repris ce nom.

— Attendez, dit Jdrien, j'ai connu cette Solina. C'est grâce à elle qu'avec mon père Lien Rag et Yeuse, nous avons pu quitter la station fantôme pour rejoindre la Compagnie des Algues dans le sud de l'Australasienne. Vous êtes donc de la famille des Rune ? demanda-t-il à Xave. Que sont devenus les autres, Vo, Uny, la mère Nou ?

— Je suis le petit-fils de Nou. Ils sont tous morts. La première Ehvoule s'est écrasée un jour sur la banquise. Crise cardiaque. Elle volait à plus de cinq cents mètres et personne n'en a réchappé. Moi, je me trouvais dans une autre Solina. C'est ainsi que j'ai été épargné.

Ils naviguaient vers l'ouest et toute la bande suivait. Jdrien apprit que le guide de ce troupeau était un certain Hiel, qui avait organisé la fameuse expédition contre les Rénovateurs des Échafaudages, du temps où Charlster et Rigil voulaient ressusciter d'un coup le Soleil.

— Depuis, il y a quand même eu le réchauffement, et ce savant astrophysicien n'y était pour rien. Nous avons dû nous adapter, mais l'absence de nourriture nous inquiète. Vous pensez que les Harponneurs fabriqueraient un plancton et

du krill de synthèse ? Mais pourquoi n'en trouve-t-on plus ailleurs ?

— Je l'ignore. Mais j'espère que là-bas nous pourrons élucider ces mystères. Je sais que vous avez de véritables laboratoires dans vos Solinas, que vous analysez en permanence ce qu'elle avale, le milieu dans lequel elle évolue.

— Comment avez-vous permis aux Roux de se procurer de la viande et de la graisse de phoque ?

— Nous avons liquidé quelques miliciens. D'abord nous avons saboté leur voie ferrée, puis nous avons fait sauter leur poste avancé. Pendant des semaines ils n'ont pu intervenir, mais à la fin, alors que les tribus avaient pu repartir, ils ont envoyé des tracteurs à glace. Ce sont des véhicules à chenilles et dotés de skis à l'avant, qui peuvent passer partout et n'ont pas besoin des rails.

— Ils sont en train de rompre avec la Loi de la société ferroviaire ?

— Leurs moyens sont assez limités dans ce domaine, et ils continuent à construire des voies ferrées pour emporter notamment les énormes quantités d'huile de baleine qu'ils extraient des malheureuses bêtes, capturées à raison d'une ou deux centaines par jour. Ils ont installé un piège diabolique, mais vous verrez sur place.

Le soir, les cellules artificielles s'éclairèrent grâce à l'électricité fournie par des piles alcalines. Les Hommes-Jonas exploitaient non seulement les possibilités de leur Solina, mais aussi celles de leur biotope et réussissaient à vivre confortablement dans un milieu tiède et rassurant. Jdrien, depuis toujours, aimait se retrouver dans le ventre de ces baleines

géantes qui paraissaient émettre des ondes d'amitié et même d'amour. Tout petit, il avait voyagé dans leur corps, et en avait conservé une nostalgie attendrie avant de pouvoir être à nouveau leur invité quelques années plus tard. Celle-ci avait acquis tous les souvenirs de sa grand-mère et se rappelait parfaitement cette traversée avec Lien Rag et Yeuse.

— Allons dîner.

Il y avait du poisson cru mariné dans une algue spéciale à goût de citron, des galettes, et toujours cette boisson protéinée à laquelle les Hommes-Jonas tenaient beaucoup. Xave expliqua en riant qu'un de leurs voisins, de la famille des Gouls, avait installé avec la complicité de sa Solina un alambic qui fabriquait un alcool d'assez bonne qualité.

— Nous n'avons aucun interdit moral, mais lorsque nous avons vu la Solina nager le ventre en l'air et commettre mille facéties, nous nous sommes quand même inquiétés et nous avons découvert que non seulement les Gouls, mais la Solina, étaient complètement soûls ce jour-là. Depuis, ils consomment plus modérément leur boisson, et si nous en avons le temps, nous irons même nous faire offrir un verre un de ces soirs. Nous allons maintenant accoster pour embarquer une amie. Nous serions ennuyés que vous passiez seul la nuit à venir. Vous verrez qu'elle est très agréable, malgré son jeune âge.

L'opération s'effectua sans que la vitesse des baleines en souffre, et une jeune fille menue, au corps très souple, sauta à bord d'Ehvoule et regarda Jdrien en souriant :

— Je vous connais. Vous avez souvent partagé

notre vie dans les années passées, mais vous ne vous souvenez pas de moi car je n'étais qu'une enfant. C'est moi qui ai manifesté le désir de venir vous rejoindre car j'ai souvent pensé à vous. Je sais que je choque un peu vos sentiments que vous tenez d'une moitié de vous-même, mais je sais aussi que les jeunes filles Rousses sont aussi libres que je le suis, et à un âge encore plus étonnant.

Lorsqu'il rejoignit sa cellule après avoir veillé avec Xave, il trouva Mye allongée sur les fourrures de phoque, qui lui tendait les bras.

Dans la nuit il se releva pour prendre son quart et permettre à Xave de rejoindre Rewa. Mais les Solinas dormaient aussi, tout en nageant dans leur sommeil. Il n'y avait pratiquement rien à faire. Il mobilisa son esprit pour explorer la côte proche, craignant de surprendre la pensée d'un milicien, mais il n'y avait personne dans ces endroits-là. La baleine se réveilla, car la nourriture devenait très abondante pour elle, et tranquillement elle se mit à avaler d'énormes quantités d'eau de mer mêlée de plancton et de krill.

Un peu plus tard, Mye le rejoignit et lui rappela comment elle l'avait connu.

CHAPITRE XXII

Lien Rag prit le train pour Isthmus Station où il devait rejoindre Yeuse, pour une visite de l'île aux Phoques où la garnison de la Manu continuait la pose d'une voie ferrée circulaire qui desservirait toutes les côtes. Lien Rag craignait que ces travaux ne dérangent l'immense troupeau des éléphants de mer, mais la présidente lui avait assuré que non. En tant qu'ancien glaciologue, il devait également participer à des examens de la structure de l'île, évaluer ses chances de ne pas fondre trop rapidement. Il y avait eu quelques fractures dans le nord-ouest, qui inquiétaient le chef de la garnison, le lieutenant Benfield.

Sans perdre de temps, Yeuse lui annonça qu'ils allaient embarquer sur le voilier mixte de Lady Diana, désormais skippé par un Indien et sa famille, les Socco, qui les premiers avaient signalé l'existence de cette île fabuleuse. Abandonnés là-bas, ils avaient réussi à traverser le détroit dans un canot fait de peaux de phoques et d'ossements. Depuis, cette famille avait pris goût à la mer qu'elle redoutait tant lorsque le réchauffement avait commencé et qu'elle

s'était retrouvée isolée sur l'île aux Phoques.

— Ils auraient pu garder pour eux la découverte et devenir très riches, mais vous l'aviez également trouvée, et ils n'en savaient rien.

Cette fois le voilier aborda sur la côte orientale de l'île où attendaient une petite loco diesel et un seul wagon de voyageurs pour les transporter de l'autre côté de l'île.

— Nous envisageons une pénétrante, mais il faudrait creuser des tunnels et nous avons des doutes sur la viabilité de cet endroit. Un courant chaud borde la côte occidentale, amène les harengs et toutes sortes de poissons, mais ronge également l'île. Nous avons des ingénieurs qui préconisent un revêtement plastique transparent qui protégera la glace, et puis l'un d'eux s'est souvenu que vous aviez inauguré une méthode révolutionnaire pour le Tunnel gigantesque de Lady Diana, méthode que vous avez reprise pour le Viaduc du Kid.

— Le refroidissement artificiel par production de froid et implantation de capillaires ?

— Voilà. Croyez-vous que ce soit possible ?

— Je ne vois pas comment nous pourrions effectuer ces travaux sans déranger les éléphants de mer. Ils finiront par s'en aller ailleurs, si nous commençons de creuser dans la glace pour installer nos tuyauteries.

Il remarquait que la ligne de chemin de fer avait été implantée à un kilomètre environ du rivage, et derrière des sortes de dunes de glace protégeant les travaux de la vue des phoques.

— Ils trouveront difficilement ailleurs les mêmes conditions, lui répondit Yeuse. Une suite de plages

facilement abordables, de la nourriture abondante. Plus au sud, il y a beaucoup de poisson, mais aussi des falaises de glace inaccessibles. Même si nous en faisons fuir quelques-uns, il en restera toujours assez.

— Il n'y a pas que le courant chaud qui peut venir à bout de cette île. Avez-vous seulement songé à la chaleur animale produite par tous ces corps de plusieurs tonnes allongés sur la glace ? Je n'ai jamais mesuré le flux thermique d'un éléphant de mer, mais je sais que le rayonnement de chaleur d'un être humain est d'environ soixante-dix kilos ; que doit-on en conclure pour un corps de dix tonnes ? Remarquez, quand nous serons en vue du troupeau, les sortes d'alvéoles que chacun creuse en dessous de lui. Il faudrait donc réfrigérer non seulement la bordure de la plage, mais celle-ci sur au moins cinq cents mètres. De quoi engloutir les bénéfices que rapporteront ces animaux.

— Il faut donc se hâter de tirer de cette île le maximum, sans espérer pouvoir l'empêcher de fondre comme un morceau de sucre dans le café ? Et dans combien de temps sera-t-elle abandonnée par les éléphants de mer, parce que devenue trop étroite ? Jusqu'à quelle hauteur d'argent nos investissements seront-ils rentables et rapidement récupérables ?

On leur servit un repas léger en attendant d'atteindre la station centrale où séjournait la garnison de l'île.

— Je répondrai à toutes ces questions quand j'aurai examiné les prélèvements de glace qui m'attendent. Comment avez-vous choisi ces experts ?

— La plupart appartiennent à l'Institut des

recherches glaciaires qui existe depuis des siècles, mais que Lady Diana laissait dépérir depuis qu'elle avait commencé la construction du fameux Tunnel. Elle leur avait demandé une étude circonstanciée, et après des mois de travail, ils lui avaient fait savoir, dans un rapport écrit, que cet ouvrage serait une folie. Elle ne le leur a pas pardonné et…

— Et elle a engagé un glaciologue de troisième zone qui, lui, ne lui mettrait pas des bâtons dans les roues. C'est-à-dire moi.

— Vous savez très bien que vous étiez qualifié, et d'ailleurs vous l'avez prouvé en réussissant la partie du Tunnel qui vous avait été confiée par Lady Diana.

— Ce sont ces mêmes experts qui nous attendent et qui vont au départ me considérer comme un confrère pas très sérieux ?

— Pas du tout. Ils sont tous très jeunes et savent que vous avez été un excellent maître d'œuvre pour le Tunnel comme pour le Viaduc du Kid.

Ces experts avaient déjà effectué divers carottages sur l'île, et leur diagnostic était que celle-ci s'effritait surtout sur la côte ouest.

— Nous avons calculé sa profondeur et nous pensons qu'elle est soudée à un fond rocheux, à une centaine de mètres en dessous du niveau de la mer, ce qui l'empêche de dériver, sinon les courants l'auraient depuis longtemps entraînée vers le nord.

— Il n'empêche que des phénomènes divers, qu'il faudrait analyser dans le détail, effectuent une érosion sous-marine, creusent cette île de cavernes qui remontent vers la surface.

Lien Rag examina toutes les données qu'on lui

présentait. L'Institut de recherches glaciaires avait effectué un excellent travail. Avec des sismographes et des simulations de séismes, ils avaient réussi à établir les régions de fracture les plus inquiétantes.

— L'île pourrait un jour se séparer en trois ou quatre îlots de taille variable, constata-t-il, mais nous n'avons aucune étude dans le temps pour suivre les progrès de cette corrosion. Il faudrait qu'un laboratoire soit installé à demeure dans cette île et surveille attentivement l'évolution de la glace.

Les experts approuvaient, mais plus tard Yeuse lui reprocha de l'engager dans des dépenses exagérées, alors que le Kid n'avait pas encore fourni les fonderies de gras de phoque annoncées.

— Laissez donc à Farnelle le temps de revenir ici avec tout ce matériel, dit-il.

— Voyez-vous, je crains que la Guilde ne distribue son fuel-baleine à un prix si bas que l'exploitation des richesses de cette île ne devienne trop onéreuse.

CHAPITRE XXIII

Sans même prévenir Songe, de crainte que sans le vouloir elle ne le trahisse, Liensun s'embarqua pour le sud à bord d'un rapide, puis, en cours de route, changea pour un train mixte appartenant à la Société Narmille. Ce convoi se composait d'une vingtaine de wagons de marchandises pour trois wagons de voyageurs. À l'exception de trois ou quatre hommes d'affaires, de quelques représentants de l'exploitation ferroviaire, le reste des voyageurs appartenait à la catégorie des utopistes partant à la reconquête d'une situation, espérant faire fortune dans le sud dévasté, n'ayant pas tellement compris ce qui s'était passé avec le réchauffement. Quand ils se trouvèrent bloqués dans une petite station misérable, à la suite d'un effondrement de la ligne, dix kilomètres plus au sud, ils se rendirent compte que le sud n'était peut-être pas l'endroit idéal pour se refaire.

Liensun descendit dans la petite station pour boire quelque chose de chaud. Habitaient là une centaine de personnes travaillant surtout pour le réseau. Les autres étaient des commerçants ou des

gardiens d’entrepôts.

— Des entrepôts de quoi ? demanda-t-il au patron de la cafétéria minable où il buvait un café.

— Oh, de la nourriture, de l’huile de manchots et de phoques, venues du sud, et aussi du matériel ferroviaire. Rien de bien terrible. Nous espérons qu’un jour cette station servira de grand centre de dispatching et de distribution de ravitaillement.

Il retourna dans son compartiment et s’allongea sur sa couchette. Il aurait souhaité un single, mais les wagons étaient plutôt sommaires, vu le prix du billet.

Narmille faisait profit de tout. Il dormit un peu, puis la pensée d’avoir négligé un renseignement le tourmenta et il s’efforça d’analyser méthodiquement son emploi du temps jusqu’à cette heure-là.

Lorsqu’il trouva ce qui le tracassait, il se rhabilla en pleine nuit et quitta le wagon. Il erra longtemps dans la petite station sans trouver l’endroit qu’il cherchait. Tout était fermé, y compris la cafétéria, et il n’y avait personne sur les quais. Cette verrière édifiée à la hâte n’était pas très efficace, et le froid y était assez vif. Il finit par trouver les grands wagons à étages qui servaient d’entrepôts. Des gardes devaient les surveiller, mais ils paraissaient tous dormir. Il réussit à pénétrer dans un de ces wagons mais ne trouva que des sacs de farine et des caisses de conserves. Plus loin c’étaient des bidons d’huile de phoques et de manchots. Il les visita tous, tomba sur le compartiment des vigiles, juste comme deux d’entre eux passaient le sas thermique pour faire une ronde. Il dut se cacher sous les wagons pour ne pas être vu, et se félicita de porter une combinaison

Symmons qui garantissait une bonne température quelles que soient les circonstances.

Une demi-heure plus tard, les deux vigiles réintégrèrent leur compartiment bien chauffé et leur couchette, et lui poursuivit sa visite clandestine. Il finit par les trouver dans une série de wagons ordinaires, alignés les uns à la suite des autres, protégés par une inclusion dans une épaisse couche de résine transparente. Il y en avait cinq. Des moteurs en céramique fabriqués dans l'île du Titan, revendus à Narmille pour équiper ses locomotives, puis démontés et attendant là, dans cet entrepôt perdu, un acquéreur éventuel. Quel intérêt de les stocker aussi loin des centres commerciaux ? Il aurait plutôt pensé qu'elle essaierait de les vendre en Sibérienne ou en Africania, alors que dans ce désert qu'était devenue l'Australasienne, personne ne mettrait deux cent mille dollars et plus pour acquérir une de ces merveilles.

Il nota leur numéro d'identification, leurs caractéristiques principales. Puis il retourna vers le convoi tout au bout de la station, et se demanda s'il ne rêvait pas. Le quai d'embarquement était vide, son train avait tout bonnement disparu. Il regarda autour de lui sans y croire, aperçut une lumière dans l'un des wagons de la Traction et alla voir si quelqu'un pouvait l'aider.

Le sous-chef de station le regarda entrer, les yeux ronds, et se gratta la tête quand il raconta qu'il était allé faire un tour parce qu'il ne pouvait pas dormir, et qu'à son retour son train avait disparu.

— Dans ces cas-là, vous savez, le départ n'est pas annoncé puisqu'il s'agit d'un arrêt inattendu,

accidentel. Je ne sais pas quoi vous dire. Il n'y a pas de traintel ici, ni même des compartiments à louer. Je peux vous héberger dans la petite salle d'attente, mais elle n'est pas chauffée. Avec votre Symmons, vous ne risquez pas d'avoir froid. Et puis demain vous avez un train à six heures pour Markett Station.

— Mais je ne veux pas retourner là-bas, je veux aller dans le sud, jusqu'au terminus.

Le sous-chef haussa les épaules :

— Il n'y a rien à voir là-bas et des tas de traîne-wagons se foutent le doigt dans l'œil en espérant y faire fortune. Le réseau s'arrête bien avant le 10e parallèle, comme ça en pleine nature. Il doit y avoir deux ou trois stations comme celle-ci sur le parcours, mais c'est tout.

— Je veux savoir où en sont les travaux avant d'investir dans le coin, répondit Liensun. Il me faut donc continuer le plus loin possible.

— Dans ce cas vous n'aurez pas de train mixte avant demain soir.

— Je ne peux pas embarquer dans un train de marchandises ?

— C'est en principe interdit, mais certains affréteurs sont plus coulants que d'autres. Par exemple si vous voyez le nom de Narmille sur une locomotive, inutile de vouloir grimper dans le convoi. Il y a toujours des agents qui traquent impitoyablement les traîne-wagons et les balancent en pleine solitude. Ce sont des types dangereux.

— Ils craignent tellement pour leur fret ?

— Je ne sais pas. Ils ne s'arrêtent que pour faire de l'huile et de l'eau, c'est tout. Elle possède des entrepôts ici, la Narmille, mais pour du matériel

ferroviaire seulement. Il n’y a pas longtemps on avait dit qu’elle allait créer un centre de stockage pour la poudre d’œufs de goélands, mais il paraîtrait que le projet serait abandonné.

Il dormit quelques heures, déjeuna à la cafétéria où le patron le reconnut. Puis vers deux heures de l’après-midi, le sous-chef de gare, auquel il avait glissé un billet, vint l’avertir qu’un convoi d’une société moins stricte que la Narmille était annoncé. Il put embarquer dans un wagon de marchandises avec le serre-frein auquel il donna dix dollars.

— Moi, si j’étais vous, je descendrais à la prochaine, lui dit cet homme. Le terminus, c’est pas un endroit convenable pour un homme comme vous. Moi-même je ne descends jamais sur les quais pour ne pas avoir d’ennuis. Surtout depuis que ces nouveaux poseurs de voies sont arrivés. Des types pas recommandables, mais qui travaillent dur, paraît-il.

Liensun regretta de ne pas avoir suivi ce conseil, car deux heures après son arrivée au terminus, alors qu’il sortait d’un restaurant crasseux installé dans un wagon à moitié défoncé, on l’assomma sans qu’il ait aperçu ses agresseurs.

CHAPITRE XXIV

Toute une journée, Gus erra dans l'espace à la recherche de ce fœtus de sexe féminin avec une fraise sur l'épaule droite et le cordon ombilical entouré trois fois autour de son ventre. Isaie, depuis l'intérieur du satellite, suivait ses déplacements avec une caméra et l'orientait vers des amas de cadavres divers.

Il avait examiné plusieurs dizaines de petits corps, souvent monstrueux, lorsqu'il retourna dans la sécurité relative du S.A.S. Le docteur l'attendait avec un grog bien chaud qu'il avala d'un trait :

— Il faudra que j'y retourne demain, mais je prendrai mes précautions, je ne déjeunerai pas avant. J'ai cru que j'allais dégueuler à plusieurs reprises. Ce que je fais est terrible.

— Il vaudra mieux que vous y retourniez, dit le docteur, car notre ami Palaga a rappelé et ne nous accorde que vingt-quatre heures de sursis. J'ai dû une nouvelle fois jouer les crétins débiles, imiter ce fou de Faro, pour lui expliquer que le petit bidule lancé dans l'espace, le Lunik, n'en faisait qu'à sa tête. Dites, même avec le compteur de radioactivité, vous

n’avez pas décelé ce petit cadavre ?

— Beaucoup sont radioactifs. Pour des raisons que j’ignore, peut-être parce que jadis les occupants de ce satellite les ont utilisés pour des expériences nucléaires, qui sait ?

Il dut boire de l’alcool pur pour se redonner du courage, mais dormit très mal, et à la fin, il partit à la recherche de Thresa, la trouva dans sa cabine en train de cuver certainement, et la posséda sans qu’elle manifestât de résistance ou de complaisance. Il eut l’impression d’avoir une morte entre ses bras.

Cette fois Isaie lui proposa de sortir le matin et de le remplacer dans l’après-midi. Il faillit accepter, mais eut la crainte que le petit docteur ne bâcle la recherche. Il se balada bientôt en apesanteur au bout d’un câble qui l’empêchait d’aller divaguer dans des zones d’où il ne pourrait plus revenir.

Il tomba sur un groupe de plusieurs enfants mort-nés, puis sur des cadavres de loupés, des dizaines et des dizaines de monstres ahurissants. À la fin, il n’était même plus impressionné mais incrédule, ne comprenant pas comment des scientifiques avaient pu oublier toute dignité jusqu’à élever des embryons obtenus en laboratoires pour en faire des monstres.

Peut-être cherchaient-ils à fabriquer une nouvelle race de sous-hommes assez solides pour travailler beaucoup plus d’heures que la normale, pour très peu de nourriture et de confort ? Il y avait aussi des Roux en quantité, tous ceux qui n’avaient pas supporté leur état et avaient fini par mourir jeunes, avant que d’être expédiés sur la Terre pour la repeupler. Il en retirait l’impression qu’à l’exception

de l’Abominable Postulat, qui prévoyait qu’en aucun cas la Terre ne pourrait être réchauffée, les Ophiuchusiens ne savaient pas trop où ils allaient. Ils entreprenaient une série d’expériences, puis renonçaient à les mener à terme pour entamer une série complètement différente.

À plusieurs reprises, son compteur de radioactivité se manifesta, mais c’était toujours pour rien. Il se rendit compte qu’il n’y prêtait plus tellement attention, et qu’il risquait de passer à côté du petit corps d’enfant transformé en relais de commande pour faire exploser l’axe central du satellite.

Il décida de rentrer se reposer une heure ou deux, et effectua un détour vers une région où il n’y avait pas d’amas important de cadavres mais des déchets de toute nature. Il y avait même une couronne qui tournait autour du S.A.S., faite de centaines et de centaines de corps qui, eux-mêmes, avaient attiré les déchets rejetés par les égouts.

Et son compteur se mit à crépiter tandis qu’il s’approchait d’un amas inattendu de graines de blé avancées. Un véritable nuage de graines de cent mètres cubes au moins. Comme son compteur crépitait, il décida d’y pénétrer. Peut-être que c’était le blé lui-même qui était contaminé, ce qui expliquait qu’on l’ait balancé dans l’espace. Aveuglé, ayant l’impression de traverser un amas de petits animaux, comme ces insectes que l’on conservait dans des zoos, surtout des abeilles qui derrière leur cage vitrée formaient des sortes de comètes animées d’une vitesse folle.

Le fœtus était là, au centre des graines de blé,

recroquevillé sur lui-même, la tête en bas. Le compteur de radiations s'affola, mais Gus constata qu'il n'y avait rien de trop dangereux. Il ne pouvait autopsier le petit corps dans ce nuage qui voilait sa vision. Il l'attacha à l'aide d'une corde et, le tirant derrière lui, sortit non sans mal des milliards de graines de blé tournoyant sur elles-mêmes.

Il se rapprocha du sas mais la voix du petit docteur Isaie lui parvint dans les oreilles :

— Vous l'avez trouvé ?

— Oui, le signalement correspond. Il a une fraise sur l'épaule droite et le cordon fait bien trois fois le tour de son ventre.

— Alors je vous interdis de l'amener ici. Le Bulb vient de m'avertir. Il s'est brusquement souvenu que le cadavre était piégé, et que lorsque vous l'ouvrirez, il risque de vous exploser dans les mains. Ces salauds d'Aiguilleurs avaient prévu même ça !

CHAPITRE XXV

De retour dans l'île du Titan, Farnelle dut ronger son frein. Les réparations sur l'ancien charbonnier durèrent plus que prévu, la roue à aubes devant être complètement démontée pour être rééquilibrée. Elle comptait les jours, redoutait que son départ ne puisse avoir lieu avant une semaine au moins. Seule consolation, Gdami, son fils, avait enfin accepté de l'accompagner. Il faisait une fixation amoureuse sur Zabel qui s'en trouvait très gênée. Pour aider Farnelle à convaincre l'enfant, elle avait consenti à se montrer affectueuse avec le petit métis, mais sans jamais prêter à équivoque. Mais lui, avec sa nubilité précoce, manifestait clairement son désir d'aller plus loin.

Le Kid était très satisfait des marchandises qu'elle avait rapportées de China Voksal. Beaucoup d'aliments de première nécessité, des machines, des serres, quelques couples d'animaux d'élevage, et aussi toute une fonderie de gras de phoque ultramoderne qui devait être installée dans l'île de glace.

— Nous avons réfléchi à ces deux roues à aubes,

lui dit Farnelle, et avec Ann Suba et Zabel, nous regrettons qu'on n'ait pas choisi la solution d'une roue unique installée à l'arrière. La coordination des deux roues latérales est difficile à obtenir par grosse mer, et encore nous n'avons jamais rencontré de grosses tempêtes.

— Malheureusement nous ne pouvons tout modifier tant que le cargo de Lien Rag n'est pas en état de naviguer. Et comme il ne fera que mille tonnes, nous devrons nous contenter du *Rewa* tel qu'il est, de nombreuses années encore.

— Tharbin estime que Lafitte réussira à lancer un de ses propres cargos avant un an. Je lui ai alors fait remarquer que nous possédions l'exclusivité du commerce avec la Panaméricaine pour tout le Pacifique, mais ça ne l'a pas tellement agacé. Ce qui le contrarie, par contre, c'est l'alliance de Jdrien avec les Hommes-Jonas pour lutter contre la Guilde des Harponneurs.

— Vous lui avez précisé, pour le Pacifique ?

— Ce sont les termes du contrat, non ?

— Effectivement, mais d'après les renseignements que je possède, le passage de Drake, au sud du cap Horn, est libre de glace, et Magellan Station pourrait très bien accueillir des cargos avec quelques aménagements sommaires. Tharbin est bien capable de faire du commerce avec la Panaméricaine par ce subterfuge. Et même je le soupçonne de voir plus loin, d'envoyer ses cargos faire le plein en Antarctique avant de poursuivre leur route vers Magellan Station.

— Il aurait donc des relations secrètes avec la Guilde ?

— Je ne sais pas. Le Consortium est puissant et peut très bien avoir reconstitué un système de relais radio pour communiquer avec cette Guilde, en attendant de le faire commercialement.

— Pourquoi auraient-ils envoyé l'*Indépendance* avec Liensun à bord pour espionner les Harponneurs ?

— Parce que Tharbin est un homme d'affaires qui ne s'emballe jamais sur des on-dit ou des promesses faites par radio, par exemple. Il voulait avoir la preuve matérielle que la Guilde exploitait le plus grand troupeau de baleines du monde, savoir quelles quantités elle pouvait stocker chaque jour, si son organisation était rigoureuse ou bien s'il s'agissait d'un bluff. Liensun, d'après ce que vous me dites, a fourni les photographies, les films qui prouvent que la Guilde peut devenir très vite la plus riche Compagnie du monde. Tharbin a feint de s'indigner, a déclaré qu'il fallait tous s'unir pour combattre l'Antarctique, mais désormais il jouera le double jeu.

— Mais puisqu'il ne pense pas posséder de cargos avant un an ? De plus le trajet sera plus long jusqu'à Magellan Station. Il ne pourra faire que quatre voyages par an tout au plus, alors que nous pouvons, nous, en prévoir six avec dix mille tonnes. Soixante mille tonnes d'un côté contre quelques milliers pour le Consortium.

— Tharbin ne ravitaillera plus l'Australasienne, il nous laissera le faire, mais il vendra son fuel-baleine pour acquérir de la technologie panaméricaine. Il introduira les Harponneurs dans le sud de l'Australasienne. La Guilde cherchera à me

nuire parce qu'elle me hait, et elle essayera de s'emparer de Titan. Qui vous dit que Tharbin ne bluffait pas en vous disant que Lafitte ne pourrait pas lancer ses cargos avant un an ? Vous avez vous-même été surprise que la voie ferrée chinoise atteigne le littoral et qu'on soit en train de la quadrupler. Moi je pense que d'ici trois mois les cargos seront assemblés, peut-être même quand vous reviendrez de l'île de glace.

— Je suis surprise de ne pas avoir rencontré Liensun. L'*Indépendance* était à nouveau au service de Songe, l'*Asia* était en mission ailleurs ainsi que l'*Avenir Radieux*. Mais Liensun ne commandait aucun de ces dirigeables.

— Serait-il en disgrâce parce qu'il a été trop alarmiste avec ses documents sur l'Antarctique ? Il est possible que Tharbin ne veuille pas que les photographies et le récit de ce garçon soient divulgués.

— Il n'y avait pas que lui. N'oubliez pas Songe et tout l'équipage de l'*Indépendance*.

Les essais du *Rewa* eurent lieu cinq jours plus tard, mais ne se révélèrent pas aussi satisfaisants qu'on l'espérait, et il fallut encore quarante-huit heures de travail intensif pour que la roue à aubes tourne normalement. Et le *Rewa* quitta le port en direction de l'est, profitant de bonnes prévisions météo pour les trois jours à venir. Outre l'usine de raffinage de fuel-phoque, le cargo emportait des moteurs en céramique de plusieurs types, avec des pièces de rechange, une cargaison de riz, de la laine, une nouvelle fabrication de Titan, des éléments d'ordinateur photoniques ultrarapides.

Dès le cinquième jour, pour éviter la tempête qui arrivait du sud, le *Rewa* dut se dérouter vers le nord-est et, d'après le relevé de leur position par Ann Suba, il allait passer à proximité de l'île Christmas où Lien Rag et elle avaient failli être assassinés par l'espèce de révérend qui dirigeait la population.

— Soyez sur vos gardes, recommanda-t-elle, ces gens-là sont très soucieux de cacher leur existence, et pour préserver leur solitude seraient capables de faire sauter le *Rewa*.

Mais ils passèrent au large dans la queue de l'ouragan et les embruns, qui élevaient autour de l'île une barrière liquide, les masquèrent durant la demi-journée où ils auraient pu être aperçus. Malgré les craintes de Farnelle, les roues à aubes résistèrent aux forces énormes de la mer et du vent, et lorsque l'océan devint plus paisible, elle nota avec satisfaction que l'ex-charbonnier soutenait une vitesse supérieure de quelques kilomètres sur celle d'autrefois.

En une journée il gagnait ainsi quelque cent kilomètres, ce qui n'était pas négligeable.

CHAPITRE XXVI

Lorsqu'il se réveilla, il était dans un compartiment de vieux wagon mal isolé et, à la place de la porte coulissante, il aperçut une grille, mit quelques minutes avant de réaliser qu'il se trouvait dans une cellule de prison, mais aucun bruit de bogies ne lui parvenait. Son wagon était immobilisé. Il avait toujours sa Symmons, heureusement, mais on l'avait dégrafée pour le fouiller, lui prendre ses papiers et son argent.

Lorsqu'il réussit à se mettre debout, il tâta son crâne, y découvrit une plaie qui saignait encore. Il referma sa combinaison et commença à attendre. Pourtant au bout d'une demi-heure il s'impatienta et appela.

Un gros type enfoui dans un manteau de fourrure, le visage protégé par une cagoule, arriva d'un pas lourd et commença de cogner sur les barreaux pour le faire taire. Il se servait d'une longue matraque que Liensun regarda avec suspicion, pensant qu'on l'avait assommé avec ce bidule.

— Du calme, vous ! Les charges qui pèsent

contre vous sont lourdes et vous avez intérêt à vous tenir tranquille.

— De quoi suis-je accusé ?

— D'ivresse sur le chantier, ce qui est interdit par le règlement, et d'avoir tenté de saboter un aiguillage.

— Vous appartenez à une police officielle de Compagnie, aux F.F.I. ?

— Fermez-la.

— Attention, dit Liensun, je représente le Consortium des bonzes, et s'il m'arrive quoi que ce soit, vous aurez à en répondre devant le président Tharbin en personne.

L'homme le regarda d'un air stupide, haussa les épaules et tourna les talons.

— Je veux boire quelque chose de chaud et manger, lui cria Liensun pensant que l'espèce de policier ne l'entendait pas, mais un peu plus tard il revint avec une lavasse de café tiède et deux beignets graisseux qui empestaient l'huile de phoque.

— Vous avez dit quel nom, tout à l'heure ?

— Tharbin… Le président du Consortium des bonzes.

— Tharbin, Concession des bronzes ?

— Non, Tharbin du Consortium des bonzes.

Il dut le lui faire répéter trois fois pour que le tout soit correctement enregistré dans le cerveau à moitié détérioré de cet ancien traîne-wagon. Liensun n'avait plus aucun doute sur l'homme. Il savait reconnaître les anciens clochards ferroviaires essayant de se reconvertir dans la société normale. La plupart s'étaient défoncés à l'alcool tiré du

glycogène extrait du foie des phoques, distillé après fermentation avec des levures, ce qui donnait une boisson explosive qui détériorait les neurones en quelques mois.

Finalement il dut répéter ces différents noms avec application car un autre bonhomme, un grand au regard lucide celui-là, arriva peu après :

— Vous travaillez pour le Consortium ?

— Je suis en mission pour cette société afin d'étudier les possibilités d'investissement dans la région. Qui êtes-vous ?

— Lieutenant Marson de la police Narmille, chargé d'un secteur du chantier en cours. Vous étiez en état d'ébriété quand on nous a signalé votre présence sur un aiguillage en cours de montage que vous avez en partie détruit. Vous aurez une caution à payer à la Société Narmille, mais vous pourrez quitter cette cellule.

— Je voudrais passer quelques jours ici pour mon travail, répondit Liensun qui n'avait nullement envie de contredire ce lieutenant, qui, au demeurant, paraissait sincère. On avait dû l'assommer, répandre de l'alcool sur lui après avoir démoli cet aiguillage et avant de prévenir la police privée de Narmille.

— Je ne pense pas qu'une fois la caution payée vous soyez autorisé à séjourner dans le coin, répondit le lieutenant.

— Communiquez un rapport sur moi et mon accusation à voyageuse Narmille, nous sommes en relations d'affaires et elle acceptera certainement que je séjourne ici.

— Je vais voir ce que je peux faire. Je vais vous rapporter vos papiers et votre argent et vous pourrez

déjà payer votre caution.

— Quel juge l’a établie ?

— Il n’y a pas d’instances judiciaires ici, et ce sont les Aiguilleurs qui supervisent tout, les travaux, la sécurité, et tout ce qui concerne le chantier.

Une heure plus tard il dut signer un chèque de dix mille dollars pour pouvoir quitter sa cellule. Cette somme entamait sérieusement son crédit bancaire.

— Maintenant, dit Marson, vous devez vous rendre sur le quai d’embarquement où un rapide mixte doit partir d’ici trois heures. Si j’ai la réponse de voyageuse Narmille, vous trouverez un compartiment dans le seul traintel du coin. Inutile de vous prévenir, ce n’est pas le grand confort et même c’est un endroit tout juste acceptable, mais malheureusement il n’a pas de concurrence.

— Et si vous ne pouvez pas toucher la voyageuse Narmille ?

— Vous devrez quitter le chantier. Il serait imprudent de ne pas vous soumettre à cette décision prise par le maître Aiguilleur local, Kly. C’est un homme qui ne plaisante jamais et qui serait capable de vous enchaîner pour vous contraindre à repartir d’où vous venez, sans parler des poursuites qu’il engagerait contre vous. Veuillez dire au Consortium et au bonze Tharbin que je ne suis pour rien dans toute cette histoire, et que je me suis efforcé de la résoudre au mieux en toute équité, mais ici ce sont les Aiguilleurs qui commandent.

Une petite draisine le conduisit dans le wagon d’attente et deux policiers de la Narmille restèrent avec lui. L’un d’eux, de temps en temps, allait

acheter du thé bouillant et en rapportait pour Liensun. C’était le lieutenant Marson qui leur avait recommandé de se montrer courtois envers le prévenu.

— Dans une demi-heure, voyageur Liensun, votre train mixte viendra se constituer sur ce quai. Si le lieutenant n’a rien reçu du siège social de la Narmille, nous devrons vous demander de bien vouloir acquérir votre billet et de rejoindre votre place.

— Je n’ai pas l’intention de m’opposer à vous, dit Liensun qui commençait à perdre toute confiance en Narmille.

Il suffisait à cette femme d’affaires de ne pas retourner dans ses bureaux de la journée pour qu’il soit expulsé du chantier. C’était très maladroit, très révélateur qu’un mystère entourait la construction de ce réseau, mais Narmille redoutait tant le Consortium qu’elle préférait commettre une stupidité plutôt que de laisser Liensun fouiner dans le coin.

CHAPITRE XXVII

Jdrien rejoignit la Solina de Hiel dans la nuit. Une dizaine d'Hommes et de Femmes-Jonas se trouvaient déjà dans l'œuf dorsal de la baleine. Ils attendaient de lui des explications sur la géographie et le fonctionnement du complexe baleinier de la mer de Davis. Lorsqu'au réveil ils avaient découvert ces milliers de baleines, ils n'en avaient pas cru leurs yeux. Jamais pareil troupeau ne s'était retrouvé réuni en un seul endroit, même au temps des amours, même lorsque les femelles mettaient bas.

Ce spectacle les troublait, leur laissait un malaise, et ils écoutèrent Jdrien avec attention.

— Nous sommes dans la mer de Davis, au nord de l'Antarctique, approximativement sur la longitude de 96 pour une latitude de 68 environ. L'abondance du plancton et du krill explique la présence de cette énorme concentration de baleines. En fait le mot abondance est même insuffisant. La nourriture forme des amas considérables que les cétacés peuvent avaler, sans faire l'effort de plonger ou de chasser. Une telle densité est inexplicable.

— Nous sommes en train d'analyser ce plancton

et ce krill, lui dit Hiel. Nous espérons avoir des résultats d'ici demain. Nos Solinas disent que cette nourriture est d'excellente qualité, quoique d'un goût légèrement différent de ce qu'elles connaissaient jusqu'ici. Mais avec le réchauffement, il est possible que la nature de ces aliments ait quelque peu changé.

— Maintenant je dois vous expliquer comment fonctionne la Guilde des Harponneurs pour l'organisation de la chasse. Juste en face de nous il y a de hautes falaises de glace, de la banquise, mais aussi des glaciers, et bien que difficile à repérer à cette distance, un goulet pénètre à travers ces falaises, donnant accès à une sorte de petite mer intérieure où les baleines, entraînées par leur curiosité naturelle, vont à la découverte, pénétrant dans le piège, dans la nasse qui va se refermer sur elles. La Guilde a un système perfectionné pour boucher complètement la sortie du goulet. Un iceberg mû électriquement par des treuils se met en place en quelques minutes. Il est conçu de telle façon qu'il ne laisse aucune possibilité de plonger pour passer en dessous. Voilà comment chaque jour des centaines de baleines se trouvent prises. Pour les chasser, les Harponneurs disposent d'un bateau armé de harpons puissants. Ce bateau n'est autre que le corps d'une baleine naturalisée. Ainsi ils peuvent s'approcher de leur victime et frapper à coup sûr. Je suis à peu près certain, bien que nous ne l'ayons pas observé, que cette fausse baleine peut attirer les autres dans le piège par des ultrasons ou des chants.

— Nous le saurons très vite, dit une des femmes présentes. Il suffira de noter les échanges entre nos

Solinas et le troupeau. Nous avons déjà commencé à étudier leur dialogue. Nos amies se sont étonnées du grand nombre de baleines, et on leur a répondu que la nourriture était si abondante qu'on ne pouvait plus vivre ailleurs, où d'ailleurs plancton et krill disparaissaient progressivement.

— Ensuite les baleines sont halées sur des glissières spéciales et découpées par des bouchers. Le lard est envoyé d'un côté, la viande de l'autre ainsi que les viscères importants, les intestins. Le contenu de ceux-ci est aussi récolté pour servir d'engrais ou finir dans les digesteurs à méthane, comme tous les déchets.

— Que proposez-vous ? lui demanda quelqu'un. Il faut arrêter ce massacre, mettre le système en panne le plus longtemps possible, pendant que nous effectuons des prélèvements de toute nature. Il ne suffit pas d'analyser la nourriture, nous avons besoin de comprendre comment est l'eau de cette mer de Davis, pourquoi on ne trouve plus de krill et de plancton dans les autres mers.

— Depuis que j'ai visité clandestinement ce complexe fantastique, il y a des mois, j'ai eu le temps de réfléchir, de peser le pour et le contre. Je pense qu'il faut commencer par l'iceberg qui ferme le goulet à la demande. La mer intérieure n'est pas naturelle mais artificielle, créée par la Guilde. Il s'agit de deux digues très hautes qui se rejoignent mais en se chevauchant, ne laissant qu'un goulet de trente mètres. Cette disposition empêche que l'on repère l'entrée, même à faible distance. Il faut être carrément dessus pour la soupçonner. La mise en place de l'iceberg n'est pas aussi facile qu'on

pourrait le penser. Il faut des treuils, des câbles placés en travers de la passe, des ouvriers, et l'opération doit être rapide pour ne pas donner l'éveil aux baleines déjà emprisonnées. Les autres restées dans la zone libre s'imaginent que la banquise s'est refermée, comme cela se produit naturellement, et s'en vont tranquillement manger sans plus se préoccuper de ce qui se passe derrière les hautes digues ressemblant à des falaises. Il faut saboter l'iceberg, mais il ne suffit pas de rompre les câbles, de détruire les treuils, car la Guilde dispose d'une montagne de matériaux et peut réparer les dégâts en quelques jours. Nous aurions sauvé quelques centaines de baleines et le massacre reprendrait de plus belle. Ils forceraient même la cadence pour rattraper le temps perdu.

— Ne faudrait-il pas avant tout détruire cette fausse baleine qui trompe ignominieusement nos amies ? demanda quelqu'un.

— Ça ne servirait à rien, à partir du moment où le piège sera détruit. Je propose de mettre le feu aux installations du complexe. Sur des kilomètres carrés le raffinage du lard finit par recouvrir le sol d'une couche épaisse de gras. La glace, protégée par des nappes de plastique, en est quand même saturée. L'air est visqueux à force d'amasser des particules d'oléine. Les wagons des bureaux, des ateliers, les wagons-restaurants, les wagons d'habitation baignent dans le gras, et il suffirait d'un rien pour que tout s'enflamme. Mais comme il n'y a que de l'huile de baleine difficile à embraser, la Guilde n'a pas pris de mesures draconiennes de sécurité. Il y a bien une centrale électrique qui brûle de l'huile pour

fournir l'énergie nécessaire au complexe, et elle se trouve dans une zone protégée. Même si elle brûlait, le feu ne se communiquerait pas.

— Comment voulez-vous mettre le feu à ce maudit tas de gras ? Il faudrait répandre une matière volatile qui permettrait d'embraser le tout.

— Avez-vous réfléchi aux morts que vous allez provoquer ? Si tout s'embrase, qui pourra s'échapper de cet enfer ?

— Lorsque l'incendie débutera dans une zone déserte, les ouvriers, tout le personnel, ne chercheront pas à lutter puisque le matériel adéquat n'existe pas. Ils devront abandonner la proie aux flammes, essayer de fuir avec les convois en partance ou se réfugier sur la glace non imprégnée.

— Où trouverez-vous une matière volatile et à quoi pensez-vous ?

— À un produit dérivé du pétrole : l'huile minérale. Il y a au large de la colonie des phoques, plus à l'est, un pétrolier ancien qui repose par plusieurs dizaines de mètres de fond. Il semble qu'une partie de ses soutes soit encore intacte. Ce pétrolier était maintenu à l'air libre du temps de la banquise, mais avec le réchauffement, la rouille l'a attaqué très rapidement et il a fini par s'enfoncer sous les eaux. Ce sont les tribus riveraines qui m'ont rapporté ce fait. Vos Solinas sont capables de plonger bien plus bas, et je sais que vous pouvez vous-même nager longtemps sous l'eau, le temps de prélever une quantité suffisante de kérosène. Ce pétrolier alimentait jadis un aéroport installé dans le coin.

— Si nous perçons une soute, nous

provoquerons une fuite qui polluera toute la côte et tuera les phoques.

— Ce pétrolier ravitaillait non seulement l'aéroport important, mais aussi de petites bases d'exploration polaires, et livrait du fuel et du kérosène par bidons faciles à manutentionner. Ne pouvant accoster, le pétrolier était déchargé par de petites barges. Nous avons retrouvé deux ou trois de ces bidons mais ils ne contenaient que du fuel. Or nous avons besoin de liquide très inflammable.

— Combien de bidons ?

— Quatre au moins, à répandre en différents endroits.

— Comment les transporter jusqu'au complexe ? demanda Hiel. Il y a des kilomètres à parcourir.

— En fait la Solina ou les Solinas qui les transporteront devront pénétrer dans le goulet et dans le piège. Celui-ci est ouvert largement la nuit, pour que les baleines viennent tranquillement flotter dans cette eau très calme, alors que dehors la mer est presque toujours agitée. Nous devrons nous glisser avec elles et dans la nuit débarquer nos bidons. Nous utiliserons la technique des Roux pour les tirer jusqu'aux endroits choisis en les posant sur des peaux de phoques. Elles glissent très bien sur la glace.

Il y eut un silence profond, éloquent, et Jdrien ressentit profondément l'inquiétude de tous ces gens-là. Leurs cerveaux émettaient des ondes d'angoisse faciles à capter.

— Je sais que c'est excessivement dangereux et que nous sommes à la merci d'une fantaisie de la Guilde, qui pourrait fermer le goulet dans la nuit. Je

pense qu'ils préfèrent opérer durant les heures où le jour est le plus intense, car la mise en place du faux iceberg est assez ardue. Mais on ne peut jamais prévoir.

— Il faudrait surveiller l'endroit quelque temps pour avoir une certitude, dit Hiel, mais pendant ce temps des centaines de baleines seront sacrifiées et nous allons déjà perdre pas mal de temps pour récupérer les bidons de ce kérosène. Ne pourrait-on pas rendre le bateau camouflé en baleine inutilisable ?

— Je crains de donner l'alerte, dit Jdrien. Mais on peut effectivement y songer.

— Le bateau harponneur en panne, ils devront laisser le goulet ouvert, de crainte d'un engorgement.

Il fut décidé que dès la nuit prochaine un groupe d'Hommes-Jonas conduits par Jdrien essayerait de saboter le fameux bateau. Une Solina désignée au sort pénétrerait dans le goulet. Jdrien avait accepté cette expédition avec regret, craignant que dès lors la Guilde ne se méfie. Contrairement à ce que pensaient Hiel et ses amis, les Harponneurs étaient parfaitement renseignés sur les Solinas, sur les Hommes-Jonas. Eux n'allaient pas répétant que les baleines volantes, les baleines vivant en symbiose avec une race d'hommes, n'étaient que des légendes, des contes à dormir debout pour les enfants. Ils avaient étudié ces phénomènes, avaient même dû abattre quelques baleines volantes pour étudier leur corps, le disséquer. S'ils découvraient que leur bateau avait été saboté ils sauraient qui accuser et se tiendraient désormais sur leurs gardes. Le temps que

le navire soit réparé.

— Vous n'avez pas l'air très satisfait, lui dit Xave quand il rejoignit le corps d'Ehvoule à la fin de la réunion.

— Je suis inquiet. Il faut que nous trouvions un moyen de laisser croire à un accident fortuit. Je pensais à un câble s'entortillant autour de l'hélice, mais ce n'est pas très convaincant.

— Pourquoi pas une voie d'eau ? Vous nous avez dit que la coque du bateau n'était autre que la peau naturalisée d'une baleine ? Pourquoi ne pas imaginer qu'un orque affamé a voulu dévorer cet animal mort. Je vais vous montrer quelque chose.

Il disparut et revint avec une poignée d'objets blancs comme de l'ivoire :

— Voici des dents d'épaulard. Celui-là avait attaqué Ehvoule mais celle-ci s'est bien défendue et nous l'avons aidée. Nous avons réussi à tuer l'épaulard et nous lui avons pris ses dents. J'avais l'intention d'en faire un collier mais je n'y ai plus pensé.

Jdrien prit les dents acérées et les fit sauter dans sa main avec un sourire satisfait.

— C'est exactement le genre d'accident que je cherchais. Un épaulard vorace qui croit trouver une baleine endormie et la bouffe en partie.

— Attention, car l'épaulard ou l'orque n'attaque en principe que la tête de la baleine pour lui bouffer les lèvres. Mais il peut se laisser aller à mordre juste en dessous, ce qui expliquera qu'il y laissera ses dents. Disons que ce sera un vieil orque qui commence à se méfier des baleines en pleine forme, et choisit de s'attaquer à celles qui lui paraissent en

mauvais état. Il faudra jaunir ces dents, les enduire de sang et d'un peu de chair pour donner vraiment le change. Pour obtenir une bonne voie d'eau je vous prêterai un couteau en os qui m'appartient et qui déchiquettera plus qu'il ne coupera. Mais si la bête est naturalisée, c'est-à-dire artificiellement durcie, vous risquez d'avoir quelques difficultés.

Vers minuit Jdrien embarqua avec son équipe à bord d'une Solina jeune, réputée pour son habileté à se faufiler dans les endroits les plus difficiles. Elle pouvait naviguer sous l'eau très longtemps et possédait un sens de l'orientation parfait. Pourtant, lorsqu'elle plongea pour franchir le goulet du piège et qu'ils éteignirent les lumières intérieures, leur poitrine se serra.

CHAPITRE XXVIII

Le retour vers Markett Station fut encore plus long que l'aller, le train mixte étant souvent immobilisé sur des voies de garage pour laisser le passage à des trains de matériel. Liensun avait regardé ses compagnons de voyage avec suspicion, certain que les Aiguilleurs ne le lâcheraient pas sans attacher une ombre à ses pas. Il s'installa dans sa couchette, essaya de dormir, mais vers trois heures se leva, attiré par des chuchotements et des rires. Dans un compartiment, tout au fond du wagon, le chef de train avait installé un bar clandestin, y vendait de la bière, des alcools et même de la nourriture à un prix qui scandalisa Liensun. Pourtant il se paya un verre de bière très forte et un sandwich au poulet qui ne sentait pas trop le poisson. Tous les élevages utilisaient soit la poudre de poisson, soit la farine d'œufs de goélands pour nourrir leurs volailles.

Il y avait là une douzaine de bonhommes et deux femmes assez flétries qui disparaissaient parfois avec des buveurs. Expulsées du terminus pour avoir causé du scandale, elles continuaient leur métier

sans trop se lamenter.

— Moi, vous savez ce que j'ai fait ? dit son voisin, un petit homme si gros qu'il menaçait de faire craquer sa combinaison isotherme de troisième choix. J'ai eu le tort d'avoir un bon copain qui racontait des tas de blagues à tout le monde. À la fin il paraît que les responsables ne pouvaient plus le supporter. Ils l'ont arrêté pour un vol qu'il n'avait pas commis et l'ont expulsé. Depuis je n'ai plus eu de ses nouvelles et je ne sais même pas ce qu'ils en ont fait réellement. Voilà que la semaine dernière, alors que j'avais bu un coup de trop, je me mets dans l'idée de partir aux nouvelles. Je connaissais le lieutenant Marson de la Narmille Police, un type régulier, et lui non plus ne savait rien et m'a orienté vers la police des Aiguilleurs, en m'assurant que c'étaient eux qui s'étaient occupés de mon copain. Ça m'a quand même refroidi. La police de Kly, le maître Aiguilleur qui dirige le chantier, c'est une bande de sales types qui ne reculent devant rien. Ils peuvent tabasser un bonhomme à mort. Il y a eu des dizaines de disparitions sur le chantier. Malgré ma cuite je n'ai pas insisté, mais voilà que le Kly il a dû apprendre que je me souciais de son copain et qu'il m'envoie un bonhomme sans uniforme, un type même sympa, quoi. On a bu un coup ensemble et il m'a demandé pourquoi je me faisais du souci pour mon copain qui avait décidé de se rendre en Africania. Et là-dessus il essaye de me faire raconter les mêmes blagues que mon copain, pour voir si je les avais retenues. Il y en avait deux ou trois pas piquées des vers.

Liensun écoutait d'une oreille distraite, aurait

souhaité être seul pour boire tranquillement une autre bière, avec un verre de vodka dedans pour trouver plus facilement le sommeil. Il avait somnolé une partie de l'après-midi dans ce fichu train, et maintenant qu'il fallait vraiment dormir il n'y arrivait pas. Il changea de place mais le petit gros le suivit.

— En quelque sorte c'étaient pas des blagues qu'il racontait, mon copain. Il inventait des trucs si forts que parfois on l'envoyait se faire voir. Un jour il nous a dit que sur la Banquise, je parle de la Compagnie de la Banquise, il avait vu des baleines volantes. Non mais, vous vous rendez compte, des baleines de quelques centaines de tonnes en train de batifoler dans les airs comme les goélands ? Bien sûr que personne ne mordait mais quand même c'était amusant, ça nous faisait rêver. Et la dernière fois, il nous a sorti qu'il avait vu une croix qui se baladait dans le ciel. Pourtant c'était pas un de ces mystiques de Néo-Catholiques, enfin je ne crois pas. Il m'a parlé d'une croix qui volait dans le ciel avec un bruit de moteur.

Liensun vida la moitié de son verre. Cette histoire l'agaçait et pourtant il y avait dans le ton du bonhomme un élément qui prouvait sa sincérité. Il avait réellement entendu son copain parler de cette croix volante.

— C'était peut-être un dirigeable ?

— Non, on commence d'en voir quelquefois… Moi qui vous cause, je n'en ai aperçu que deux et encore il a fallu qu'on me dise ce que c'était, car sur le fond du ciel gris ils ressemblaient à des nuages de vapeur. Mon copain, c'était une croix volante, et

tous les Néo-Catholiques du chantier qui commencent à venir l'écouter et à lui poser des questions. Eux ils voyaient dans cette apparition un signe de Dieu les avertissant d'une future catastrophe. Ces gens-là, ils ne pensent qu'à ça, que tous les trucs un peu bizarres c'est signe d'un malheur à venir, jamais un bonheur. Ils m'emmerdent. Si vous saviez comme ils m'emmerdent à vouloir à toute force me gâcher ma vie. Une vie qui, si les statistiques sont justes, devrait s'achever d'ici une dizaine d'années puisque j'ai trente-huit ans. Alors je voudrais bien qu'ils me foutent la paix. D'ailleurs mon copain il insistait pour dire que la croix avait des moteurs, et qu'un bon Dieu si puissant n'aurait pas eu besoin d'eux pour faire voler son symbole dans les airs, pas vrai ? Il a même dit que la croix, elle s'est posée pas très loin de l'endroit où il se trouvait. Mon copain, je ne sais pas si je vous ai dit qu'il s'appelait Ganava… Il était ouvreur. Vous savez ce que c'est qu'un ouvreur ? C'est un type qui s'en va avec un traîneau et des chiens planter des jalons sur le futur tracé du réseau. C'est assez récent. Autrefois les Aiguilleurs et la CANYST interdisaient l'utilisation des traîneaux et des chiens, mais il faut reconnaître que c'est rudement pratique. Et mon copain Ganava il avait fait ça toute sa jeunesse dans le Grand Nord panaméricain. Il savait vivre dans la solitude avec ses chiens et dans son igloo. Il restait parfois la semaine sans revenir, et comme il était payé quatre fois plus que nous, il faisait une de ces foires ! C'est comme ça qu'il finissait par raconter ces blagues, mais j'ai l'impression que celle de la croix volante ne

lui a pas porté bonheur. Les Aiguilleurs et maître Kly ont dû penser qu'il allait soit choquer, soit enthousiasmer tous les Néo-Cathos du coin, ce qui provoquerait forcément des troubles, et pour le moins un ralentissement dans le travail, et les Aiguilleurs ils n'aiment pas trop ça. Alors ils l'ont arrêté puis expulsé. Il avait pourtant vu la croix qui se posait sur la glace là-bas au sud, et même qu'un bonhomme est descendu, un type énorme, un géant pour tourner autour de cette chose. Ganava se trouvait assis devant son igloo à soigner un de ses chiens blessé et l'autre ne l'a pas vu, a dû penser que c'était une congère dans le lointain. Le type a dû bricoler quelque chose puis il est remonté dans sa croix et a disparu en direction du sud… Mais au sud il n'y a pas grand-chose à ce qu'on dit. Peut-être quelques stations d'avant le réchauffement, où survivent des rescapés qui attendent avec impatience le rétablissement du réseau, mais il n'y a rien à glander de bien.

Liensun termina son verre et lui proposa de remettre ça. Mais le petit gros secoua la tête :

— J'ai assez bu pour ce soir et je vais aller me coucher. On va encore passer quelque temps dans ce train car le retour sur Markett Station est toujours très lent. Ça ne s'améliorera vraiment que vers l'ancien réseau des Maldives, dans deux ou trois jours, et nous aurons le temps de nous offrir des tournées.

Il expliqua en chemin qu'il avait sa couchette dans le compartiment qui suivait celui de Liensun.

— Bonne nuit. Demain, si vous voulez du vrai café, retournez là-bas, mais préparez vos dollars. Le

chef de train a l'intention de faire rapidement fortune dans ce putain de train mixte.

Au moment de pénétrer dans son compartiment, Liensun se retourna pour lui demander son nom, mais le petit gros avait déjà disparu dans le sien et il pensa qu'il le reverrait le lendemain matin pour le lui demander. Il n'était pas très excité par cette histoire de croix volante avec des moteurs. Les gens voyaient des tas de choses dans le ciel ou sur la banquise. Les hallucinations étaient fréquentes dans ces régions inhumaines, et puis il y avait toujours des individus dotés d'une imagination extravagante.

Il dormit assez bien grâce à la bière-vodka et le lendemain alla prendre son café avec des beignets. Il espérait voir le petit gros mais la journée passa sans qu'il l'ait seulement aperçu. Il se renseigna dans le compartiment voisin et une femme, qui découpait des lanières de phoque séché, lui répondit qu'elle n'avait pas vu le petit gros depuis le matin. Un type qui rentrait émit l'hypothèse qu'il était descendu dans l'une de ces petites stations où leur convoi stationnait des heures.

— Il n'avait pas envie d'aller au nord, et devait espérer trouver du boulot dans une de ces stations minables où on se gèle le cul et où on bouffe que du phoque.

Liensun retourna au bar clandestin, quelque peu songeur. Il ne savait même pas le nom du petit gros qui racontait une étrange histoire de croix volante. Avec des moteurs.

CHAPITRE XXIX

Lorsqu'il se fut débarrassé de son scaphandre, Gus saisit soudain le docteur Isaie à la gorge et commença de l'étrangler. Il hurlait avec une rage accumulée depuis des heures :

— Parce que vous êtes un grand trouillard vous m'avez laissé dans le vide avec l'oxygène qui manquait, parce que j'avais ramené ce fœtus à proximité. Des milliers de fois ce petit cadavre est venu buter contre la carcasse du satellite, des milliers de fois il aurait pu exploser, mais parce qu'une fois encore je l'amenais vous vous êtes bouclé à l'intérieur, et il a fallu que mon visage devienne bleu sous l'asphyxie pour que vous consentiez à me laisser entrer, espèce de fumier. Est-ce que c'est bon d'être étranglé, est-ce que ça vous fait jouir, sale avorton ?

— Arrête, hurla Thresa qui entrait dans le sas, il va mourir. Arrête où je fais le vide dans le sas.

D'une poussée brutale il envoya le petit médecin contre la cloison, se tourna vers la fille :

— Toi, fous le camp, va te soûler et fiche-nous la paix !

Affalé contre la cloison, assis les jambes écartées, les yeux révulsés, la respiration sifflant dans des poumons qui semblaient ne plus vouloir se déplisser, Isaie paraissait mal en point.

— Il faut lui faire le bouche-à-bouche, cria Thresa en se précipitant.

— C'est ça, toutes les occasions sont bonnes pour toi, hein ?

Il sortit du sas, pénétra dans la salle de contrôle et se laissa tomber sur le siège mobile. Presque aussitôt l'écran du Bulb s'éclaira et les mots apparurent.

— Bravo. Vous vous en êtes bien tiré. Le fœtus ira se perdre dans l'espace avec sa pile atomique et sa charge explosive. Vous l'avez neutralisé en tant que réémetteur-relais de ces criminels installés en bas sur cette Terre que je ne connais pas.

Gus ne réagit pas tout de suite, tant il était fatigué. Son cerveau enregistra les paroles du Bulb mais n'en découvrit le sens que plus tard.

— Comment savez-vous qu'il est neutralisé ? J'ai trouvé l'antenne, j'ai déconnecté comme j'ai pu l'alimentation, tout ça en croyant à chaque seconde qu'il allait m'éclater au nez, avec ce salaud d'Isaie qui n'acceptait pas d'ouvrir le sas tant que je n'en aurais pas terminé avec le fœtus, et vous, tout malin, vous venez me dire que je l'ai neutralisé ?

— Parce que j'ai fait un test. Je savais sur quelle fréquence l'ordre venu de la Terre pouvait tout faire sauter.

Gus faillit en tomber de son siège. Il se leva lentement pour se pencher sur l'écran de la conversation, approchant sa bouche à quelques

centimètres, oubliant que c'était inutile de s'adresser ainsi à ce terminal :

— Vous avez fait quoi ?

— Je connaissais la fréquence. Depuis le temps que nous travaillons sur ce relais, j'avais ma petite idée. Mais c'était trop risqué pour que je vous la communique afin que vous tentiez de la neutraliser. Quand j'ai su que le fœtus se trouvait à plus de cinquante kilomètres d'ici, j'ai tenté le tout pour le tout, encore que je ne me rende pas bien compte de ce que ça représente cinquante kilomètres. Nous autres, les Bulbs, nous ne comptions pas les distances, nous tenions la carte du ciel dans nos mémoires et…

— Vous êtes tous cinglés. Tous. À cinquante kilomètres, l'explosion nucléaire du fœtus pouvait dérégler tout le système électronique si elle s'était produite. J'ai affaire à des cinglés, le père Faro, le docteur Isaie et le plus cinglé des cinglés, vous, le Bulb.

Déjà il regrettait ses paroles, craignait que l'animal de l'espace ne se replie dans une bouderie d'au moins une semaine après ces insultes.

— Je vous pardonne, répondit le Bulb avec dignité, car votre cerveau mal irrigué en oxygène, durant les dernières minutes de votre expédition extérieure, laisse place nette à vos plus bas instincts, à votre agressivité naturelle. Mais je suis fier de vous, d'avoir réussi à fixer cette petite fusée directionnelle au fœtus pour l'envoyer dans l'espace vers le Soleil.

Gus faillit répondre, mais au dernier moment les mots se bloquèrent dans sa gorge, et il quitta la salle

de contrôle juste pour voir Thresa soutenant le docteur Isaie passer devant lui. Le médecin eut pour lui un regard sanglant, ses yeux étant envahis par une forte hémorragie qui devait lui faire tout voir en rouge, puis en rose pendant quinze jours. Il en profita pour ne plus rien faire et pour se livrer à une orgie continue avec la jeune femme.

Palaga rappela le même jour alors qu'ils étaient couchés, laissa un message enregistré que le Bulb le lendemain se fit un plaisir certain de répéter :

— Vous avez gagné un sursis mais ne vous réjouissez pas trop vite.

CHAPITRE XXX

La Solina pénétra dans la nasse sans encombre et navigua sous l'eau, sans heurter les grands cétacés endormis ou qui se laissaient bercer par les vagues légères de cette mer intérieure. Avec son flair extraordinaire, elle repéra très vite le bateau-baleine amarré le long de son quai spécial.

Jdrien se laissa glisser dans l'eau pour nager et monter à son bord, voir si aucun marin ou un veilleur de nuit ne s'y trouvait, mais le bateau était vide. En le visitant, une odeur très forte l'indisposa et il comprit que, malgré le traitement reçu, le corps naturalisé commençait de se décomposer. Lorsqu'il retourna vers les Hommes-Jonas, il ne cacha pas sa perplexité :

— Ils doivent savoir que leur bateau-baleine va pourrir très vite et qu'ils devront le remplacer. Ce sont des gens très bien organisés et je pense qu'ils ont déjà une autre baleine morte qu'ils sont en train d'adapter à ce rôle de bateau. Quand nous répandrons le kérosène il nous faudra faire en sorte que l'endroit où elle se trouve soit l'un des premiers à prendre feu.

Lorsqu'ils plongèrent sous l'étrange coque, ils étaient quatre pour l'attaquer côté proue, avec leurs couteaux en os qui déchiquetaient plus qu'ils ne taillaient, exactement comme l'aurait fait un épaulard. Ils durent souvent venir respirer en surface avant que l'eau ne commence à pénétrer dans la coque. Quelques litres par seconde au début, mais au fur et à mesure que la cale se remplissait et que l'ensemble s'alourdissait, ce furent des quintaux, puis des tonnes d'eau de mer qui s'engouffrèrent. Au moment de rejoindre la Solina, Jdrien annonça qu'il préférait rester à terre et qu'il retrouverait Ehvoule la nuit suivante.

— Ne restez pas à proximité du rivage, éloignez-vous en attendant que l'expédition au pétrolier revienne avec les fûts de kérosène.

— Vous prenez de gros risques, lui dit-on, mais personne n'essaya de le retenir.

Juste comme il grimpait sur les glissières graisseuses où les baleines étaient débitées, l'alerte fut donnée. Quelqu'un avait dû remarquer l'absence du bateau-baleine, ne pas comprendre tout de suite qu'il avait coulé. Un instant, Jdrien craignit que la Solina qui tentait de sortir de la nasse ne soit repérée, car les projecteurs fouillèrent la mer intérieure, sortant les baleines de leur léthargie. Puis on aperçut le bateau sous l'eau et les projecteurs se focalisèrent sur cette découverte navrante.

Jdrien profita du brouhaha des allées et venues, de la grande pagaille, pour visiter quelques wagons énormes qui l'intriguaient depuis sa première visite. La plupart étaient des wagons couplés par trois et quatre ou à étages. Il chercha en vain un autre

cadavre de baleine en train d'être naturalisé, et découvrit un immense laboratoire au centre même du complexe à plus d'un kilomètre du quai. Au début il crut qu'il s'agissait d'un zoo destiné à amuser le personnel qui travaillait sur place. Il y avait des bassins avec des poissons de toutes sortes, puis d'autres peuplés d'otaries, de phoques, d'éléphants de mer. Et pour finir, il découvrit, creusé en plein dans la glace, un baleinarium de grande surface où nageaient trois baleines de petite taille. Jdrien estima que le bassin avait trente mille mètres carrés de surface. Dans la lumière crépusculaire de l'endroit il aperçut des choses qui flottaient au centre et plongea pour les identifier. C'étaient des amas de plancton et des nuages de krill, ces minuscules crevettes que les baleines adoraient. Il y en avait tant que les trois grands animaux paraissaient repus depuis longtemps.

Au-dehors c'était toujours l'agitation générale et il avait l'impression que le personnel du zoo avait dû aller voir ce qui se passait. Il continua sa visite, parvint dans une partie où de grands bacs étaient remplis de plancton, d'autres de krill. Ils formaient des masses compactes qu'un courant d'eau de mer entraînait dans des bacs successifs pour leur donner plus d'espace et d'oxygène. Il poursuivit sa visite, se posant des questions sur toute cette nourriture entassée là, jusqu'à ce qu'il découvre les énormes tuyaux qui s'enfonçaient dans le sol. Des tuyaux d'un diamètre d'un mètre environ, dans lesquels le plancton était acheminé vers une destination inconnue, ainsi que les petites crevettes. Il essaya de comprendre quelle direction suivaient ces tuyaux

mais vint le moment où ils disparurent sous la glace. Il y en avait trois en tout. Il allait retourner sur ses pas lorsqu'il entendit les voix de plusieurs hommes venant vers lui. Ils discutaient très fort du bateau qui avait coulé.

— C'est pas la première fois qu'un orque pénètre dans le golfe, disait l'un d'eux, et il y a huit mois ils étaient quatre au moins. Il aurait fallu voir le carnage. Les baleines affolées essayaient de grimper sur les digues mais n'y parvenaient pas, d'autres se ruaient tête baissée vers le quai ou les glissières et se tuaient. Il a fallu tuer ces salopards au lance-missiles. Si vous aviez vu ça, la mer était toute rouge de leur sang.

— Celui-là s'est foutu dedans en mordant dans la baleine-bateau et y a laissé toute une collection de dents.

— Ça devait être un vieux.

Liensun n'eut que le temps de s'immerger dans une série de bacs, tout au fond, et de se cacher sous la masse épaisse du krill qui se trouvait là. Il attendit jusqu'à ce que ses poumons soient sur le point d'éclater, et sortit une tête prudente au milieu de l'amas de crevettes qui cachaient son visage. Il crut qu'il allait vomir tripes et boyaux à cause de l'odeur de poisson pourri. Ces crevettes étaient toutes mortes et se décomposaient, mais il dut à nouveau immerger sa tête car les trois hommes passaient justement là. Lorsqu'il se releva il les entendit se plaindre de l'odeur :

— C'est pas tenable. Mais on finira bien par les jeter… Le professeur voulait savoir si son épidémie était toujours aussi virulente et il semble que oui. Il

peut être tranquille, seuls son krill et son plancton ne sont pas contaminés.

Ce fut une illumination pour Jdrien et la récompense de cette visite dangereuse. Maintenant il savait pourquoi krill et plancton abondaient dans la mer de Davis et disparaissaient ailleurs. Une épidémie, volontairement répandue par un mystérieux professeur, avait détruit toute la nourriture des baleines dans cette partie du monde, et seule la nourriture traitée ici dans les bacs n'était pas atteinte et pouvait attirer les baleines et les phoques.

Il sortit de son bac, croyant en avoir terminé avec les vigiles lorsque ceux-ci revinrent. Il n'eut que le temps de plonger dans un bac de plancton sain et se trouva soudain aspiré vers la bouche énorme d'une vidange, tout au fond. Dans l'obscurité il sut qu'il descendait dans l'un de ces tuyaux qui l'avaient fortement intrigué. Il ne pourrait pas tenir plus d'une minute, ayant été surpris par l'aspiration. Quand surgirait-il à l'air libre et où ?

CHAPITRE XXXI

Songe l’avait écouté avec un air vaguement incrédule. Elle avait déjà été surprise par la duplicité de Narmille, qui achetait des moteurs en céramique qu’elle stockait pour les revendre plus tard. Mais elle avait du mal à admettre que Liensun ait pu être arrêté, puis expulsé du chantier de ce nouveau réseau nord-sud.

— Je commence à comprendre pourquoi elle refuse de me vendre une Concession pour nos amis des Échafaudages, mais je ne vois pas ce qu’elle compte faire des moteurs en céramique, surtout une fois stockés là-bas dans le sud, dans une station perdue. Comment les proposer à des acheteurs, alors qu’il faudrait plusieurs jours de voyage pour aller les examiner ? Les gens ne vont pas conclure l’affaire chat en poche. Et tu penses que c’est grâce à ces moteurs qu’elle peut disposer de si importantes sommes d’argent, multiplier les options sur les Concessions à vendre, y compris les Compagnies hors Concession ? Écoute, je suis dans les affaires et je peux te dire que ce n’est pas ainsi qu’on s’enrichit. Elle spécule sur un avenir assez nébuleux. Il faudra

des années pour relier à nouveau ces petites Compagnies, des années de contentieux pour que les Compagnies hors Concessions se voient attribuer un territoire.

— N'empêche qu'elle a des millions qu'elle dépense sans compter.

— À son âge, elle ne peut hypothéquer un avenir trop lointain…

— C'est donc qu'elle espère un bénéfice assez rapide. Et moi j'ai eu le tort de me montrer trop curieux. Le lieutenant Marson l'a contactée pour qu'elle se porte garante de moi et rien n'y a fait.

— À travers toi elle se vengeait de Tharbin qui l'avait roulée autrefois.

— Possible, mais je pense plutôt qu'elle m'écartait d'un endroit où je pouvais faire des découvertes fâcheuses pour elle.

— Quant à ton histoire de croix volante, laisse-moi rire. Vraiment, je ne te croyais pas aussi naïf pour ajouter foi à un récit d'ivrogne.

— L'ivrogne a disparu durant la nuit, comme son ami l'ouvreur Ganava, et pour se priver des services d'un ouvreur, il faut vraiment avoir envie de se débarrasser de lui. Il n'y en a pas trois de valables dans la région, qui sachent conduire un traîneau à chiens et construire un igloo, jalonner un désert de face sans s'écarter d'un demi-degré, savoir rester huit jours dans la tempête et rentrer sain et sauf. Je me suis renseigné sur ce type. Il recevait un salaire énorme et n'importe qui l'aurait embauché. Il a quitté le terminus du chantier et n'est jamais revenu ici, à Markett Station où il savait trouver de l'embauche.

— Ça ne veut rien dire. Ta croix volante avec des moteurs, c'est vraiment trop.

— Ce n'est pas possible, je sais. Pourtant j'ai lu autrefois un petit article très ancien sur les plus lourds que l'air.

— Tu veux dire que les dirigeables pourraient être remplacés par des appareils sans hélium ?

— Oui, c'est à peu près ça. Imagine qu'un type se soit débrouillé pour fabriquer un truc pareil…

— Et parce que ton ouvreur de réseau l'aurait aperçu on le fait disparaître à jamais ?

— Le type qui a le premier aperçu un de nos dirigeables, quand j'étais un enfant et que Ma Ker vivait, ce type a dû passer pour un fou. On l'a peut-être enfermé pour toujours, enfin jusqu'à ce que les gens s'habituent à nos dirigeables.

— Tu es trop optimiste ; les gens n'y sont pas tellement habitués, et quand ils en voient un ils nous menacent du poing ou nous dénoncent aux Aiguilleurs. Pour le moment la seule chose qui m'ennuie, c'est l'obstination de Narmille à refuser de me céder son option sur la Compagnie Sumba. Hier encore je lui ai envoyé un télex, lui proposant vingt pour cent de mieux, mais elle a refusé. Ça m'exaspère. Tharbin va intervenir pour les moteurs céramiques. Elle n'a pas respecté les contrats.

Liensun se resservit du café. Elle l'avait invité dans son double compartiment situé dans une résidence de wagons luxueux. Son loyer devait être à la hauteur de son duplex, deux étages reliés par un escalier intérieur, et magnifiquement décoré. Elle commençait à gagner pas mal d'argent avec son *Indépendance*, et quand elle l'aurait totalement payé,

elle deviendrait très riche. Lui espérait toujours un commandement pour l'île du Titan. Plus que jamais il comptait acheter au Kid ses bobines géantes de capillaires dont il serait trop heureux de se débarrasser.

— Le contrat type était incomplet. Il obligeait Narmille à équiper ses locos de moteurs céramiques qu'elle achetait, mais sans fixer le délai légal pendant lequel elle ne pourrait pas les échanger contre des machines à vapeur. Pourtant ces moteurs commencent d'être recherchés par tout le monde. Tharbin a commis une erreur et je sais comment il va se racheter. Les prochains seront hors de prix. Peut-être qu'ils coûteront deux fois, trois fois plus cher, et si vraiment Narmille les achète, c'est qu'elle se livre à un drôle de trafic, soutenue en cela par les Aiguilleurs.

— Tharbin a l'exclusivité pour ces moteurs ? demanda Songe d'un air faussement détaché.

Liensun éclata de rire :

— N'essaye pas de le doubler. Il a l'exclusivité pour l'Australasienne.

— Mais tu vends à ton père Lien Rag ?

— C'est exact, mais je n'ai pas envie d'entrer dans ce genre de magouille, de les ramener de Panaméricaine ou de faire semblant de les ramener de là-bas.

— Mais si Narmille ne peut tous les acheter, Tharbin m'en vendra bien ?

— C'est différent. Il est possible que les ateliers du Kid réussissent à augmenter leur production si les prix deviennent particulièrement attrayants. Tu peux toujours poser ta candidature officiellement, et

Tharbin devra en tenir compte, mais tu seras forcée d'acheter, quel qu'en soit le prix.

Quelques jours plus tard, Liensun rejoignait le siège du Consortium à China Voksal, et apportait des détails supplémentaires à ses différents rapports déjà parvenus sur le bureau de Tharbin.

— L'attitude de Narmille et de sa société est anormale. Là-bas dans le sud, sur ce chantier qui se déplace vers le réseau du Capricorne, sa société fait la loi. Elle a fait alliance avec les Aiguilleurs. Bientôt elle obtiendra le quasi-monopole du trafic sur le réseau neuf. Allez-vous continuer à lui fournir des moteurs céramiques ?

— Le contrat m'y contraint, mais il faudra qu'elle les paye.

— Ne vous inquiétez pas, elle paiera. Vous pourriez, contre une forte ristourne, exiger qu'elle conserve ces moteurs à bord de ses locomotives durant un certain temps, voire deux ou trois ans.

— Si elle est prête à mettre le prix, le Consortium fermera les yeux sur ce qu'elle fait de ces moteurs… En attendant, mon cher Liensun, je vais vous confier le commandement de l'*Asia* pour une mission tout à fait différente des précédentes. Plus question de commerce, mais de science. Vous allez partir pour le nord-est de la Sibérienne, exactement du côté de ce détroit de Béring. Il se passe là-haut des événements curieux sur lesquels je voudrais avoir un rapport précis. Ces jours-ci, des Sibériens venus acheter des vivres ont raconté que le réchauffement reprenait de la vigueur dans ces régions-là.

CHAPITRE XXXII

Dans un coude pourtant à grand angle de la conduite, Jdrien resta bloqué durant une dizaine de secondes, les plus épouvantables de sa vie. Son corps solide formait avec les amas de plancton un bouchon qui ne parvenait pas à se résorber. Le plancton paraissait attiré par sa peau, se collait en paquets énormes à sa poitrine, son dos, et il dut se démener avec fureur, à la limite de l'asphyxie, pour que l'eau de mer soit à nouveau entraînée par un courant rapide. Il n'en pouvait plus et cette folle descente se poursuivait. Il craignait d'être ensuite plongé dans un immense silo de stockage de cette nourriture pour poissons, sans pouvoir jamais retrouver l'air libre.

Alors qu'il était à demi inconscient, le courant se calma et même disparut, et il remonta lentement à travers l'épaisseur incroyable du plancton et d'un coup fut à la surface de la mer, aspira un bon coup un air frais, iodé, merveilleux. Pendant une demi-heure il ne pensa qu'à respirer, qu'à détruire par l'oxygène les méfaits d'un début d'asphyxie, ne cherchant pas à savoir où il se trouvait.

Il essayait d'apercevoir les lumières du complexe baleinier, les hautes torchères qui brûlaient les déchets inutilisables, mais il n'apercevait qu'une lueur orangée et il dérivait lentement. Il ne parvenait pas à s'orienter, s'imaginait dans la mer intérieure, dans le piège, se disait qu'il devait nager vers le goulet avant que la Guilde ne le fasse fermer, mais aucun indice ne lui permettait d'en être certain.

Et puis il entendit un chant, un chant féminin léger qui paraissait venir des profondeurs de l'eau, et en un éclair il sut qu'une baleine, une Solina, entrait en communication et avec une joie délicieuse il se livra télépathiquement à elle. Elle l'orientait, lui indiquait les quatre points cardinaux, lui apprenait qu'il se trouvait en pleine mer, un peu à l'ouest du troupeau des Solinas et que les Hommes-Jonas s'inquiétaient pour lui. Elle comprit sa fatigue extrême, lui recommanda de ne plus bouger, qu'elle alertait Ehvoule qui viendrait tout près de lui. Et une demi-heure plus tard, alors qu'il commençait de grelotter, la Solina de Xave Rune fut là et le garçon, aidé de Rewa et de Mye, le hissèrent à bord, le portèrent sur sa couche, commencèrent à le frictionner avec vigueur. Il essayait de leur expliquer qu'en tant que métis il n'avait pas la résistance d'un Roux de pure race, mais ses dents s'entrechoquaient toujours. Il tomba dans un profond sommeil après avoir bu un liquide inconnu, sut plus tard qu'il s'agissait d'hormonomorphine, que les Hommes-Jonas savaient prélever dans l'organisme de leurs sœurs les baleines. Il se réveilla alors qu'il faisait jour.

— Nous avons eu très peur pour toi, lui dit Mye

qui avait veillé toute la nuit. Nous pensions que les Harponneurs t'avaient capturé. Mais comment as-tu été retrouvé en pleine mer par la Solina de la famille Ghot ? Nous désespérions.

Il demanda que les autres viennent pour écouter son récit qui devrait être communiqué à tout le peuple des Hommes-Jonas. Il parla de ses découvertes des vivariums pour les phoques, les baleines.

— Je me suis trompé en croyant qu'il s'agissait d'un zoo. En fait ces animaux servent de cobayes pour le plancton, le krill. Et ces deux choses sont fabriquées, je dis bien fabriquées par une véritable usine, par bacs entiers. Des tuyaux énormes emmènent ensuite cette nourriture en mer de Davis. C'est ainsi que je suis sorti de là-bas, sans le vouloir, en m'immergeant dans un de ces bacs. Mais ce n'est pas tout. Cette nourriture est tout à fait spéciale et immunisée contre une épidémie qui ravage les bancs de nourriture habituelle.

— Une épidémie qui aurait donc obligé les baleines et les phoques de l'Ouest Pacifique à venir ici pour se nourrir ?

— C'est ça. Un mystérieux professeur est à l'origine de cette opération criminelle.

— Mais comment aurait-il pu répandre le virus jusque dans le Nord Arctique où les baleines et les phoques trouvent difficilement à se nourrir ? demanda Xave.

— Je l'ignore. Tout a été préparé depuis quelques années. Nous avons cru que l'Antarctique était plongé dans l'anarchie et la ruine totale, avec juste quelques survivants. Moi-même je pensais qu'il

n’existait plus que quelques groupes humains de-ci, de-là vivant difficilement, capturant des rennes et des ovibos pour les domestiquer. Mais depuis son exode en bon ordre, la Guilde réorganisait le centre et jusqu’à la mer de Davis implantait ses réseaux, ses industries baleinières. Une épidémie se transmet très vite, en utilisant un courant chaud par exemple, vous avez le courant antarctique qui passe ici et qui se divise en deux branches chaudes plus haut. L’une remonte vers le courant de l’Australie occidentale ancienne, l’autre, qui longe les côtes orientales australiennes, peut petit à petit mêler ses eaux au contre-courant équatorial, puis au courant équatorial, atteindre le Kuro Shivo et l’Oya Shivo qui, lui, s’en va vers le pôle Nord.

— Dans ce cas la nouvelle nourriture immunisée finira elle aussi par se répandre ?

— C’est certain, ce qui explique que la Guilde fasse ce forcing effroyable, massacrant des centaines de bêtes, stockant des millions de tonnes un peu partout. D’ici un an, ou deux, il y aura du plancton sain partout dans le monde, à moins que le mystérieux professeur ne recommence l’opération, ce qui ne serait pas surprenant. Avec leur réserve énergétique, ils pourraient trouver le moyen de concentrer sur place la bonne nourriture et d’empoisonner le reste des océans.

Jdrien se leva sans éprouver de faiblesse dans les jambes. Grâce aux soins de ses amis, il avait rapidement récupéré après une si longue immersion dans une eau glacée.

Xave, qui paraissait réfléchir profondément, finit par lui faire part de certaines choses :

— Si nous mettons le feu au complexe, toute la nourriture en fabrication sera détruite. Les milliers de baleines qui séjournent ici seront bientôt affamées. Nous allons en sauver des centaines, des milliers, mais en condamner tout autant et même beaucoup plus à ne plus trouver à s'alimenter.

— Nous pourrions essayer d'épargner les laboratoires. Mais si le reste du complexe est détruit, il n'y aura plus d'infrastructure, plus de centrale électrique, plus de personnel pour produire le plancton en quantités aussi considérables. J'y ai également songé, et il va falloir que nous prenions une décision quand l'expédition rapportera ces fûts de kérosène qui devait servir à enflammer l'huile.

— Et si nous pouvions créer une unité qui fabriquerait du plancton et concurrencerait la Guilde ? Il y a des îles inhabitées dans l'océan Pacifique, où une telle installation serait possible. Dans les lagons fermés on pourrait élever du krill… Comment se fait-il que sous la banquise de l'Australasienne, au-delà du Capricorne, les phoques et les manchots continuent de prospérer ? Il n'y a pas d'épidémie là-bas ? Ou bien le plancton sain est-il déjà arrivé dans ces zones ? Par des courants sous-marins ?

— Si nous créons une installation concurrente, il faudra que le mystérieux professeur travaille pour nous. Sinon il faudra le mettre hors d'état de nuire.

CHAPITRE XXXIII

Le *Rewa* mit vingt-cinq jours cette fois pour rallier l'île des Phoques. Il avait subi plusieurs tempêtes qui l'avaient obligé à se dérouter, et une panne de moteur les avait retardés durant quarante-huit heures supplémentaires. Farnelle était sombre, maussade, mais la vue des immenses troupeaux d'éléphants lui redonna le sourire. Et lorsqu'elle fit jeter l'ancre, une petite embarcation se dirigea tout de suite vers l'ancien charbonnier. Elle reconnut le lieutenant Benfield de la police de la Manu, puis Lien Rag qui faisait souvent la navette entre San Diego et l'île.

— Nous vous attendions plus tôt, mais je suppose que vous avez eu des ennuis ?

— Sans arrêt. Il a fallu déjà rectifier l'axe d'une roue à Titan, puis nous avons mis vingt-cinq jours au lieu des dix-huit vingt prévus. Pourtant notre vitesse a augmenté de vingt pour cent. Nous apportons de quoi installer une superbe fonderie, mais comment débarquer les éléments si nous ne pouvons nous amarrer le long d'un quai ?

— Justement nous sommes là avec le lieutenant

Benfield pour vous servir de pilotes. Il va vous falloir prendre la direction du nord et contourner la pointe de l'île. Nous en avons pour une demi-journée de navigation au moins.

En route, il lui expliqua que désormais une voie unique ceinturait toute l'île, mais assez loin de la côte pour ne pas effaroucher les éléphants de mer. De l'autre côté, sur la côte orientale, les rails se rapprochaient de la mer, car les animaux refusaient de s'y installer.

— Vous avez aussi des moteurs ? Il faudra les débarquer à Isthmus Station, ce qui vous évitera le détour par San Diego.

— Et votre cargo en construction ?

— La coque est terminée et nous commençons l'installation des ponts des machines. Nous avons fait d'énormes progrès grâce à toute une armée d'ingénieurs très doués que Yeuse nous a envoyés.

— En échange de quoi ? demanda Farnelle. Je n'ignore pas que vous êtes très liés par des années de complicité, mais quand on est présidente d'une telle Compagnie et que vous-même représentez les intérêts du Kid, il ne peut y avoir des dons gratuits. Que faut-il payer ?

— La première mission de ce cargo sera pour l'Antarctique. Nous emporterons un commando avec son armement. Mille tonnes, c'est énorme pour une mission militaire. Nous ne voulons pas que le Réseau de la Reconquête atteigne l'extrême pointe de l'Antarctique, juste en face du cap Horn. Ensuite le cargo effectuera ses navettes pour lesquelles il a été construit. D'autres seront lancés quand nous serons certains que ce prototype est excellent. Nous

envisageons la construction d’une autre cale pour cargos de deux mille tonnes, mais ensuite nous passerons tout de suite à une catégorie supérieure, d’ici trois ans, dix et vingt mille tonnes. Notre outillage sera alors tout à fait au point.

— En attendant, seul ce brave charbonnier fera les allers et retours. Je crains fort qu’il ne puisse raisonnablement dépasser les quatre voyages complets dans une année. J’avais rêvé à un chiffre bien plus élevé, trop élevé.

— Dès que la fonderie fonctionnera, il n’y aura plus de pertes de temps et tout le matériel que vous livrerez pourra être débarqué à Isthmus Station. Lady Yeuse fait aménager des quais importants, des engins de manutention et de levage, et renforce le réseau qui desservira toute la Compagnie.

En début de nuit, ils aperçurent de puissantes lumières, et surprise, Farnelle découvrit qu’un chenal était balisé par des bouées lumineuses vertes et rouges.

— Tout droit. Vous allez vous enfoncer à travers des falaises de glace pour rejoindre un havre tranquille par tous les temps. Il y a un quai spécialement adapté à la constitution du *Rewa*, c’est-à-dire que la roue de bâbord ou de tribord pourra être engagée dans une sorte de créneau pour ne pas gêner le déchargement.

Un quai illuminé, des manœuvres aisées et sur l’île des wagons éclairés, cafétéria, bars, magasins. En deux mois et quelques jours, une équipe avait travaillé nuit et jour pour aménager ce port. La fonderie serait installée sur place, et le chemin de fer amènerait les carcasses d’éléphants de mer selon un

rythme continu.

— Pour préserver l’espèce, il a été fixé un quota à ne pas dépasser. La production ne sera que de quatre mille tonnes/jour. Je sais que face aux trente mille de la Guilde c’est peu, mais la population animale restera stable et même augmentera de cinq pour cent l’an.

Le *Rewa* n’était plus qu’à une semaine de Titan avec son lourd chargement lorsque la vigie signala un objet flottant à l’horizon :

— Peut-être des baleines. Il me semble les voir souffler.

Mais en s’approchant, Farnelle estima qu’il ne s’agissait pas d’un troupeau de baleines, et la vigie, d’une voix tremblante d’émotion, cria que c’était un bateau.

— Pas si gros que nous, mais déjà important et qui doit filer ses trente-cinq nœuds. Je vois leur pavillon avec un « C » et un « B » en rouge sur fond blanc.

— Consortium des bonzes, murmura Farnelle, effondrée. Ils ont réussi à lancer un premier cargo.

CHAPITRE XXXIV

Les Solinas, en plongeant, avaient trouvé un haut-fond sur lequel on déposa les fûts de kérosène par vingt mètres d'eau. Les Hommes-Jonas et Hiel, le premier, avaient décidé de ne pas mettre leur projet à exécution. L'incendie monstre du complexe ne pourrait que difficilement épargner l'usine à plancton et à krill, et la mort dans l'âme ils devraient laisser massacrer des milliers de baleines avant de pouvoir fournir eux aussi une nourriture pour leurs amies.

— Nous pouvons quand même saboter l'iceberg de fermeture. Ils répareront, certes, mais pendant huit à quinze jours la chasse et le massacre seront interrompus et de temps en temps nous pourrons revenir pour recommencer.

— Ils se tiendront sur leurs gardes, nous attendront de pied ferme.

— Chaque fois nous varierons dans notre technique, dit Jdrien. Il nous faudra trouver cet atoll pour commencer l'élevage en grand. Nous devons d'abord identifier ce mystérieux professeur, et seul le Kid pourra, en fouillant dans ses archives, nous

donner un aperçu du personnage.

— Retourner à Titan ce sera perdre notre temps, fit remarquer Hiel.

— Il suffira de nous en approcher en cherchant notre atoll, pour que je puisse m'entretenir avec lui par la pensée.

La même nuit ils retournèrent dans l'énorme nasse et les plongeurs allèrent examiner comment l'iceberg pouvait se déplacer sur le haut-fond. D'après leur récit, Jdrien comprit qu'il s'agissait de roulements en plastique, insensibles à l'eau de mer, qui se déplaçaient coincés entre deux rails solidement arrimés au fond.

— Il faut arracher ces rails. Pour eux ce sera un travail de bagnard de les remettre en place. Ils auront besoin de techniciens plongeurs, ce qui ne doit pas se trouver facilement.

En travaillant toute la nuit, ils réussirent à arracher plus de la moitié des rails, et à tordre une dizaine de mètres des autres. Les Solinas s'éloignèrent alors. Ils voulaient attendre le jour pour vérifier le non-fonctionnement de l'iceberg. Et dès l'aube, une grande activité régna sur les digues. Perdus parmi l'immense troupeau des cétacés, ils suivirent la rage des miliciens et des dirigeants de la Guilde.

Les baleines qui s'étaient déjà engagées dans la mer intérieure en ressortaient indifférentes à tout ce tapage.

— Regardez là-bas, on dirait une croix.

Xave tendait le bras vers le nord, et Jdrien aperçut la chose qui arrivait rapidement dans un ronronnement régulier.

— Ce n’est pas un dirigeable ! s’exclama Xave. Mais alors c’est quoi ?

La croix décrivit un grand cercle au-dessus de l’océan et du complexe baleinier, puis perdit de l’altitude.

— Il va se poser sur l’eau, croyez-vous ? fit Mye incrédule.

— J’ai vu une image autrefois, dit Jdrien. Je crois qu’on appelait ça un hydravion. Celui-là est très gros et il doit aussi pouvoir se poser sur la banquise.

Soudain l’appareil, dans un jaillissement d’écume, amerrit et passa devant eux, dans un couloir que lui abandonnaient les baleines.

— Regardez vers la queue… Cette tête de mort avec deux sortes de tibias croisés.

— Kurts le pirate, murmura Jdrien, abasourdi. L’ami de mon père. Mais que vient-il faire chez les Harponneurs ?

Fin du tome 52